

PHARAOH GOLD PHG ÉDITIONS

# Le Figuier de Canaan

*Les Parables du Cœur*

*Un voyage entre amour, épreuves et sagesse cachée  
des anciens*

« *Quelle que soit ta situation,  
ce livre te réveillera.  
Il te fera sourire, pleurer,*

*et surtout — croire en toi. »*

*À tous ceux qui ont marché dans la nuit  
sans savoir que l'aube les attendait.*

*À Krou Julienne, Steve Yohan, Lorry Ouliesseni —  
mes saisons préférées.*

## Chapitre Avant-propos — Une invitation au voyage

---

Il existe des histoires qui n'ont pas d'âge. Elles traversent les siècles comme le vent traverse les montagnes : sans s'essouffler, sans se perdre. Ce que vous tenez entre vos mains est l'une de ces histoires-là.

Le Figuier de Canaan est un conte. Mais comme tous les vrais contes — ceux que les grand-mères murmuraient à l'oreille des enfants sous les étoiles d'Afrique ou du Moyen-Orient — il cache, sous ses images simples, des vérités profondes que les années de vie viennent confirmer.

Vous rencontrerez ici Élias, un jeune homme qui ressemble peut-être à quelqu'un que vous connaissez. Peut-être à vous-même. Vous croiserez Miriam, dont le regard porte la mer entière. Vous verrez Samou, dont la force faisait trembler la terre mais dont le cœur était de verre. Vous écouterez le Vieux Salim, ce sage aux yeux de hibou qui ne parlait jamais pour ne rien dire.

Et au centre de tout : le Figuier. Cet arbre immense, immobile, patient — qui attend que vous soyez prêt à entendre ce qu'il a à vous dire.

Ce livre peut être lu par les enfants, qui y trouveront la magie et l'aventure. Il peut être lu par les adultes, qui y trouveront la sagesse et la guérison. Il

peut être lu dans la joie, dans la douleur, dans la confusion — il vous rencontrera là où vous êtes.

Car c'est le secret des grands contes : ils ne parlent jamais de quelqu'un d'autre.

Ils parlent toujours de vous.

— *PHG Éditions*

## ◆ PARTIE I ◆

# L'Éveil

*Dans laquelle le voyageur découvre qu'un arbre peut parler  
et qu'un fruit peut briser un cœur.*

# Chapitre 1 Le Figuier de Canaan

---

Il y avait, au bout du monde connu — là où les chemins de sable cessent d'être des chemins et deviennent simplement du vent — un arbre.

Pas n'importe quel arbre.

Un figuier.

Il s'appelait — dans la mémoire des anciens, dans les chansons des femmes qui pilent le grain au coucher du soleil — le Figuier de Canaan. Personne ne savait vraiment depuis combien de temps il était là. Certains disaient mille ans. D'autres disaient depuis le commencement. Les enfants, eux, croyaient qu'il avait toujours existé, comme le ciel et comme la lune — et peut-être qu'ils avaient raison.

Ses racines étaient comme les doigts d'un géant bienveillant, enfoncés profondément dans la terre rouge, tenant le monde en place pour que personne ne tombe. Son tronc, large comme trois hommes enlacés, portait les cicatrices du temps : des rides d'écorce grise où l'on pouvait lire, si l'on savait regarder, les visages de ceux qui s'y étaient appuyés pour pleurer. Ses branches s'étendaient en tous sens comme des bras ouverts — comme si l'arbre avait passé des siècles à vouloir embrasser le ciel, et n'y était jamais tout à fait parvenu, et continuait d'essayer quand même.

Sous ses feuilles larges et sombres, l'ombre était douce même en plein été, fraîche comme l'intérieur d'une jarre d'argile. Et ses fruits — des figues violettes et dorées qui pendaient comme de petites lanternes allumées — avaient un goût que personne ne pouvait vraiment décrire. Un goût de quelque chose qu'on a perdu. Un goût de maison.



C'est par un matin de septembre qu'Élias arriva.

Élias Baraka avait vingt-sept ans et un cœur aussi chargé qu'un âne au marché. Ses sandales étaient usées jusqu'à laisser voir ses talons bronzés. Sa djellaba couleur de poussière était celle d'un homme qui dort dehors depuis plusieurs jours. Dans son sac de toile — accroché à l'épaule avec la nonchalance de ceux qui n'ont plus grand-chose à perdre — il n'y avait qu'un peu de pain rassis, une gourde d'eau presque vide, et quelques pièces de cuivre qui sonnaient creux.

Mais ce qui pesait le plus en lui, ce n'était pas son sac.

C'était cette question.

Cette question muette, sans mots, sans forme, qui tournait dans sa poitrine depuis des mois comme une pierre dans un torrent. Pourquoi tout ce qu'il aimait finissait-il par lui échapper ? Pourquoi ses mains, si solides pour travailler la terre ou réparer un toit, étaient-elles incapables de retenir ce qui comptait vraiment ?

Il n'avait pas cherché le Figuier de Canaan. Il l'avait trouvé parce qu'il était épuisé et que l'ombre avait l'air bonne.

Il s'arrêta.

Le regarda.

Et quelque chose en lui — quelque chose qu'il n'aurait pas su nommer — dit : te voilà.



Un vieil homme était assis à l'ombre de l'arbre.

Il s'appelait Salim. Salim Ibn Haron. Il était si vieux que ses rides avaient des rides, et ses yeux — d'un brun doré, comme du miel sombre — avaient la qualité du bois qui a été dans l'eau longtemps : doux, poli, impossible à briser.

Il ne regardait rien de particulier. Il regardait tout.

— **Salim** : *Tu arrives de loin.*

Ce n'était pas une question. C'était le genre de chose que les vieux sages disent quand ils ont déjà vu la réponse et qu'ils attendent juste que vous l'admettiez.

— **Élias** : *De Marzala. C'est à deux jours de marche au nord.*

— **Salim** : *Je ne parlais pas de Marzala.*

Élias s'assit dans l'herbe, un peu à l'écart, parce que les vieux inconnus méritent du respect, et que son père le lui avait appris, et parce que cet homme avait quelque chose dans le regard qui vous donnait envie de bien vous tenir.

— **Élias** : *Vous êtes qui ?*

— **Salim** : *Un vieil homme sous un arbre. Et toi ?*

— **Élias** : *Un jeune homme qui cherche.*

— **Salim** : *Quoi ?*

Élias ouvrit la bouche. La referma. La rouvrit.

— **Élias** : *Je ne sais pas encore.*

Salim hocha la tête lentement, comme si c'était là la meilleure réponse possible.

— **Salim** : *Alors tu es au bon endroit.*

Il se leva — avec la grâce lente et certaine des hommes qui savent que leur corps va les trahir un jour et qui ont décidé de ne pas s'en offusquer — et cueillit une figue. Elle était lourde, chaude de soleil, d'un violet si profond qu'elle en semblait presque noire.

Il la tendit à Élias.

— **Salim** : *Mange.*

— **Élias** : *C'est juste une figue.*

— **Salim** : *Rien n'est jamais juste.*

Élias la prit. La regarda. Mordit dedans.

Au début, c'était simplement sucré. Un peu granuleux. Un peu chaud.

Et puis quelque chose se produisit.

Comme si la figue avait trouvé en lui une porte cachée et l'avait ouverte sans frapper. Des images surgirent — non pas des images vues avec les yeux, mais ressenties avec tout le corps. Un visage de femme, beau et triste. Un rire qu'il connaissait. Une main qu'il avait

tenue dans la sienne, et le moment exact où il l'avait lâchée.

Le vide qui avait suivi.

Élias recula si vite qu'il faillit tomber.

— **Élias** : *Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous m'avez donné ?*

— **Salim** : *Rien que tu ne portais déjà.*

Le cœur d'Élias battait trop vite. Sa gorge était serrée. Il sentait monter quelque chose — des larmes, peut-être, ou quelque chose d'encore plus ancien que les larmes.

— **Élias** : *Pourquoi ça fait encore mal ? C'était il y a si longtemps...*

Salim s'assit à nouveau, avec ce calme des eaux profondes.

— **Salim** : *Ce qui fait mal, ce n'est pas le passé. C'est ce que tu refuses encore d'accepter.*

— **Élias** : *Et qu'est-ce que je dois accepter ?*

— **Salim** : *Que tu as appelé amour... ce qui était attachement.*

Silence.

Le vent fit frémir les feuilles du Figuier. Un son doux, presque une chanson, comme si l'arbre commentait discrètement la conversation.

— **Élias** : *Alors... je ne dois plus aimer ?*

Pour la première fois, Salim sourit. C'était un sourire étrange — lumineux et triste à la fois, comme un phare sur une côte dangereuse.

— **Salim** : *Non. Tu dois apprendre à aimer sans posséder. Comme cet arbre.*

— **Élias** : *Un arbre ne possède pas grand-chose.*

— **Salim** : *Et pourtant... tout le monde revient vers lui.*

Élias regarda le Figuier. Il était là, immobile, généreux, sans attente. Il donnait son ombre à tous. Il ne demandait à personne de rester.

Une figue tomba au sol.

Élias la regarda. Ne la ramassa pas.

Et pour la première fois depuis très longtemps, il ne chercha pas de réponse.

Il ressentit.

---

◆ ***Ce que tu tiens avec peur te quitte. Ce que tu aimes avec vérité te transforme.*** ◆

---

## Chapitre 2 L'Amour qui Éveille

---

La nuit tomba sur le village de Tamarout comme une couverture douce jetée sur les épaules de la terre. Elle tomba doucement, sans bruit, portant avec elle le parfum des jasmins sauvages et le chant lointain d'un oud dont quelqu'un jouait derrière une fenêtre éclairée.

Élias était toujours là, assis sous le Figuier.

Salim avait disparu — ou peut-être n'était-il jamais vraiment parti, peut-être s'était-il fondu dans le tronc de l'arbre comme ces anciens qui, dit-on, choisissent leur heure et leur forme. Élias ne savait pas. Il ne posa pas la question.

Au loin, des lumières s'allumèrent. Des voix s'élevèrent — douces, vivantes, portant le rire des enfants qui font traîner leur sommeil le plus longtemps possible. Des lanternes en papier de couleur pendaient entre les maisons, se balançant comme de petites lunes.

Les pieds d'Élias le portèrent vers ce mouvement, sans qu'il le décide vraiment. C'est souvent ainsi que les grandes rencontres commencent : par une décision que le corps prend avant l'esprit.



Il y avait une fête dans le village.

La Fête des Grenades — cette célébration annuelle où les femmes portaient des robes brodées de fils rouges

et or, où les hommes faisaient griller des brochettes sur des braises qui sentaient le bois de cèdre, où les enfants couraient entre les jambes des adultes en tenant des grenades ouvertes comme des étoiles éclatées.

Élias se faufila parmi les gens, un peu étranger, un peu fantôme — ce moment particulier que connaissent les voyageurs, quand on est dans la vie des autres sans y appartenir encore.

C'est là qu'il la vit.

Elle s'appelait Miriam.

Miriam Koulibaly.

Elle était debout un peu à l'écart de l'animation, le dos appuyé contre un mur blanchi à la chaux, une grenade dans la main qu'elle ne mangeait pas — elle la regardait simplement, comme si elle cherchait quelque chose dans ses grains rubis. Sa robe était indigo, couleur du ciel juste avant la nuit complète. Ses cheveux, tressés et ornés de cauris, cascadaient sur son épaule gauche. Ses yeux — d'un brun profond avec des reflets noisette — avaient cette qualité particulière des yeux de ceux qui ont appris à voir loin : calmes en surface, et en dessous, quelque chose qui ressemble à la mer.

Élias s'arrêta.

Pas parce qu'elle était belle — elle l'était, oui, mais cela n'aurait pas suffi.

Il s'arrêta parce qu'elle leva les yeux exactement au moment où il la regardait. Et au lieu de détourner le

regard, comme la pudeur l'aurait commandé, elle soutint le sien. Une seconde. Deux. Trois.

Assez longtemps pour qu'Élias comprenne que cette femme n'avait pas peur de la vérité.

— **Miriam** : *Tu n'es pas d'ici.*

Sa voix était basse et directe. Pas froide — directe. Comme quelqu'un qui n'a pas de temps à perdre à tourner autour des choses.

— **Élias** : *Non. Je suis de passage.*

— **Miriam** : *Tout le monde est de passage.*

Elle dit cela sans ironie ni tristesse, comme une simple constatation sur la nature du monde.

— **Élias** : *Et toi ? Tu vis ici ?*

— **Miriam** : *Pour l'instant.*

Élias sourit. Il ne put s'en empêcher.

— **Élias** : *C'est la même chose que moi.*

— **Miriam** : *Non. Toi tu passes. Moi je choisis.*



Les jours suivants, ils se retrouvèrent — par hasard d'abord, puis moins par hasard, puis pas du tout par hasard.

Miriam lui montra Tamarout. Non pas les ruelles que tout le monde connaît, mais les endroits secrets : la source cachée derrière la mosquée bleue où l'eau avait un goût de minéral et de temps ; le vieux mûrier dont les fruits tachaient les doigts en violet ; le toit d'une maison abandonnée d'où l'on voyait, au loin, les dunes qui

commençaient, ondulant comme le dos d'une créature endormie.

Ils parlaient peu, comme souvent ceux qui se comprennent sans avoir besoin de beaucoup de mots. Mais dans ces silences — dans l'espace entre une phrase et l'autre — quelque chose vivait. Quelque chose qui grandissait.

Un soir, assis au bord d'un canal où la lune se dépêchait de se refléter avant que l'eau ne bouge, Élias posa la question qui lui brûlait les lèvres depuis des jours.

— **Élias** : *Pourquoi tu ne parles jamais de toi ?*

Miriam observa la lune dans l'eau un long moment.

— **Miriam** : *Parce que les gens tombent amoureux des histoires. Pas des vérités.*

— **Élias** : *Et si je voulais la vérité ?*

Elle tourna la tête vers lui. Dans la lumière de la lune, ses yeux étaient comme deux fenêtres ouvertes sur quelque chose de grand et de sombre.

— **Miriam** : *Alors tu dois d'abord te demander... de quelle vérité tu tombes amoureux. La mienne. Ou celle que tu me prêtes.*

Élias n'eut pas de réponse. Pas parce qu'il était bête — mais parce que la question était si juste qu'elle l'avait traversé de part en part.



Un matin, elle n'était plus là.

Sa chambre dans l'auberge du village était vide — le lit fait, la fenêtre fermée, aucun billet, aucune trace, comme si elle n'avait jamais existé que dans ses pensées à lui.

Élias courut. Demanda. Chercha. Les gens haussaient les épaules. Certains souriaient d'un drôle de sourire.

Alors, sans vraiment comprendre pourquoi, ses pieds le ramenèrent au Figuier.

Salim était là.

— **Élias** : *Elle est partie ! Elle n'a rien dit, elle est juste... partie !*

Salim prit un moment. Pas parce qu'il réfléchissait — il savait déjà. Mais parce que certaines vérités ont besoin d'un peu de place autour d'elles avant d'entrer.

— **Salim** : *Elle n'est pas partie.*

— **Élias** : *Elle a disparu !*

— **Salim** : *Non. Elle t'a réveillé. C'est différent.*

Élias le regarda, les yeux rouges.

— **Salim** : *Ce que tu ressens maintenant — cette douleur dans la poitrine, ce manque, cette envie de courir sans savoir où — ce n'est pas de l'amour, Élias.*

— **Élias** : *Si. Je n'ai jamais rien ressenti d'aussi fort.*

— **Salim** : *C'est un miroir. Elle était venue te montrer ce que tu portes en toi. Le manque. La*

*peur. Et aussi — cela, tu dois le garder — ta capacité immense à aimer.*

Élias secoua la tête.

**— Salim :** *L'amour véritable ne vient pas combler un vide. Il révèle ce que tu es déjà.*

Le vent souffla.

Le Figuier frissonna.

Et dans ce frisson, Élias crut entendre quelque chose — pas des mots, mais une intention. Quelque chose qui ressemblait à : continue.

---

**◆ *L'amour véritable ne vient pas combler un vide.  
Il révèle ce que tu es déjà.* ◆**

---

## Chapitre 3 Le Roi Sans Couronne

---

Il y avait, au centre de Tamarout, une place que les habitants appelaient la Place du Tamarind — non pas parce qu'il y avait un tamarinier (il y en avait eu un, jadis, la foudre l'avait emporté), mais parce que le nom avait survécu à l'arbre, comme c'est souvent le cas avec les noms et avec les souvenirs.

Ce matin-là, la place était pleine.

Une foule dense, tendue, bruisante de murmures — le genre de foule qui s'est rassemblée parce que quelque chose d'important est en train de se jouer et que personne ne veut rater ça.

Élias s'approcha.

Il vit d'abord deux femmes.

La première s'appelait Zéïnab. Grande, les cheveux gris noués sur la nuque, les mains comme de la vieille racine — des mains qui avaient travaillé toute une vie. Elle se tenait droite, les mâchoires serrées, avec la dignité de ceux qui ont décidé de ne pas pleurer même quand ils ont toutes les raisons du monde de le faire.

La deuxième s'appelait Fatou. Plus jeune, plus agitée, les bras croisés sur la poitrine avec l'énergie comprimée de quelqu'un qui a décidé d'avoir raison et ne compte pas céder.

Au centre, entre elles deux : un enfant.

Un petit garçon de peut-être quatre ans, aux joues rondes et aux yeux trop grands pour comprendre ce qui se passait autour de lui. Il serrait dans ses bras une poupée de chiffon usée — une poupée qu'on avait rafistolée tant de fois que ses coutures racontaient une longue histoire d'amour entretenu.

— **Zéïnab** : *Cet enfant est le mien ! Je l'ai porté neuf mois, je l'ai nourri, je l'ai veillé dans ses fièvres !*

— **Fatou** : *Menteuse ! C'est mon fils ! Tout le monde ici le sait !*

La foule murmurait, se divisait, prenait parti. Certains connaissaient l'une, certains l'autre. Certains ne connaissaient ni l'une ni l'autre et avaient des opinions très arrêtées quand même, comme c'est l'usage dans les disputes publiques.



Et puis un homme s'avança.

Il n'avait rien d'un roi. Pas de vêtements brodés, pas de sceptre, pas de garde du corps en armure. Il portait un simple boubou blanc légèrement taché d'encre à l'index droit — la tache de quelqu'un qui écrit beaucoup. Il était grand, mince, avec une barbe grise qui lui donnait l'air non pas vieux, mais accompli. Ses yeux — noirs, profonds, absolument calmes — avaient la qualité d'un puits : on regardait dedans et on avait l'impression qu'il y avait beaucoup, beaucoup plus que ce qu'on pouvait voir depuis le bord.

Son nom était Jad.

Jad Al-Hakim.

Il s'assit sur une simple pierre au bord de la fontaine, comme si c'était là son trône, et ce geste simple — s'asseoir — suffit à faire taire la foule. Pas d'autorité imposée. Une autorité qui se posait.

— **Jad** : *Parlez.*

Une seule syllabe. Et pourtant, les deux femmes obéirent immédiatement.

Zéïnab parla la première. Elle raconta sa grossesse, les douleurs, la nuit de l'accouchement, la joie du matin. Elle raconta comment l'enfant avait souri pour la première fois en voyant son visage. Elle raconta l'odeur de ses cheveux quand il s'endormait contre elle.

Puis Fatou parla. Elle dit la même chose. Mot pour mot, ou presque — comme si les histoires de l'amour maternel n'avaient qu'un seul vocabulaire parce qu'elles viennent toutes du même endroit.

La foule était perplexe. Élias aussi. Comment Jad pouvait-il savoir ? Comment n'importe qui pouvait-il savoir ?

Jad n'avait posé aucune question. Il avait regardé. Il avait écouté. Mais surtout — et cela, Élias le vit nettement — il avait regardé non pas les visages, mais ce qui se cachait derrière les visages.

Il leva la main.

Silence total. Même les chiens du village arrêtaient d'aboyer.

— **Jad** : *Puisque vous affirmez toutes deux être la mère de cet enfant, nous allons trancher. Apportez une lame.*

Un chuchotement parcouru la foule comme une vague.

La lame fut apportée — un vieux couteau de cuisine, pas glorieux du tout, ce qui rendait la chose encore plus réelle et effrayante.

— **Jad** : *Nous allons partager l'enfant en deux. Chacune recevra sa part.*

L'enfant ne pleurait pas. Il regardait les adultes avec ses grands yeux, serrant sa poupée plus fort.

Zéïnab tomba à genoux.

Pas dramatiquement. Pas pour faire spectacle. Elle tomba à genoux parce que ses jambes ne purent plus la porter.

— **Zéïnab** : *Non. Je vous en supplie. Donnez-le lui. Donnez-le lui et laissez-le vivre. Ce n'est pas grave si c'est elle qui l'élève. Peu importe. Laissez-le vivre.*

Sa voix s'était brisée sur le dernier mot. Pas de comédie. La vérité brute.

Fatou, elle, ne bougea pas. Son regard était froid, calculateur.

— **Fatou** : *Oui. Partagez.*

Jad posa le couteau.

Il se leva.

Il désigna Zéïnab.

— **Jad** : *L'enfant est le sien.*

La foule explosa en murmures. Un homme cria : « Comment tu sais ? » Jad ne répondit pas immédiatement. Il laissa Zéïnab reprendre l'enfant dans ses bras — et regarder comment elle le tenait, comment il se blottit contre elle sans hésiter, comme si son corps connaissait cette odeur depuis toujours.

Puis il regarda Élias, qui était resté là, bouche ouverte.

— **Jad** : *Tu veux savoir comment je sais.*

— **Élias** : *Oui.*

— **Jad** : *L'amour véritable préfère perdre ce qu'il aime plutôt que le voir souffrir. C'est la seule épreuve qui ne ment pas.*

Il ramassa le couteau. Le rendit à son propriétaire.

Et s'en alla, comme il était venu, sans bruit et sans regarder en arrière. Comme si ce qu'il venait de faire était aussi naturel que de respirer.

Élias resta sur la place encore un long moment.

Il pensait à Miriam.

Il pensait à tout ce qu'il avait appelé amour dans sa vie.

Il se demandait combien de fois il avait tenu le couteau.

---

◆ *La vérité ne s'impose pas. Elle se dévoile à ceux  
qui savent voir au-delà des mots.* ◆

---

## Chapitre 4 La Force qui Détruit

---

À la lisière de Tamarout, là où les maisons s'arrêtent et où les oliviers commencent, vivait un homme que tout le monde connaissait mais que peu osaient approcher.

Il s'appelait Samou.

Samou N'Diaye.

Il était immense — pas seulement par la taille, mais par la présence. Quand il entra quelque part, l'air de la pièce se déplaçait. Ses mains étaient des outils à elles seules : il pouvait couper un palmier en deux coups, soulever une meule de pierre, arrêter un bœuf emballé en le saisissant par les cornes. Les enfants le regardaient avec les yeux ronds qu'on réserve aux personnages de légendes. Les adultes le respectaient d'une façon particulière — celle qu'on réserve aux éléments naturels : les rivières en crue, les tempêtes de sable, les lions.

On disait que Samou était béni. On disait aussi — tout bas, jamais en face — qu'il était dangereux. Pas parce qu'il était mauvais. Mais parce qu'un homme si fort, sans quelque chose qui le tient, peut briser le monde sans même le vouloir.



Élias l'observa pendant plusieurs jours.

Le matin, Samou se levait avant l'aube et travaillait jusqu'à ce que le soleil soit trop haut pour regarder sans fermer les yeux. Il réparait les maisons des vieux. Il portait les fardeaux des femmes au marché. Il déplaçait les rochers qui bloquaient les canaux d'irrigation. Il ne demandait rien en échange — pas par sainteté, mais parce qu'il semblait ne pas savoir comment recevoir ce qu'on lui donnait.

Et puis, un soir, à la fontaine :

Elle arriva.

Son nom était Dalila. Dalila Mensah.

Elle était petite là où il était grand. Fine là où il était puissant. Sa beauté n'était pas celle des statues — elle était celle des chats : fluide, subtile, jamais tout à fait là où on la cherchait. Ses yeux changeaient de couleur selon la lumière, passant du vert au brun doré selon ce qu'elle regardait. Sa voix avait des graves inattendus pour quelqu'un d'aussi menu, et quand elle riait — ce qu'elle faisait rarement, juste assez pour que ce soit précieux — c'était comme une pluie brève en pleine sécheresse.

Samou la vit.

Et Élias vit Samou la voir.

Cet homme qui ne baissait jamais les yeux devant rien — devant les taureaux, devant les hommes armés, devant les tempêtes — cet homme-là baissa les yeux.

Doucement.

Comme un soleil couchant.



Les semaines passèrent.

Samou changea. Il se mit à chanter en travaillant. À rire plus souvent. À s'asseoir parfois sans raison apparente pour regarder le ciel. Les enfants du village remarquèrent qu'il souriait différemment — plus largement, plus facilement, d'un sourire qui venait de beaucoup plus loin en lui.

Dalila était là, et là où elle était, Samou était.

Ils parlaient des heures, assis dans la cour de la vieille auberge, autour d'un verre de thé à la menthe. Elle l'écoutait d'une façon particulière — pas poliment, vraiment. Elle posait des questions qui le surprenaient. Elle lui disait des choses que personne ne lui avait dites avant.

— **Dalila** : *Pourquoi tu te bats autant ? Tu fais tout pour tout le monde. Mais qu'est-ce que tu fais pour toi ?*

Samou resta longtemps sans répondre.

— **Samou** : *Je ne sais pas faire autrement.*

— **Dalila** : *Et si un jour tu ne pouvais plus faire tout ça ? Qui serais-tu ?*

Cette question resta dans l'air comme une graine.

Élias, qui passait par là et entendit, frissonna sans savoir pourquoi.



La nuit où tout changea, la lune était pleine et froide, comme un œil ouvert.

Élias ne dormait pas. Il était assis sous le Figuier — l'arbre était devenu pour lui ce que les phares sont pour les bateaux : un point fixe dans le mouvement.

Il entendit des voix. Puis le silence. Puis des pas précipités.

Il courut.

Samou était au sol.

Pas blessé. Pas malade. Mais il était au sol, les jambes sans force, comme si quelqu'un avait coupé le câble qui le reliait à sa puissance. Ses yeux étaient ouverts et regardaient le ciel avec l'expression des enfants qui viennent de découvrir que le monde est beaucoup plus compliqué qu'ils le croyaient.

Dalila était partie.

Elle avait pris avec elle le secret que Samou lui avait confié — dans un moment de confiance totale, dans cet endroit vulnérable où on ne va jamais que quand on croit vraiment à l'autre — le secret de sa force. Et ce secret, dans des mains qui ne savaient pas en prendre soin, l'avait brisé.

Salim était là, comme toujours, comme s'il n'avait pas bougé depuis le début du monde.

— **Élias** : *Elle lui a volé quelque chose.*

— **Salim** : *Elle a pris ce qu'il lui a donné.*

— **Élias** : *Ce n'est pas pareil !*

— **Salim** : *Non. Mais le vrai problème n'est pas là.*  
Élias regarda Samou au sol.

— **Salim** : *Il a cherché dans l'amour ce qu'il aurait dû protéger en lui-même. Il a confondu confiance et abandon de soi. L'amour ne demande pas qu'on se vide. Il demande qu'on partage. Ce n'est pas la même chose.*

Samou remua. Ses yeux se tournèrent vers eux. Et dans ce regard — faible, humilié, mais vivant — il n'y avait plus d'orgueil.

Il y avait la vérité.

Et la vérité, même dure, est toujours un début.

---

◆ *Ce n'est pas la force qui te perd. C'est l'endroit où tu la confies.* ◆

---

## ◆ PARTIE II ◆

# La Chute

*Dans laquelle le monde rétrécit, les greniers se vident, et  
l'on découvre qui l'on est vraiment.*

## Chapitre 5 Les Vaches Maigres

---

Personne ne vit la sécheresse venir.

C'est sa façon, à elle : elle ne prévient pas. Elle arrive doucement, sur des petits pieds silencieux, d'abord invisible derrière le quotidien. Un jour sans pluie ne change rien. Une semaine non plus. Un mois... et les gens commencent à regarder le ciel d'une façon différente. Plus souvent. Plus longtemps. Comme si leurs yeux pouvaient appeler les nuages.

Élias se réveilla un matin et remarqua que le ciel était d'un bleu trop parfait — ce bleu sans nuances, sans profondeur, qui n'est pas le bleu de la vie mais le bleu du vide. Le vent avait changé aussi. Avant, il portait quelque chose — une odeur de loin, une promesse. Maintenant, il était sec. Il rasait la terre comme un rasoir.

Les puits baissèrent.

Les récoltes aussi.

Et puis les visages changèrent.



Tamarout n'était plus la même.

Les rires s'étaient faits plus rares, plus courts, comme des allumettes qu'on ménage quand on sait que la nuit sera longue. Les marchés avaient moins de couleurs — moins de tomates, moins de pastèques,

moins de ces étalages généreux qui font les marchés d'Afrique si beaux et si bruyants. Les gens se regardaient différemment : pas avec hostilité, pas encore, mais avec cette attention inquiète qu'on porte aux autres quand on commence à calculer ce qu'il reste.

Un vieil homme du nom d'Ibrahim Coulibaly — le père du village, celui dont on consulte l'avis avant toute décision importante — était assis au milieu de son champ vide, les mains dans la terre craquelée, les yeux fixes. Élias s'arrêta.

— **Élias** : *Grand-père Ibrahim. Comment tu vas ?*

L'homme leva des yeux usés.

— **Ibrahim** : *J'ai soixante-douze ans, mon fils. J'ai vu six sécheresses. J'aurais dû me souvenir.*

— **Élias** : *Se souvenir de quoi ?*

— **Ibrahim** : *Que les années grasses passent toujours. Que quand le grenier est plein, c'est le moment de le remplir encore plus. Mais on oublie. On se dit que ça va continuer. On dépense. On donne. On ne garde rien pour l'hiver.*

Ses mains triturèrent la terre sèche sans rien y trouver.

— **Ibrahim** : *J'ai eu sept bonnes récoltes de suite. Sept. Je me croyais béni. J'aurais dû comprendre que c'était un prêt.*



Salim trouva Élias ce soir-là, assis au pied du Figuier, les yeux perdus.

— **Élias** : *Pourquoi le monde est injuste comme ça ? Ibrahim a travaillé toute sa vie. Et maintenant...*

— **Salim** : *Regarde cet arbre.*

Élias leva les yeux vers le Figuier. Ses feuilles avaient perdu un peu de leur éclat. Mais il était là. Solide. Les racines profondément enfouies là où la sécheresse ne pouvait pas atteindre.

— **Salim** : *Il donne en saison. Il se prépare hors saison. Il ne panique pas quand le ciel devient blanc parce que ses racines descendent assez loin pour trouver l'eau même quand la surface est morte.*

— **Élias** : *Alors les hommes devraient... avoir des racines ?*

— **Salim** : *Des racines. Des réserves. De la profondeur. Oui. Les saisons d'abondance ne sont pas faites pour être seulement savourées. Elles sont faites pour être préparées. Le paysan qui mange tout son grain pendant l'été n'a rien à semer en automne. Et celui qui n'a rien semé...*

— **Élias** : *N'a rien à récolter.*

— **Salim** : *La sécheresse ne punit pas Ibrahim. Elle révèle ce qu'il y avait avant elle : un homme qui avait oublié de regarder loin.*

Élias resta silencieux. Il pensa à sa propre vie. À tout ce qu'il avait gaspillé — temps, amour, argent — pendant les bonnes périodes, parce qu'il croyait que les bonnes périodes ne finissent jamais.

Elles finissent toujours.

Et ceux qui ont de bonnes racines traversent.

Les autres apprennent.

---

**◆ *Les saisons difficiles ne détruisent pas les hommes. Elles révèlent ceux qui étaient prêts — et ceux qui ne l'étaient pas.* ◆**

---

## Chapitre 6 La Grâce Invisible

---

Le silence qui suivit la sécheresse avait une texture différente du silence ordinaire. C'était un silence plein — plein d'absences, plein de manques, plein de prières qui montent en fumée parce qu'on ne sait plus très bien vers qui les diriger.

Élias marchait le long du canal à sec, les pieds dans la poussière là où il y avait eu de l'eau, et il pensait — comme il n'avait jamais pensé — à la fragilité de tout. Une source qui tarit. Un amour qui part. Une force qu'on croyait solide et qui s'effondre.

Il s'assit au pied du Figuier.

Pour la première fois, Salim n'était pas là.

Élias attendit. Personne ne vint.

Il baissa la tête.

— **Élias** : *Alors c'est ça. On est seul à la fin.*

Un insecte passa. Le vent remua une feuille. Le monde continuait, indifférent.

Et puis il entendit des pas.

Très doux.

Comme quelqu'un qui marche sur de l'eau.



Elle s'appelait Naya.

Naya Diallo.

Élias ne sut jamais d'où elle venait vraiment. Elle apparut simplement — comme apparaissent les choses essentielles : sans fanfare, sans annonce, comme si elles avaient toujours été là et qu'on venait juste de les remarquer.

Elle était vieille, ou peut-être pas — c'était difficile à dire. Son visage avait ces deux qualités qui coexistent rarement : la marque de tout ce qu'elle avait traversé, et la lumière de quelqu'un qui n'en est pas diminué. Ses mains portaient des taches de henné très vieilles, presque effacées, comme des cartes de pays qu'elle avait visités. Sa robe était verte — le seul vert visible dans ce paysage desséché, comme si elle portait sur elle un souvenir de pluie.

Elle s'assit à côté d'Élias sans demander la permission, avec la liberté naturelle des gens qui n'ont plus rien à prouver à personne.

Et elle ne dit rien pendant un long moment.

Ce silence-là n'était pas vide. Il était doux. Comme une main posée sur une épaule douloureuse.

— **Naya** : *Tu cherches encore.*

— **Élias** : *Je cherche à comprendre comment on se relève après tout ça.*

Naya regarda le Figuier.

— **Naya** : *Tu veux éviter la douleur. Mais la vie veut te transformer. Et pour transformer... il faut enlever avant de donner.*

— **Élias** : *Pourquoi enlever autant ?*

Sa voix s'était cassée sur le mot « autant ». Il y avait dans ce mot tout ce qu'il n'avait pas dit : Miriam qui était partie, le village qui avait faim, Samou au sol, sa propre solitude qui pesait comme une pierre dans la gorge.

Naya posa sa main sur la terre.

— **Naya** : *Parce que ce que tu appelais ta vie... t'empêchait de recevoir plus grand.*

— **Élias** : *Plus grand que ça ?*

— **Naya** : *Oui. Toujours plus grand que ça.*

Elle ferma les yeux. Pas pour dormir — pour voir autrement.

Et dans ce moment, quelque chose changea.

Pas dans le village. Pas dans le ciel.

En Élias.

Une légèreté subtile. Un apaisement sans raison apparente. Comme si quelque chose d'invisible avait décidé de poser ses bras autour de lui.

— **Élias** : *Qu'est-ce que c'est ?*

— **Naya** : *La grâce. Elle ne se mérite pas. Elle ne s'achète pas. Elle ne répond pas quand on l'appelle à grands cris. Elle vient quand on arrête de la forcer. Quand on lâche les poignées. Quand on accepte de ne pas tout contrôler.*

Élias ferma les yeux à son tour.

Quand il les rouvrit, Naya n'était plus là.

Mais ce qu'elle avait laissé en lui était aussi réel que la terre sous ses pieds.

Salim apparut.

— **Salim** : *Elle vient toujours... quand l'homme arrête de vouloir tout maîtriser.*

Il s'assit à sa place habituelle, contre le tronc du Figuier.

— **Salim** : *Le ciel ne peut pas remplir un poing fermé.*

Élias ouvrit ses mains.

Et dans ce geste simple, dans ce minuscule acte de lâcher-prise, le monde fut un peu moins lourd.

---

◆ ***La grâce ne vient pas quand tu maîtrises la vie.  
Elle vient quand tu apprends à lâcher prise.*** ◆

---

◆ PARTIE III ◆

# La Compréhension

*Dans laquelle Élias commence à voir ce qu'il a toujours regardé sans voir.*

## Chapitre 7 Les Saisons de l'Âme

---

Il y avait, à l'est de Tamarout, une colline que les enfants appelaient « la colline des quatre terres » parce que depuis son sommet, si l'on regardait bien, on pouvait voir quatre paysages complètement différents : un champ verdoyant au nord, une terre sèche à l'ouest, une forêt dense au sud, et une parcelle en reconstruction à l'est où des hommes travaillaient en silence.

Salim emmena Élias là-haut par un matin de brume légère.

Ils montèrent en silence, ce silence des gens qui n'ont pas besoin de remplir l'espace entre eux.

Quand ils atteignirent le sommet, Élias s'arrêta.

Il vit.

Vraiment vit.

— **Élias** : *Qu'est-ce que c'est ?*

— **Salim** : *Ta vie.*

Un silence.

— **Salim** : *Regarde le champ vert au nord. C'est l'abondance. Les moments où tout coule, où tu reçois, où l'avenir semble ouvert comme une fenêtre sur l'été. Tu as connu ça.*

Élias hocha la tête.

— **Salim** : *La terre sèche à l'ouest. La perte. Les moments où tout disparaît et où tu te demandes si tu n'as pas mal compris quelque chose d'essentiel. Tu as connu ça aussi.*

— **Élias** : *Trop bien.*

— **Salim** : *La forêt sombre au sud. La confusion. Quand tu ne sais plus qui tu es, où tu vas, ce que tu veux vraiment. Quand tout le monde autour de toi semble avoir une carte et que tu as perdu la tienne.*

Élias sentit quelque chose serrer dans sa poitrine — la reconnaissance exacte d'un état qu'il avait traversé sans savoir lui donner un nom.

— **Salim** : *Et la terre en reconstruction à l'est. La transformation. Quand tu recommences. Quand tu construis différemment, avec les leçons dans les mains comme des briques.*

— **Élias** : *Mais pourquoi tout ça ? Pourquoi pas juste le champ vert, toujours ?*

Salim se retourna et le regarda — vraiment le regarda, de cette façon qu'ont les vieux sages de voir non pas le visage mais ce qu'il y a derrière.

— **Salim** : *Parce que tu crois encore que la vie doit être stable. La vie est un mouvement, Élias. Comme les saisons. Comme la mer. Sans la perte, l'abondance n'a pas de goût. Sans la confusion, on ne cherche pas sa vérité. Sans la transformation, on reste éternellement ce qu'on était à vingt ans — et vingt ans, c'est trop jeune pour s'arrêter.*

Le vent souffla plus fort. Les quatre terres semblaient respirer ensemble.

— **Élias** : *Alors je dois accepter tout ça ?*

— **Salim** : *Non. Tu dois le comprendre. Ce n'est pas pareil. Accepter c'est subir. Comprendre, c'est traverser avec les yeux ouverts.*

Élias regarda l'horizon. Les quatre terres. Sa vie entière, posée là devant lui comme une carte déroulée.

Et pour la première fois, il ne voulut pas fuir certaines parties.

Il voulut les traverser.

---

**◆ Celui qui comprend les saisons de sa vie ne craint plus les tempêtes. ◆**

---

## Chapitre 8 Le Trésor Invisible

---

La caravane arriva à Tamarout par un mercredi de fin d'après-midi, quand la lumière est orange et que les ombres sont longues et molles. Elle venait du nord — des marchands, à en juger par leurs chameaux chargés jusqu'à la limite du raisonnable, et par leurs vêtements riches, et par cet air particulier des gens qui ont l'habitude de compter.

Leur chef s'appelait Amin.

Amin Al-Rashid.

Il avait la cinquantaine prospère, des vêtements de soie verte brodée d'argent, une bague à chaque main et des yeux qui évaluaient instantanément la valeur marchande de tout ce qu'ils voyaient — les maisons, les récoltes, les gens. C'était son métier depuis trente ans : voir la valeur là où d'autres voyaient juste des choses.

Tout le village vint regarder la caravane s'installer. C'était comme un cirque — les tapis qui se déroulent, les parfums qui se répandent, les voix qui négocient dans plusieurs langues à la fois.

Élias regarda Amin.

Il vit ce que les autres ne voyaient pas.

Un homme qui avait tout — et qui regardait constamment par-dessus son épaule.



Plus loin sur la place, assis contre un mur défraîchi dans l'ombre d'un figuier beaucoup plus petit et moins illustre que celui de Canaan, un autre homme.

Son nom était Boubacar.

Boubacar Traoré.

Il n'avait pas grand-chose de visible. Des vêtements simples, propres mais usés. Un bol de soupe qu'une femme du quartier lui avait apporté — parce que c'est comme ça dans les vieux quartiers, on sait encore qui n'a pas mangé aujourd'hui. Mais son visage...

Son visage était une paix.

Pas la paix de l'indifférence. La paix de quelqu'un qui a réglé un conflit intérieur très important et qui vit maintenant dans le calme qui suit.

Il mangeait sa soupe lentement, regardant les enfants jouer avec une attention douce et totale, comme si c'était le spectacle le plus intéressant du monde.

Élias alla s'asseoir à côté de lui.

— **Élias** : *Tu ne regardes pas la caravane ?*

— **Boubacar** : *J'ai vu beaucoup de caravanes.*

— **Élias** : *Et tu n'es pas... envieux ? Tout ce qu'il a, cet Amin...*

Boubacar le regarda avec une légère surprise, comme si la question lui semblait exotique.

— **Boubacar** : *Qui t'a dit que je n'ai rien ?*

— **Élias** : *Je voulais dire... matériellement.*

— **Boubacar** : *Ah. Tu parles de ça.*

Il reprit sa soupe. Calmement.

— **Boubacar** : *Je n'ai peut-être pas ce que les autres voient. Mais j'ai ce que la plupart cherchent toute leur vie sans le trouver.*

— **Élias** : *Quoi ?*

— **Boubacar** : *La tranquillité. Je dors bien. Je me lève sans peur. Je ne dois rien à personne et personne ne me doit rien. Le soir, quand je ferme les yeux, je n'entends pas des chiffres. J'entends le vent.*

Élias regarda Amin, qui était en train d'engueuler un de ses hommes pour une raison qui semblait urgente et importante. Son visage était crispé. Sa voix était dure.

Puis il regarda Boubacar, qui finissait sa soupe avec le même plaisir que si c'était un festin de roi.

— **Élias** : *Alors la richesse... ce n'est pas l'argent ?*

— **Boubacar** : *L'argent est une chose utile. Comme une bonne chaussure : indispensable pour marcher, mais ce n'est pas elle qui choisit où tu vas.*

Plus loin, Salim était apparu — il était toujours apparu quelque part, Salim, comme si l'univers le mettait là où les leçons avaient besoin de lui.

— **Salim** : *La vraie richesse, c'est ce que tu peux perdre... sans te perdre toi-même.*

Élias répéta ces mots dans sa tête.

Plusieurs fois.

Jusqu'à ce qu'ils s'installent.

---

**◆ *Celui qui possède sans paix est pauvre. Celui qui est en paix sans posséder est déjà riche.* ◆**

---

## Chapitre 9 Le Pouvoir Caché

---

Il y avait dans Tamarout une ruelle si étroite que deux personnes ne pouvaient pas s'y croiser sans se toucher les épaules. Les habitants l'appelaient « la ruelle des murmures » parce que là, pour des raisons que personne n'expliquait vraiment, les gens se confiaient des choses qu'ils ne disaient nulle part ailleurs.

Au fond de cette ruelle, il y avait une porte.

En bois très ancien, cerclé de fer rouillé, avec une poignée en forme de main de Fatma.

Élias la trouva un soir, sans chercher.

Comme on trouve toujours les choses qu'on est prêt à trouver.

Il hésita.

Salim apparut derrière lui.

— **Salim** : *Un passage.*

— **Élias** : *Vers où ?*

— **Salim** : *Vers toi.*

Élias poussa la porte.



L'espace derrière était étrange.

Ce n'était pas une pièce normale. C'était... plus grand que ce qu'annonçait la porte. Comme si l'intérieur

ne suivait pas les règles de l'extérieur. La lumière venait de partout et de nulle part. L'air avait la qualité particulière des endroits où l'on pense clairement — frais, neutre, sans odeur de cuisine ni de crainte ni d'habitude.

Et des scènes.

Vivantes.

Comme des tableaux animés qui se succédaient dans l'air — non pas des images vues avec les yeux, mais des souvenirs reconstitués. Il vit sa vie. Ses choix. Ses regrets. Ses moments de courage. Ses retraites. Tout ce qu'il avait fait et tout ce qu'il n'avait pas fait.

Mais pas seulement les actes.

Ce qui était derrière les actes.

Il vit le moment où il avait quitté son village natal à vingt ans. Il avait pensé : je pars parce que je veux voir le monde. Mais là, dans cette pièce étrange, il vit la vérité derrière la vérité : il partait parce qu'il avait peur de décevoir son père. Fuir vers l'avant plutôt qu'affronter.

Il vit le moment où il n'avait pas demandé à Miriam de rester. Il avait pensé : je la laisse libre, c'est noble. Mais derrière : il avait eu peur qu'elle dise non.

— **Élias** : *Alors je ne décide pas vraiment...*

La voix de Salim résonna dans cet espace sans écho.

— **Salim** : *Tu décides. Mais pas toujours consciemment. Tes peurs décident. Tes blessures*

*orientent. Tes désirs cachés dirigent. Et tant que tu ne les vois pas, tu crois choisir — alors que tu réagis.*

— **Élias** : *Et comment changer ça ?*

— **Salim** : *En voyant. Pas en fuyant, pas en contrôlant. En devenant conscient. C'est la chose la plus difficile et la plus puissante qu'un homme puisse faire : s'observer lui-même, avec honnêteté, sans se juger ni se défendre.*

Les scènes s'estompèrent.

L'espace redevint ordinaire — juste une petite cour intérieure avec un oranger en pot et un banc en fer.

Élias s'assit sur le banc.

Il ferma les yeux.

Et pour la première fois, il n'essaya pas de fuir ce qu'il voyait en lui.

Il regarda.

---

◆ ***Tant que tu ne vois pas ce qui te dirige, tu crois choisir — alors que tu réagis.*** ◆

---

## Chapitre 10 Le Miroir du Destin

---

Au bord du village, là où les maisons finissent et où commence l'immensité des terres ouvertes, il y avait une ancienne aire de battage — un cercle parfait de pierres plates, disposées par des mains qui n'étaient plus là depuis longtemps. Les grains n'y étaient plus battus depuis des générations. Les pierres avaient pris de la mousse. Mais le cercle, lui, restait.

Au centre de ce cercle, quelqu'un avait posé un miroir.

Grand. Encadré de cuivre patiné. Ni luxueux ni ordinaire — quelque chose entre les deux, quelque chose qui appartient à un autre temps.

Élias s'approcha.

Il se regarda dedans.

Au début, juste son reflet. Un jeune homme avec trop de poussière sur les vêtements et trop de questions dans les yeux.

Et puis — doucement, comme si le miroir prenait son temps — l'image changea.

Deux chemins.

Sur le premier, il se vit retourner à Marzala. Sa ville natale. La maison de sa mère, la cuisinière de son quartier, les rues qu'il connaissait dans le noir. La

sécurité. L'habitude. Une vie connue et prévisible, comme un lit qu'on a fait et refait cent fois et qui prend la forme de ton corps.

Sur le second, il se vit continuer. Sans carte. Sans certitude. Des rencontres qu'il ne connaissait pas encore. Des erreurs qu'il n'avait pas encore faites. Une vie ouverte comme une question sans réponse.

Sur le premier chemin : stabilité.

Sur le second : vitalité.



— **Salim** : *Pourquoi c'est si difficile ?*

Élias se retourna. Salim était là, bien sûr.

— **Élias** : *Parce que je sais ce que je perds si je continue. Je ne sais pas ce que je gagne.*

— **Salim** : *C'est exactement ça, le choix.*

— **Élias** : *Et si je me trompe ?*

— **Salim** : *Tu te tromperas.*

Silence.

— **Salim** : *Mais le danger n'est pas de se tromper. Le danger, c'est de ne pas choisir. Parce que ne pas choisir, c'est aussi un choix — c'est choisir de rester là où on est, par peur de là où on pourrait être.*

Élias regarda le miroir encore une fois. Les deux chemins attendaient.

Il ferma les yeux. Tout ce qu'il avait traversé depuis qu'il était arrivé à Tamarout défia dans son esprit

comme des images projetées sur un mur blanc — le Figuier, Miriam, Jad et les deux femmes, Samou au sol, Ibrahim dans son champ vide, Naya et sa paix, Boubacar et sa soupe.

Tout l'avait mené ici.

Il rouvrit les yeux.

Posa sa main sur le second chemin.

Le miroir se fissura — pas comme quelque chose qui se casse, mais comme une coquille qui s'ouvre. Une lumière en sortit.

Et dans cette lumière, Élias comprit une chose simple et immense :

Le destin n'est pas écrit d'avance.

Il se révèle à travers les choix.

Et les choix commencent maintenant.

---

**◆ *Ce n'est pas le destin qui décide de ta vie. Ce sont les choix que tu fais quand personne ne regarde.* ◆**

---

## ◆ PARTIE IV ◆

# La Maîtrise

*Dans laquelle Élias arrête de subir et commence à être.*

## Chapitre 11 Le Retour de l'Amour

---

Elle était là.

Debout au bord du chemin, comme si elle n'avait jamais vraiment quitté — ou comme si elle était revenue par un chemin différent et était arrivée avant lui.

Miriam Koulibaly.

Sa robe indigo. Ses cauris dans les cheveux. Ce regard de quelqu'un qui n'a pas peur de la vérité.

Le temps ralentit — cette façon particulière qu'a le temps de se comporter quand quelque chose d'important est sur le point de se passer.

Élias s'arrêta.

Son cœur s'emballa.

Mais cette fois — et c'était nouveau — il ne tremblait pas.



Elle s'approcha lentement.

— **Miriam** : *Tu as changé.*

Sa voix était la même. Mais elle l'entendit différemment — pas comme une attente ou un reproche, juste un constat.

— **Élias** : *Oui.*

Silence. Un silence chargé d'histoire partagée et d'histoire séparée.

— **Miriam** : *Tu m'as cherchée ?*

Élias prit le temps de répondre honnêtement.

— **Élias** : *Non.*

Elle arqua légèrement les sourcils.

— **Élias** : *Parce que je ne me cherchais pas encore moi-même. Et chercher quelqu'un quand on est perdu, c'est juste doubler sa confusion.*

Miriam le regarda longuement. Dans ce regard, Élias crut voir quelque chose se détendre — une tension qu'elle portait peut-être depuis aussi longtemps que lui.

— **Miriam** : *Et maintenant ?*

— **Élias** : *Maintenant je peux te voir.*

— **Miriam** : *Me voir comment ?*

— **Élias** : *Avant... je ne voyais pas toi. Je voyais ce dont j'avais besoin que tu sois. Ce manque qui cherchait une forme. Maintenant... je vois qui tu es. Quelqu'un de libre, de difficile, de vrai, de parti quand tu en avais besoin et de revenu parce que... pourquoi tu es revenue ?*

Elle sourit. Un vrai sourire — pas calculé, pas mystérieux. Juste vrai.

— **Miriam** : *Parce que j'avais besoin de voir si tu avais changé. Ou si tu allais encore tomber amoureux de l'image que tu te faisais de moi.*

— **Élias** : *Et ?*

— **Miriam** : *Tu parles de moi comme d'une personne. Pas d'un rêve.*

Ils se regardèrent. Pas avec la fièvre d'avant — cette fièvre qui brûle et consume et laisse des cendres. Mais avec quelque chose de plus durable. Comme de la braise.

— **Élias** : *Et si tu pars encore ?*

Il posa cette question calmement. Sans peur dans la voix — juste de la vérité.

— **Miriam** : *Et si je pars ?*

— **Élias** : *Alors je continuerai. Pas parce que tu comptes peu. Parce que tu comptes trop pour que je construisse ma vie sur ta présence ou ton absence.*

Ses yeux s'emplirent de quelque chose qui ressemblait à de la reconnaissance.

— **Miriam** : *C'est ça l'amour ?*

Élias regarda le Figuier au loin — toujours là, patient, généreux, sans peur de l'hiver.

— **Élias** : *C'est le début.*

---

◆ *L'amour véritable commence quand tu peux  
aimer sans avoir besoin.* ◆

---

## Chapitre 12 L'Ombre du Monde

---

Toutes les villes ont leur côté sombre.

Pas les quartiers pauvres — la pauvreté n'est pas la noirceur. La noirceur, c'est autre chose. C'est cette partie de la ville où les regards sont vides plutôt que tristes, où les disputes se règlent avec des mots tranchants comme des couteaux, où l'oubli de soi-même est si complet que personne ne sait plus très bien pourquoi il est en colère.

Élias traversa cette partie de Tamarout un soir où il avait perdu le chemin du Figuier — ou peut-être le chemin l'avait-il mené là exprès, comme les rêves qui vous amènent toujours là où vous ne voulez pas aller parce que c'est là que quelque chose vous attend.

Il vit :

Un homme qui criait après un autre pour une dette de vingt sous. Ses poings fermés. Ses veines au cou. Son visage contorsionné par une fureur hors de proportion avec l'enjeu — mais ce n'était pas vraiment vingt sous dont il était question, c'était de tout ce qu'il n'avait pas réussi à dire depuis des années.

Une femme qui pleurait seule dans l'encadrement d'une porte. Pas dramatiquement. Silencieusement. Comme quelqu'un qui n'espère plus que quelqu'un vienne.

Des jeunes hommes — peut-être dix-sept, peut-être vingt ans — assis à rien faire avec l'énergie comprimée de ceux qui ont beaucoup de forces et nulle part où les mettre.



Élias ressentit quelque chose monter en lui.

De la colère. De la tristesse. De l'impuissance.

Et puis — et cela le surprit — une envie de réagir. De répondre à ce que l'un des jeunes hommes lui avait lancé en passant. Un regard, une parole de défi.

Il s'arrêta.

Respira.

Et laissa passer.

Salim était là, à l'angle, appuyé contre un mur.

— **Salim** : *Voilà.*

— **Élias** : *Voilà quoi ?*

— **Salim** : *Le vrai combat.*

— **Élias** : *Je n'ai rien fait !*

— **Salim** : *C'est exactement ça.*

Élias regarda en arrière. Le jeune homme était déjà passé à autre chose.

— **Salim** : *La noirceur n'est pas seulement dehors. Elle est aussi en chacun. La colère. La réaction automatique. L'envie de prouver, de dominer, de riposter. Ce monde-là te tend un miroir à chaque*

*coin de rue. Et ce miroir dit : tu veux ressembler à ça ? Ou tu veux être autre chose ?*

**— Élias :** *Mais ces gens-là... ils souffrent vraiment.*

**— Salim :** *Oui. Et tu ne peux pas choisir pour eux. Tu peux seulement choisir pour toi. Ne pas devenir ce que le monde te propose de devenir quand il est à son pire.*

Le vent traversa la ruelle.

Quelque chose de l'odeur du Figuier — distant, mais là — vint jusqu'à eux.

**— Élias :** *Le monde n'a pas besoin de plus d'hommes forts ?*

**— Salim :** *Il a besoin d'hommes justes. La force sans justice est une tempête. La justice sans force est un vœu. Les deux ensemble... c'est ce qu'on appelle un homme.*

---

**◆ Tu ne contrôles pas le monde. Mais tu peux décider de ne pas lui ressembler. ◆**

---

## Chapitre 13 Le Feu Intérieur

---

La nuit était froide comme seules savent l'être les nuits de désert — un froid qui n'excuse pas, qui entre partout, qui rappelle aux hommes qu'ils ne sont pas aussi solides qu'ils le croient.

Élias marchait depuis des heures.

Pas parce qu'il cherchait quelque chose.

Parce que parfois marcher est la seule façon de penser.

Au loin : une lueur.

Un feu. Petit. Stable. Orange et rouge, battant doucement dans l'obscurité comme un cœur.

Autour du feu, un homme.

Il s'appelait Kofi.

Kofi Asante.

Il était d'âge moyen — cet âge indéfinissable où l'on a eu assez de vie pour avoir de la profondeur, mais assez de feu pour ne pas s'être laissé éteindre. Il était assis en tailleur, le dos parfaitement droit, les yeux dans les flammes — non pas perdus, mais installés. Comme quelqu'un qui a appris à être là.



— **Kofi** : *Tu as froid.*

— **Élias** : *Oui.*

— **Kofi** : *Assieds-toi.*

Il n'y avait qu'une invitation dans cette phrase, pas d'obligation. Élias s'assit.

Le feu était bon.

Ils restèrent en silence un moment — ce silence que seul le crépitement du bois interrompait.

— **Kofi** : *Tu as traversé beaucoup.*

— **Élias** : *Comment tu sais ?*

— **Kofi** : *On le voit. La façon dont quelqu'un s'assoit près d'un feu. Ceux qui n'ont rien vécu s'assoient légèrement, prêts à partir. Ceux qui ont vécu quelque chose... ils s'assoient comme si le sol était ami.*

Élias regarda ses propres mains dans la lumière du feu.

— **Kofi** : *Mais tu n'es pas encore prêt.*

— **Élias** : *Pas prêt à quoi ?*

— **Kofi** : *À tenir. Tu comprends beaucoup maintenant. Mais comprendre ne suffit pas. Il faut aussi tenir. Dans la durée. Quand tu es fatigué. Quand tu doutes. Quand il serait si facile de lâcher.*

— **Élias** : *Et comment on apprend à tenir ?*

Kofi prit une branche et la posa dans le feu. Les flammes l'acceptèrent lentement, la consumèrent, et en firent de la lumière.

— **Kofi** : *Par le feu. Pas le feu qui brûle et détruit. Le feu de la discipline. Faire ce qu'on doit faire même quand on n'en a pas envie. Se lever même quand le lit est plus doux que l'effort. Continuer même quand les résultats tardent. Garder sa parole, surtout quand personne ne vérifie.*

— **Élias** : *Ça ressemble à de la souffrance.*

— **Kofi** : *Ça ressemble à de la construction. La souffrance, c'est quand on subit. La discipline, c'est quand on choisit.*

Élias regarda le feu.

Il n'y vit pas de destruction.

Il y vit une transformation.

Le bois ne disparaissait pas. Il devenait lumière.

— **Kofi** : *Fais chaque jour une chose difficile. Pas pour te punir. Pour rester en forme. Pour que la prochaine fois que la vie t'envoie quelque chose de difficile... tu ne sois pas surpris. Tu sois prêt.*

Élias se leva.

La nuit était toujours froide.

Mais il la sentait différemment.

---

◆ ***La force ne se déclare pas. Elle se construit dans ce que tu fais chaque jour.*** ◆

---



## Chapitre 14 L'Homme et le Pouvoir

---

Il y avait, à deux heures de marche de Tamarout, une cité dont on parlait avec plusieurs tons différents selon qui en parlait.

Les marchands en parlaient avec envie. Les vieux avec prudence. Les pauvres avec une nuance complexe — ni envie ni mépris, mais quelque chose entre les deux, quelque chose qui ressemble à la façon dont on parle de la mer quand on ne sait pas nager.

Élias y alla.

La cité s'appelait Thaban — du mot qui signifie « l'or » dans une langue ancienne que presque personne ne parlait plus mais que tout le monde comprenait encore.

Les maisons y étaient hautes. Les rues pavées de pierre pale. Les marchands portaient des marchandises qui venaient de si loin qu'elles avaient traversé des déserts, des mers, des frontières, des mains innombrables. L'argent circulait vite et bruyamment, comme une rivière en crue.

Tout fonctionnait.

Parfaitement.

Et pourtant — Élias le sentit dès l'entrée — quelque chose manquait. Quelque chose qu'il ne savait

pas nommer et qui se faisait sentir comme une absence de musique dans un endroit où tout le reste est là.



Le maître de Thaban s'appelait Rasheed.

Rasheed Ibn Malik.

Un homme de soixante ans à la stature d'un général, aux mains impeccables, aux vêtements taillés dans des étoffes qui coûtaient plus que le salaire mensuel d'un paysan. Il marchait dans ses rues comme dans ses propriétés — avec la précision de quelqu'un qui sait exactement la valeur de chaque chose et qui ne veut rien gaspiller.

Quand il parlait, les gens se taisaient. Quand il levait la main, les décisions changeaient.

Il avait tout ce que le pouvoir peut donner.

Et ses yeux étaient las.

Élias le vit pendant trois jours depuis l'angle des marchés. Il vit comment les gens s'écartaient sur son passage — pas par respect, mais par prudence, comme on s'écarte d'un feu qu'on ne contrôle pas. Il vit les regards qu'on lui lançait en arrière. Il vit Rasheed lui-même regarder ses propres mains parfois, comme s'il cherchait quelque chose qu'elles auraient dû tenir et ne tenaient pas.



Et puis il y avait Oumar.

Oumar Baldé.

Un artisan — forgeron, à en juger par ses avant-bras et ses mains noires de charbon. Il avait une petite boutique dans une ruelle secondaire, jamais très pleine, jamais très vide. Il travaillait en chantant — pas des chansons complètes, juste des fragments de mélodies, des bouts de ritournelle qui donnaient l'impression que sa joie était trop grande pour tenir dans une chanson entière.

Il n'était pas riche. Mais il avait une table pleine le soir, trois apprentis qui l'aimaient, une réputation d'honnêteté qui valait dans tout Thaban plus que l'argent de beaucoup d'autres.

— **Élias** : *Comment tu as construit ce que tu as ?*

Oumar réfléchit sérieusement. Il était de ceux qui prennent les questions au sérieux parce qu'ils savent qu'une mauvaise réponse fait du tort.

— **Oumar** : *Je n'ai pas cherché le pouvoir. J'ai cherché à bien faire mon travail. Chaque pièce que je forge, je veux qu'elle soit la meilleure que je puisse faire. Pas la plus rapide. Pas la plus rentable. La meilleure. Et quand tu travailles comme ça... les gens reviennent. Et quand les gens reviennent... tu n'as plus besoin de chercher le succès. C'est lui qui te trouve.*

Salim était là — il était toujours là.

— **Salim** : *Le pouvoir amplifie ce que tu es. Si tu es stable, il te rend plus utile. Si tu es creux, il te rend creux à l'infini. C'est pourquoi les hommes qui*

*cherchent le pouvoir en premier sont souvent les moins prêts à le tenir.*

**— Élias :** *Alors il faut d'abord se construire ?*

**— Salim :** *D'abord. Toujours d'abord. Un homme qui se construit attire le pouvoir comme l'arbre attire les oiseaux. Un homme qui court après le pouvoir sans se construire est comme un enfant qui vole un cheval — il finira par tomber.*

---

**◆ Le pouvoir ne change pas l'homme. Il révèle celui qu'il est déjà. ◆**

---

## Chapitre 15 La Discipline Spirituelle

---

La montagne n'avait pas de nom.

Ou peut-être qu'elle en avait un, mais personne ne s'en souvenait plus — comme ces choses importantes qu'on finit par appeler simplement « la chose importante » parce que le nom ne suffit pas à la contenir.

Elle était haute. Pas inaccessible — il y avait un chemin, étroit mais là, qui montait en zigzag entre des rochers couleur de pain cuit.

Élias la regarda depuis le bas.

— **Salim** : *Celle-là, tu dois la faire seul.*

C'était la première fois que Salim lui disait ça.

Élias hocha la tête.

Et commença.



Les premiers mètres furent simples.

Le chemin était bien tracé, les pieds trouvaient leurs appuis naturellement, le corps se souvenait de la marche comme d'une langue maternelle.

Puis le terrain changea.

Plus raide. Plus instable. Des pierres qui glissaient. Des passages étroits où il fallait choisir entre la vitesse et la prudence.

Et surtout — le plus difficile — une voix.

Une voix intérieure, douce et très persuasive.

« Tu as fait assez pour aujourd'hui. »

« Tu n'as rien à prouver. »

« Le sommet sera encore là demain. »

« Redescends. Tu es fatigué. »

Élias s'arrêta.

Respira.

Et fit quelque chose d'important : il regarda cette voix. Non pas obéit. Non pas combattu. Regardé.

Comme on regarde un nuage — on le voit, on sait qu'il est là, et on sait aussi qu'on n'est pas obligé d'aller où il va.

Il reprit sa marche.

Plus lentement. Plus solidement.

La nuit tomba pendant qu'il montait. Le froid s'installa. Ses doigts s'engourdirent. Ses jambes brûlaient d'une brûlure sèche et honnête.

Mais son esprit...

Son esprit restait droit.



Il atteignit le sommet à l'heure où les étoiles sont les plus nombreuses — cette heure de milieu de nuit où le ciel semble se mettre sur la pointe des pieds pour être vu.

Il s'assit.

Le monde en dessous était petit et silencieux et beau.

Et en lui — rien ne bougeait.

Pas de peur. Pas de doute. Pas de lutte.

Juste une présence. Stable comme une pierre.

Salim apparut — ou peut-être était-il là depuis le début, assis sur un rocher qu'Élias n'avait pas remarqué, parce que quand on monte on ne regarde que le chemin devant soi.

— **Salim** : *Tu comprends maintenant.*

— **Élias** : *La discipline... ce n'est pas se forcer.*

— **Salim** : *Non.*

— **Élias** : *C'est... choisir encore et encore. Même quand on ne veut plus choisir. Même quand la voix dit d'arrêter. La discipline, c'est être plus fort que ses propres excuses.*

— **Salim** : *Et sans être cruel avec toi-même. Sans te punir. Juste... te maîtriser. Ce n'est pas la même chose.*

Le vent souffla depuis les hauteurs.

Froid, propre, sans mensonge.

— **Salim** : *Maintenant... tu peux vivre.*

---

◆ *La vraie discipline n'est pas de contrôler ta vie.  
C'est de te maîtriser toi-même, quoi qu'il arrive.*



## Chapitre 16 L'Homme qui ne Suit Plus la Foule

---

Sur le grand chemin qui traverse Tamarout du nord au sud, à n'importe quelle heure du jour, on peut voir des gens marcher.

Des dizaines. Des centaines. Certains viennent du marché. Certains vont au puits. Certains n'ont pas de destination précise mais marchent quand même, parce que marcher avec les autres donne l'impression d'aller quelque part.

Élias se trouva un matin sur ce chemin, porté par le courant humain, les pieds se déplaçant d'eux-mêmes dans la direction que prenaient tous les autres.

Et puis il s'arrêta.

Pas parce qu'il avait décidé de s'arrêter.

Mais parce que quelque chose en lui — cette partie qu'il avait appris à écouter — dit : attends.

La foule continua. Autour de lui, les gens le frôlaient, certains jetant un regard vaguement irrité à cet obstacle inattendu.

Personne ne s'arrêta.

Personne ne demanda pourquoi il s'était arrêté.

Personne ne remarqua vraiment.



Élias resta immobile et regarda.

Les visages. Les regards.

La plupart regardaient droit devant — non pas vers une destination, mais vers le dos de la personne qui précédait. Comme des maillons d'une chaîne qui n'a pas de commencement ni de fin.

Une femme. Des yeux inquiets. Elle marchait vite, marmonnait quelque chose. Vers quoi courait-elle ? Vers quoi fuyait-elle ?

Un jeune homme. Écouteurs dans les oreilles. Regard fixe sur son téléphone. Marchant dans le monde physique tout en étant entièrement absent du monde physique.

Un vieil homme. Il marchait lentement, semblait perdu mais faisait semblant de ne pas l'être — cette dignité particulière des gens qui ne veulent pas paraître perdus.

— **Salim** : *La foule te donne une illusion... de sécurité.*

Salim était là — naturellement. Il s'arrêtait toujours exactement où Élias en avait besoin.

— **Élias** : *Mais pourquoi c'est si difficile de ne pas suivre ? Je le sais que c'est mieux. Et pourtant quelque chose tire.*

— **Salim** : *Parce que l'humain est un animal social. Suivre le groupe est gravé dans nos os depuis des millénaires — c'était ce qui nous*

*gardait en vie. Mais le monde a changé. Et maintenant, suivre aveuglément peut te mener exactement où tu ne veux pas aller.*

Élias regarda la foule s'éloigner.

— **Élias** : *Alors on doit se séparer des autres ?*

— **Salim** : *Non. Tu peux marcher avec les autres. Mais marche avec tes yeux ouverts et tes propres pieds. Pas en automate. La différence entre celui qui suit la foule et celui qui choisit sa direction, ce n'est pas visible de loin. C'est intérieur. C'est la conscience.*

Élias leva les yeux.

Et vit — là où tout le monde regardait droit devant — des chemins de côté. Des ruelles. Des sentiers. Des possibilités que la vitesse du groupe rendait invisibles.

— **Élias** : *Personne ne les voit...*

— **Salim** : *Parce qu'ils n'ont pas arrêté de marcher.*

Élias choisit un de ces chemins de côté.

Seul.

Mais libre.

---

◆ ***La foule te rassure, mais elle ne sait pas où elle va. Le jour où tu t'arrêtes... tu commences à voir.***





## Chapitre 17 L'Esprit Clair

---

Il y avait dans Tamarout un homme dont tout le monde parlait avec une révérence particulière — non pas parce qu'il était riche ou puissant ou sage dans le sens ordinaire du mot, mais parce qu'il avait cette qualité rare de toujours dire la chose juste au moment juste, sans effort apparent, comme si la vérité venait le trouver plutôt qu'il ne la cherchait.

Son nom était Thierno.

Thierno Ba.

Élias le trouva assis sous un abricotier dans le jardin de la mosquée, un chapelet entre les doigts, les yeux à demi fermés. Il avait environ soixante-cinq ans et la façon particulière de ne rien faire qui n'appartient qu'aux gens qui ont appris que faire rien n'est pas la même chose que perdre son temps.

— **Élias** : *Tu attends quelqu'un ?*

— **Thierno** : *Non. J'observe.*

— **Élias** : *Quoi ?*

— **Thierno** : *Ce que les autres ne prennent pas le temps d'observer.*

Élias s'assit sur le banc en face de lui.

— **Élias** : *Comment tu fais pour comprendre les choses si vite ? Tout le monde dit que tu vois toujours juste.*

— **Thierno** : *Je ne cherche pas à comprendre vite. Je cherche à voir juste. Ce n'est pas pareil. Comprendre vite, c'est se précipiter vers une conclusion. Voir juste, c'est prendre le temps de regarder ce qui est vraiment là.*



Comme si le destin avait préparé une démonstration, un bruit éclata dans la rue voisine.

Deux hommes se disputaient. L'un accusait l'autre d'avoir volé sa clientèle. L'autre répondait que ses prix étaient meilleurs et que c'était le marché. Les voix montaient. Un attroupement se formait.

— **Thierno** : *Qu'est-ce que tu vois ?*

— **Élias** : *Deux hommes en colère.*

— **Thierno** : *Et derrière la colère ?*

Élias regarda plus attentivement.

L'un des deux hommes — le plus bruyant — avait les mains qui tremblaient légèrement. Pas de rage. De peur. Quelqu'un qui a peur de perdre quelque chose d'essentiel.

— **Élias** : *De la peur. Il a peur.*

— **Thierno** : *Voilà. L'esprit clair ne s'arrête pas à ce qu'il voit. Il cherche ce qu'il y a derrière. Derrière la colère, souvent, il y a de la peur. Derrière l'arrogance, de l'insécurité. Derrière le silence, parfois plus de choses que derrière les mots.*

— **Élias** : *Et comment ne pas réagir immédiatement à ce qu'on voit ?*

— **Thierno** : *En prenant un espace. Entre ce que tu perçois... et ce que tu fais. Dans cet espace — si petit soit-il — se trouve ton pouvoir. La plupart des gens n'ont pas cet espace. L'événement arrive et la réaction suit, automatiquement, comme une machine. L'homme libre est celui qui a agrandi cet espace au point de pouvoir choisir sa réponse.*

Élias garda ces mots.

Il les porta avec lui comme on porte un outil précieux — dans la poche, facilement accessible, prêt à servir.

Un espace. Entre voir et faire.

Entre ressentir et réagir.

Tout le monde avait cet espace. Mais si peu de gens l'habitaient.

---

**◆ Celui qui réagit vite se trompe souvent. Celui qui observe voit ce que les autres ignorent. ◆**

---

## Chapitre 18 Le Service Sacré

---

La sécheresse passa.

Un matin, les nuages revinrent — de vrais nuages, épais, gris-bleu, avec cette façon particulière de se déplacer qui dit : nous ne sommes pas là pour décorer.

La pluie tomba dans la nuit.

Et Tamarout se réveilla le lendemain avec la terre qui sentait bon — cette odeur que les gens du désert connaissent entre toutes, l'odeur de la pluie sur la poussière sèche, l'odeur de la résurrection.

Élias se réveilla et sortit dans la ruelle encore mouillée. Il vit :

Les enfants qui couraient dans les flaques en riant. Ibrahim dans son champ, à genoux, qui touchait la terre mouillée de ses deux mains avec une expression qu'Élias n'avait jamais vue sur le visage d'un homme adulte — de la gratitude pure et sans honte. Samou, debout, plus solide qu'avant mais différemment solide — plus ancré, moins gonflé — qui aidait à réparer une canalisation emportée par les eaux. Miriam, qui distribuait du pain aux familles les plus touchées.

Et Élias comprit quelque chose.



Il chercha Salim.

Il le trouva assis sous le Figuier — où d'autre ?

— **Élias** : *Je veux faire quelque chose. Pas pour moi.*

Salim leva les yeux. Son regard était différent ce matin — pas interrogatif, mais... attendant. Comme quelqu'un qui attendait cette phrase depuis le début.

— **Salim** : *Quoi ?*

— **Élias** : *Je ne sais pas encore. Mais tout ce que j'ai appris ici... ce serait du gaspillage de le garder pour moi seul.*

— **Salim** : *Ce que tu as compris ne t'appartient pas.*

Élias se souvint de cette phrase — la première fois qu'il l'avait entendue, elle l'avait surpris. Maintenant, elle lui semblait évidente.

— **Salim** : *Chaque vérité que tu comprends vient d'une source plus grande que toi. Elle t'a traversé. Et maintenant elle veut continuer. Si tu la gardes, elle sèche. Si tu la transmets, elle grandit.*

— **Élias** : *Mais je ne suis pas parfait. Je ne suis pas sage. Qui suis-je pour enseigner quoi que ce soit ?*

— **Salim** : *Les hommes n'ont pas besoin de perfection. Ils ont besoin de vérité. Et la vérité, elle est plus crédible dans la bouche de quelqu'un qui a lui-même traversé le feu.*

Élias regarda Tamarout — ses ruelles encore mouillées, ses gens qui recommençaient, Ibrahim et sa terre, Samou et sa force retrouvée, Miriam et son pain.

Il n'avait pas de grandes certitudes.

Mais il avait quelque chose.

Et ce quelque chose voulait circuler.

---

◆ ***La plus grande force n'est pas de réussir. C'est d'élever les autres sans se perdre soi-même.*** ◆

---

## ◆ CHAPITRE FINAL ◆

# Le Silence du Figuier

Le temps avait passé.

Élias ne savait plus exactement combien. Les semaines ont une façon de se fondre les unes dans les autres quand on vit vraiment — pas quand on attend la vie, mais quand on est dedans jusqu'aux épaules.

Il était assis sous le Figuier.

Pas parce qu'il cherchait quelque chose.

Juste parce que c'était agréable d'être là.

Le Figuier était le même — immense, patient, ses branches comme des bras toujours ouverts, ses figes violettes qui pendaient dans la lumière de fin d'après-midi comme de petites lampes allumées. L'ombre était fraîche. Le sol sentait la terre et le temps.

Salim n'était pas là.

Pour la première fois, cela ne le troubla pas.



Un enfant arriva.

Une petite fille, peut-être sept ans, aux nattes ornées de perles bleues, tenant à la main une manguette qu'elle avait manifestement chipée quelque part. Elle s'arrêta à bonne distance — cette distance prudente

qu'ont les enfants avec les adultes qu'ils ne connaissent pas encore.

Elle regarda le Figuier. Puis regarda Élias. Puis le Figuier encore.

— **La petite fille** : *C'est vrai qu'il répond aux questions, cet arbre ?*

Élias sourit.

— **Élias** : *Qui t'a dit ça ?*

— **La petite fille** : *Mon grand-père. Il dit que si tu restes assez longtemps sous le Figuier de Canaan, tu comprends des choses.*

— **Élias** : *Ton grand-père a raison.*

— **La petite fille** : *Qu'est-ce que tu as compris, toi ?*

Élias prit le temps de la question. Il la prit au sérieux, parce que les questions des enfants méritent toujours d'être prises au sérieux — elles sont directes, elles vont à l'essentiel, elles ne sont pas encore habillées de politesse et de détours.

— **Élias** : *J'ai compris que je cherchais des réponses à l'extérieur. Et que les réponses étaient en moi depuis le début.*

La petite fille réfléchit à ça, mordant dans sa mangue.

— **La petite fille** : *Comme dans une chasse au trésor ?*

— **Élias** : *Un peu comme ça. Sauf que dans cette chasse-là, le trésor n'est pas caché. Il est juste recouvert.*

— **La petite fille** : *Recouvert par quoi ?*

— **Élias** : *Par la peur. Par l'habitude. Par ce que les autres pensent de toi. Par ce que tu crois devoir être.*

La petite fille le regarda avec ces yeux qu'ont les enfants quand ils comprennent quelque chose d'important sans savoir exactement quoi.

— **La petite fille** : *Et quand on l'enlève, le trésor... il ressemble à quoi ?*

Élias réfléchit.

— **Élias** : *À toi. Mais en plus grand. En plus libre. En plus calme.*



Un homme arriva.

Jeune. Essoufflé. Les yeux de quelqu'un qui court depuis longtemps — non pas physiquement, mais intérieurement. Ces yeux-là ont quelque chose de particulier : ils ne savent pas très bien où se poser.

— **L'homme** : *On m'a dit que sous cet arbre... on peut trouver des réponses.*

Élias le regarda.

Il reconnut cette expression.

Il l'avait portée lui-même.

— **L'homme** : *Comment réussir ma vie ?*

Silence.

Le vent souffla dans les branches du Figuier. Un son doux, continu, comme la respiration de quelqu'un qui dort bien.

— **Élias** : *Vis-la.*

— **L'homme** : *Ce n'est pas une réponse.*

— **Élias** : *C'est la seule.*

L'homme s'assit dans l'herbe. Regardait autour de lui avec ce regard des gens qui espèrent que la réponse va arriver d'une direction inattendue.

— **L'homme** : *J'ai peur.*

— **Élias** : *Moi aussi.*

— **L'homme** : *Vraiment ? Mais tu as l'air...*

— **Élias** : *En paix ?*

— **L'homme** : *Oui.*

— **Élias** : *La paix n'est pas l'absence de peur. C'est la capacité à marcher même avec la peur. Même quand elle est là, dans la poitrine, froide et lourde. Tu la prends avec toi. Tu marches quand même. Et à force de marcher avec elle, elle devient plus légère. Pas absente. Légère.*

L'homme resta silencieux longtemps.

La petite fille avait disparu — avec sa manguette et ses nattes et ses questions directes.

Le soleil descendait vers l'horizon, teintant le ciel de cette orange profonde qui ne dure que quelques

minutes et qui, pour cette raison, est la plus belle couleur du monde.



Élias se leva.

Regarda le Figuier une dernière fois.

Il était toujours là. Il serait toujours là. À donner son ombre à quiconque avait besoin d'un peu de fraîcheur. À offrir ses fruits à quiconque avait faim de quelque chose qu'il ne savait pas encore nommer. À être présent sans condition, généreux sans dette, patient sans reproche.

Salim apparut.

Une dernière fois.

Il était là, appuyé contre le tronc, ses yeux de miel sombre tranquilles comme une nuit sans vent.

— **Salim** : *Tu repars.*

— **Élias** : *Oui.*

— **Salim** : *Tu as trouvé ce que tu cherchais ?*

Élias réfléchit honnêtement.

— **Élias** : *Je ne sais pas si j'ai trouvé ce que je cherchais. Mais j'ai trouvé ce dont j'avais besoin. Ce n'est pas toujours la même chose.*

Salim sourit — ce sourire triste et lumineux, ce sourire de phare.

— **Salim** : *C'est la meilleure réponse possible.*

— **Élias** : *Tu seras encore là... pour les autres ?*

— **Salim** : *Je suis toujours là pour ceux qui sont prêts à s'asseoir assez longtemps.*

Élias regarda l'arbre.

Il posa sa main sur l'écorce — rugueuse, tiède, ancienne comme la mémoire du monde.

Il sentit, sous ses doigts, quelque chose qui ressemblait à un battement. Lent. Régulier. Profond.

Peut-être n'était-ce que son propre pouls.

Ou peut-être que l'arbre avait un cœur, après tout.

Élias ôta sa main. Se retourna. Et marcha.

Non pas parce qu'il avait une destination précise.

Mais parce qu'il n'avait plus peur du chemin.

Derrière lui, le Figuier de Canaan restait là.

Comme il avait toujours été là.

Attendant le prochain voyageur.

Attendant celui qui aurait enfin la patience de s'asseoir assez longtemps...

...pour commencer à entendre.

---

◆ ***Tu cherches la réponse à l'extérieur jusqu'au jour où tu deviens la réponse.*** ◆

---

## ◆ Les Lois Cachées du Figuier ◆

*Ces vérités n'ont jamais été dites directement dans le conte.  
Elles n'avaient pas besoin de l'être.*

### **Loi 1 — Ce que tu tiens avec peur te quitte.**

*L'attachement n'est pas l'amour. Aimer, c'est tenir  
ouvertement — avec les mains, pas avec les poings.*

### **Loi 2 — La foule te rassure mais ne sait pas où elle va.**

*S'arrêter, observer, choisir sa propre direction —  
c'est l'acte le plus courageux qui soit.*

### **Loi 3 — La douleur est une école, pas une punition.**

*Ce qui fait mal n'est pas ton ennemi. C'est ton  
professeur le plus honnête.*

### **Loi 4 — Les saisons grasses sont faites pour se préparer.**

*L'abondance n'est pas une destination. C'est une  
ressource à gérer avec sagesse.*

### **Loi 5 — Le pouvoir révèle qui tu es.**

*Il n'améliore pas. Il amplifie. Si tu es stable avant, il  
te rend utile. Si tu es creux, il te brise.*

### **Loi 6 — La grâce attend que tu lâches prise.**

*Ce que tu cherches à force ne vient pas. Ouvre les  
mains. Laisse entrer.*

### **Loi 7 — Ta force la plus vraie... c'est ta conscience.**

*Voir ce qui te dirige. Voir ce qui se passe en toi.  
Décider en connaissance de cause. Rien n'est plus  
puissant.*

**Loi 8 — Ce que tu donnes sans te perdre...  
revient.**

*Le service aux autres n'est pas un sacrifice. C'est la  
forme la plus élevée de l'intelligence.*

## ◆ Mot de l'auteur ◆

Ce livre est né d'une conviction simple : les plus grandes vérités ne s'enseignent pas. Elles se font vivre.

C'est pourquoi j'ai choisi la forme du conte — cette forme ancienne qui appartient à toutes les cultures, à toutes les langues, à tous les âges. Le conte ne moralise pas. Il montre. Et ce qu'on comprend par soi-même, on ne l'oublie plus.

Élias, Miriam, Salim, Samou, Naya, Jad — ces personnages sont fictifs. Mais ce qu'ils traversent est vrai. Ce sont vos vies. Vos amours. Vos saisons. Vos chutes. Et surtout — vos possibilités.

Le Figuier de Canaan existe dans chaque culture sous un nom différent. C'est l'arbre à palabres en Afrique de l'Ouest. Le cèdre du Liban. Le baobab sacré. L'olivier millénaire. L'arbre sous lequel on s'assoit pour penser, pour pleurer, pour comprendre. Chaque civilisation en a un. Parce que chaque être humain a besoin d'un endroit où la vérité se pose librement.

Mon souhait est que ce livre soit votre Figuier. Que vous puissiez y revenir dans vos moments de doute et y trouver — non pas des réponses toutes faites — mais la confiance que vous portez en vous les vôtres.

Vous avez tout ce qu'il vous faut. Depuis longtemps.

Il vous reste à y croire.

**Goulia Frédéric Richerd**

*Fondateur de PHARAOH GOLD PHG ÉDITIONS  
Saint-Julien-en-Genevois*

— *Pour aller plus loin* —

Si ce livre vous a touché, si l'histoire d'Élias vous a rappelé quelque chose en vous, si une parabole a résonné particulièrement — nous aimerions l'entendre.

Retrouvez PHARAOH GOLD PHG ÉDITIONS sur YouTube, Amazon et partout où se vendent les livres qui changent les vies.

---

*« Quelle que soit ta situation,  
ce livre te réveillera.  
Il te fera sourire, pleurer, et surtout — croire en  
toi. »*

---

PHARAOH GOLD PHG ÉDITIONS

[www.pharaohgold.com](http://www.pharaohgold.com)

## **Prologue — La Nuit avant le Départ**

---

Il y a des nuits qui durent plus longtemps que les autres.

Pas parce que la terre tourne plus lentement. Mais parce que quelque chose en vous tourne, tourne, tourne — comme une meule sans grain, sans but, sans fin.

Élias Baraka était couché sur sa natte, dans la chambre exigüe qu'il louait depuis trois ans au-dessus de l'échoppe du cordonnier Harun. Le plafond était bas et tacheté d'humidité ancienne. La fenêtre, quand on l'ouvrait, donnait sur une ruelle qui sentait le charbon et la menthe froissée. C'était sa vie. Sa vraie vie. Pas celle qu'il avait rêvée à quinze ans quand il regardait les caravanes partir vers le nord et qu'il se promettait de les suivre un jour. Sa vraie vie à lui : petite, honnête, un peu grise.

Il ne dormait pas.

Il pensait à Rania.

Rania. Son prénom se posait dans sa tête comme un oiseau qui ne sait pas s'il va rester ou repartir. Rania, qui avait ri de lui au marché cet après-midi — pas méchamment, pire que ça : distraitement. Comme on rit d'une chose sans importance. Et lui, debout avec son panier de légumes, avait souri de ce sourire des gens qui ont été touchés mais qui font semblant que non.

Ce n'était pas la première fois qu'il se sentait invisible.

C'était juste la fois de trop.



Son père lui avait dit, la dernière fois qu'ils s'étaient vus — trois ans plus tôt, à l'enterrement de sa mère — : « Un homme qui ne se respecte pas lui-même ne peut pas se faire respecter des autres. » Il avait dit ça en regardant l'horizon, pas Élias, comme s'il parlait à l'air plutôt qu'à son fils. C'était sa façon.

Son père était mort l'année suivante. Une fièvre qui n'avait pas voulu partir.

Et Élias s'était retrouvé seul avec cette phrase qui tournait, qui tournait.

À deux heures du matin, il se leva.

Ouvrit son sac de toile.

Y mit ce qui comptait : un peu de pain, sa gourde, sa chemise de rechange, les pièces qu'il avait économisées depuis six mois sans savoir pourquoi — il savait maintenant.

Il laissa le loyer du mois sur la table avec un mot pour Harun : Merci pour tout. Je reviendrai peut-être. — Élias.

Peut-être. Il mit ce mot exprès. Parce qu'on ne sait jamais.

Il sortit dans la nuit.

L'air de Marzala sentait le jasmin et la fumée froide. Les étoiles étaient nombreuses et indifférentes. Les chiens dormaient.

Il marcha vers le sud.

Pas parce qu'il savait où aller.

Parce que les pieds des hommes qui ont quelque chose d'urgent à comprendre trouvent toujours leur chemin.

Et quelque part au sud, sous un arbre immense dont il n'avait jamais entendu parler, quelque chose l'attendait.

Quelque chose qui s'appelait : lui-même.

## Chapitre 1 – Suite Ce que l'arbre avait vu

---

Personne ne savait vraiment l'âge du Figuier de Canaan.

Les anciens disaient mille ans. Les enfants disaient depuis toujours. Les botanistes — les rares qui s'y étaient intéressés — avaient mesuré le tronc, compté les strates d'écorce, et renoncé à conclure avec le sourire vaguement gêné des scientifiques confrontés à quelque chose qui dépasse leurs outils.

Ce qu'on savait, en revanche — parce que les histoires se transmettent aussi sûrement que le sang — c'est ce que l'arbre avait vu.



Il avait vu des rois passer.

Des rois à cheval, dont les armures reflétaient le soleil comme des miroirs ambulants. Des rois en litière, portés par des hommes qui courbaient l'échine sans regarder en haut. Des rois seuls, la nuit, qui venaient s'asseoir sous ses branches parce que dans leurs palaces il n'y avait personne à qui parler vraiment — et qu'un arbre, lui, ne juge pas, ne trahit pas, ne demande rien en échange.

Il avait vu des amoureux.

Des milliers. Qui se prenaient les mains dans l'ombre de ses branches, croyant que personne ne les regardait. L'arbre les regardait. Avec cette bienveillance particulière des choses anciennes qui ont vu assez d'amours commencer et finir pour savoir que chacun est unique et que tous se ressemblent, et que c'est justement pour ça que c'est beau.

Il avait vu des mères pleurer.

Assises au pied du tronc, les enfants sur les genoux ou dans la terre, selon les jours. Il avait bu leurs larmes sans le vouloir, par ses racines, et peut-être que c'est pour ça que ses fruits avaient ce goût de quelque chose qu'on a perdu.

Il avait vu des hommes mourir.

Certains en paix, dans l'ombre fraîche, les yeux fermés sur le ciel qu'ils ne verraient plus. D'autres en colère, refusant jusqu'au bout ce qu'ils n'avaient pas su accepter de leur vivant.

Il avait vu des enfants grandir.

C'était ses moments préférés — si un arbre peut avoir des préférences. Les enfants qui grimpent dans ses branches comme des singes légers, qui mangent ses fruits sans se demander ce qu'ils signifient, qui s'endorment dans ses racines comme dans le creux d'une main géante. Les enfants qui comprennent instinctivement ce que les adultes oublient : qu'un arbre n'est pas un objet. C'est une présence.



Et puis un matin de septembre, il avait vu arriver un jeune homme.

Vingt-sept ans. Des sandales usées. Un sac trop léger. Des yeux trop lourds.

L'arbre avait reconnu cette façon de marcher — les pieds qui avancent mais le cœur qui hésite. Il avait vu ça mille fois. Des milliers de fois.

Il avait attendu.

Parce que les arbres savent attendre. Ils ne font que ça, finalement — attendre que les hommes soient prêts. Et quand ils le sont, ils s'assoient. Et quand ils s'assoient, l'arbre peut commencer à travailler.

Silencieusement. Invisiblement.

Comme toujours.



Salim Ibn Haron, lui, était arrivé sous le Figuier quarante ans plus tôt.

Il avait aussi des sandales usées et des yeux trop lourds. Il était resté trois jours sans bouger, sans manger, à regarder les branches. Et au matin du quatrième jour, quelque chose s'était ouvert en lui — pas spectaculairement, pas avec des anges ni des éclairs — juste doucement, comme une fleur qui a décidé que c'était l'heure.

Il n'était jamais vraiment reparti.

Pas parce qu'il n'en avait pas la force. Mais parce qu'il avait compris quelque chose que peu de gens

comprennent : que certains endroits vous choisissent  
autant que vous les choisissez.

Que certains arbres ont besoin de gardiens.

Et que certains gardiens ont besoin d'arbres.

## Chapitre 2 — Suite **Ce que Miriam portait**

---

Ce que personne ne savait sur Miriam Koulibaly, c'est qu'elle avait peur des miroirs.

Pas les miroirs en verre — ceux-là elle les regardait franchement, les yeux dans les yeux de son reflet, sans détourner le regard. Non. Elle avait peur des miroirs humains. Ces gens qui vous regardent et reflètent ce que vous êtes, ce que vous pourriez être, ce que vous avez choisi de ne pas être. Ces gens dont la seule présence vous oblige à vous voir.

Élias était un de ces miroirs-là.

Elle l'avait su dès le premier regard. Cette façon qu'il avait de la regarder — pas avec désir, pas avec curiosité superficielle — mais avec attention. Comme si elle était une phrase complexe qu'il essayait de comprendre plutôt qu'une image qu'il voulait posséder.

Ça l'avait effrayée.

Et ça l'avait attirée. Les deux à la fois, comme souvent les choses vraiment importantes.



Miriam avait grandi dans une famille de marchands à Dakar. Son père vendait des tissus — des bazins brodés, des wax colorés, des soieries venues

d'Orient qu'il achetait cher et revendait avec le sourire d'un homme qui sait ce que chaque chose vaut. Sa mère tenait la maison et les comptes et les quatre enfants avec la précision tranquille d'une femme qui a décidé très tôt que le monde ne la décevrait que si elle le laissait faire.

Miriam était la deuxième. Ni l'aînée — celle sur qui pèse le poids de l'exemple — ni la cadette — celle qu'on laisse en liberté par fatigue. La deuxième. Celle qu'on oublie un peu. Celle qui apprend très tôt à se construire seule, dans l'espace entre les attentions des autres.

Elle avait étudié. Fort. Elle lisait tout ce qui passait à portée de main — les vieux romans arabes de son grand-père, les magazines froissés de sa cousine, les manuels de géographie de son frère aîné qui rêvait de voyager. Elle avait appris trois langues avant l'âge de seize ans : le wolof de la rue, le français de l'école, l'arabe des prières.

Et puis, à vingt et un ans, elle était partie.

Sans vraiment d'explication. Un sac sur l'épaule, un matin de mars quand la ville sentait encore la fraîcheur de la nuit. Sa mère avait pleuré. Son père avait fait semblant de ne pas comprendre ce qui se passait. Ses frères et sœurs avaient regardé avec ce mélange d'envie et d'incompréhension que les gens sédentaires réservent à ceux qui partent.

Elle était allée vers le nord. Puis vers l'est. Puis vers l'intérieur des terres, là où les routes se font plus rares et les cieux plus grands.

Elle cherchait — quoi ? Elle n'aurait pas pu le dire exactement. Quelque chose comme elle-même, peut-être. Ou quelque chose comme la preuve qu'elle existait en dehors du regard des autres.



À Tamarout, elle avait trouvé quelque chose qu'elle n'attendait pas.

Du calme.

Pas le calme de l'absence — le calme de la présence. Ce village avait un rythme, une respiration, une façon d'exister dans le temps qui ne courait pas mais qui avançait, régulier comme la marée. Elle y avait loué une chambre pour une semaine. La semaine était devenue un mois. Le mois avait commencé à ressembler à une décision.

Et puis Élias était arrivé.

Avec ses yeux trop lourds et sa façon de regarder comme si chaque chose avait un sens caché qu'il était déterminé à trouver.

Elle l'avait vu s'arrêter devant elle à la fête des Grenades. Elle avait vu qu'il ne regardait pas sa robe, ni ses cheveux, ni ce que regardent habituellement les hommes quand ils regardent une femme. Il regardait son visage. Ses yeux. Ce qu'il y avait dedans.

Et elle avait eu peur.

Parce qu'elle savait que si quelqu'un la regardait vraiment — pas l'image, elle — il y verrait des choses qu'elle n'avait pas encore décidé de montrer.



Elle était partie le matin du dix-neuvième jour.

Pas parce qu'elle ne voulait pas rester. Mais parce qu'elle avait besoin de savoir si son envie de rester venait d'elle — ou de lui.

C'est la question que les gens forts se posent et que les gens faibles évitent : est-ce que je reste parce que c'est juste, ou parce que c'est confortable ?

Elle avait marché deux jours. Dormi dans une auberge de village dont elle avait oublié le nom. Mangé des dattes et du pain. Regardé les étoiles en se demandant si elles avaient des réponses ou seulement de la lumière.

Et au bout de ces deux jours, elle avait compris.

Elle revenait.

Pas parce qu'Élias la réclamait — il ne l'avait pas cherchée. Mais parce qu'elle avait choisi.

Et choisir, c'est la seule façon d'aimer.

## Chapitre 4 — Suite L'origine de la force

---

Samou N'Diaye était né dans un village si petit qu'il n'avait pas de nom sur les cartes.

Les gens qui y vivaient l'appelaient simplement « ici » — parce que quand vous êtes quelque part depuis toujours, le nom devient superflu. On dit « ici » et tout le monde comprend.

Il était le cinquième d'une famille de sept enfants. Sa mère faisait des nattes le matin et racontait des histoires le soir. Son père gardait des chèvres. C'était une vie simple, colorée de peu de choses mais colorée quand même — les couleurs de la pauvreté propre qui n'est pas la misère.

À huit ans, Samou avait soulevé la meule de pierre du moulin du village.

Seul.

Les hommes qui l'avaient vu faire s'étaient regardés avec cette expression particulière qu'ont les adultes face à quelque chose qui dépasse leur expérience. Pas de la peur — de la révérence. Comme devant un phénomène naturel.

Sa mère avait dit : « Dieu lui a donné un don. » Son père avait dit : « Il faudra qu'il apprenne à s'en servir. » C'est le père qui avait raison, mais c'est la mère qu'on

écoutait — parce que dans ce village, les mères avaient la parole des prophètes.



En grandissant, Samou avait découvert deux choses sur sa force.

La première : elle lui avait ouvert toutes les portes. Les gens l'appelaient. Les travaux difficiles lui revenaient. Les conflits à régler lui étaient confiés. Il était utile — et être utile est une bonne chose, jusqu'à ce qu'on confonde l'utilité avec l'identité.

La deuxième : elle l'avait fermé à l'intérieur.

Parce qu'un homme fort, on ne lui demande pas comment il va. On lui demande ce qu'il peut soulever. On ne lui demande pas s'il a peur. On suppose qu'il n'a pas peur. On ne lui demande pas s'il a besoin d'aide. On suppose qu'il peut se débrouiller.

Et Samou avait appris à faire semblant que c'était vrai.

À sourire quand il était fatigué. À tenir quand il avait envie de lâcher. À paraître invulnérable jusqu'à ce que l'invulnérabilité devienne un masque si bien ajusté qu'il oublie qu'il l'avait mis.



Dalila Mensah était arrivée dans sa vie comme un test dont il n'avait pas su voir les règles.

Elle n'avait pas cherché sa force — elle avait cherché ses failles. Pas par malveillance pure. Par

curiosité de ceux qui ne croient pas à l'invulnérabilité et veulent voir ce qu'il y a derrière. Derrière les murs, il y a toujours quelque chose. Quelquefois de la lumière. Quelquefois de la peur.

Chez Samou, derrière la force : une solitude immense.

La solitude de celui qui porte sans jamais être porté. Qui donne sans jamais recevoir. Qui protège sans jamais être protégé.

Dalila avait touché cette solitude-là. Doucement d'abord, comme on approche un animal méfiant. Puis plus directement. Et Samou — qui n'avait jamais appris à se défendre contre la douceur, seulement contre la dureté — avait ouvert.

Complètement.

Trop.



Quand Élias trouva Samou au sol, le lendemain matin, quelque chose d'important s'était passé.

Pas une trahison — ou pas seulement. Une révélation.

Samou avait découvert qu'il avait mis toute sa force dans ses muscles et rien dans ses fondations. Qu'un homme qui ne se connaît pas lui-même n'a pas de fondations — seulement des murs. Et les murs, sans fondations, s'effondrent.

Il resta au sol un moment.

Pas d'impuissance. De compréhension.

Et puis, très lentement, il se releva.

Différemment qu'avant. Pas avec l'élan de quelqu'un qui prouve quelque chose. Avec la lenteur de quelqu'un qui reconstruit.

Plus bas. Mais plus profond.

## Chapitre 6 bis Le Jardin des Femmes

---

Il y avait, derrière la grande mosquée de Tamarout, un jardin que les hommes n'habitaient pas.

Pas parce qu'il leur était interdit — il n'y avait ni mur ni cadenas ni gardien. Mais parce qu'il y avait une convention tacite, plus forte que toute règle écrite, selon laquelle ce jardin appartenait aux femmes. À leurs conversations. À leurs silences. À tout ce qu'elles portaient que les hommes ne voyaient pas.

Élias y entra un soir sans le faire exprès — il avait suivi un chat roux qui ressemblait à celui de son enfance, et le chat avait poussé une petite porte en bois vermoulu et Élias avait suivi.

Ce qu'il vit le fit s'arrêter.

Six femmes. Assises en cercle sur des nattes tressées. Autour d'elles : des lampes à huile qui fumaient doucement, des bols de thé, les restes d'un repas partagé. L'une d'elles chantait — à mi-voix, une mélodie qui ressemblait à une berceuse mais avait la profondeur d'une prière.

Il aurait dû rebrousser chemin.

Mais la femme qui chantait leva les yeux vers lui sans s'arrêter de chanter, et dans ce regard il y avait quelque chose qui ne le renvoyait pas.



Son nom était Awa.

Awa Diallo — sœur de Naya, la femme en vert. Elle avait quarante ans peut-être, peut-être plus, et ce regard particulier des femmes qui ont traversé beaucoup de choses sans se laisser aplatir par elles. Ses mains racontaient le travail. Son sourire racontait la résistance.

Elle finit sa chanson. Regarda Élias franchement.

— **Awa** : *Tu es le voyageur dont tout le monde parle.*

— **Élias** : *Je ne savais pas que quelqu'un parlait de moi.*

— **Awa** : *Dans un village de cette taille, tout le monde parle de tout le monde. C'est l'avantage et l'inconvénient de vivre parmi les humains.*

Les autres femmes sourirent. L'une d'elles — très vieille, enveloppée dans un boubou orange qui semblait brûler dans la nuit — tapota la natte à côté d'elle.

— **La vieille femme** : *Assieds-toi. Le thé est chaud.*

Il s'assit.

Ce qui suivit fut une de ces conversations qui n'ont pas d'agenda. Elles parlèrent — Awa surtout, les autres par intermittence, la vieille femme par petites phrases précises qui tombaient dans la discussion comme des pierres dans l'eau et faisaient des cercles longtemps.



Elles parlèrent des saisons. Pas des saisons agricoles — des saisons de la vie des femmes.

— **Awa** : *Il y a la saison où tu attends que quelqu'un vienne te chercher. Toutes les femmes la traversent. Certaines y restent toute leur vie.*

— **Élias** : *Et après ?*

— **Awa** : *La saison où tu comprends que personne ne vient. Pas parce que tu ne vaux pas d'être cherchée — mais parce que les autres ont leurs propres saisons, leurs propres attentes, leurs propres aveugles.*

— **Élias** : *C'est triste.*

— **Awa** : *Non. C'est libérateur. Parce que c'est là que commence la vraie saison — celle où tu pars toi-même. Où tu te cherches toi-même. Où tu te trouves toi-même.*

La vieille femme hocha la tête avec la lenteur des gens dont chaque geste est une affirmation.

— **La vieille** : *Un homme qui cherche son chemin rencontre d'autres chercheurs. Une femme qui cherche son chemin... elle aussi.*

Élias les regarda. Ces six femmes. Chacune avec son histoire dans les yeux. Chacune avec ses saisons traversées ou à traverser.

— **Élias** : *Et l'amour, dans tout ça ?*

Awa sourit. Un sourire ni amer ni naïf — compliqué, comme la vie.

— **Awa** : *L'amour est une saison aussi. Mais ce n'est pas la seule. Les hommes ont tendance à croire que c'est la seule saison qui compte. Peut-être parce qu'on le leur a dit depuis toujours.*

— **Élias** : *Et les femmes ?*

— **Awa** : *Les femmes savent depuis longtemps que l'amour ne suffit pas. L'amour fait partie de la récolte. Il n'est pas la récolte entière.*



Ils parlèrent encore, longtemps, jusqu'à ce que les lampes baissent et que les étoiles soient à leur maximum de présence dans le ciel.

Élias repartit dans la nuit avec quelque chose de nouveau dans la poitrine — pas une réponse, mais une question différente. Moins centrée sur lui. Plus tournée vers les autres.

Comment apprend-on à voir les gens tels qu'ils sont, plutôt que tels qu'on a besoin qu'ils soient ?

Le Figuier de Canaan était là, au loin, ses branches découpées dans le ciel nocturne comme une écriture ancienne qu'on n'arrive pas tout à fait à déchiffrer.

Il attendait.

Comme toujours.

## Chapitre 5 — Suite Les Sept Années d'Ibrahim

---

Ibrahim Coulibaly n'avait pas toujours été le vieil homme aux mains dans la terre sèche.

Il avait été jeune. Il avait été fier. Il avait été — et c'est peut-être ce qui lui pesait le plus maintenant — il avait été certain.

Certain que les bonnes années dureraient. Certain que sa ferme serait là pour ses enfants et les enfants de ses enfants. Certain que le ciel, dans sa bonté, ne lui reprendrait jamais tout ce qu'il lui avait donné.

L'histoire d'Ibrahim était l'histoire d'une certitude confrontée à la réalité.



Ses sept bonnes années avaient commencé quand il avait quarante ans.

La première récolte avait été abondante — le double de ce qu'il espérait. Il avait vendu au marché, remboursé ses dettes, acheté une deuxième mule. Le soir de la dernière vente, il avait bu du thé sucré sur le pas de sa porte et regardé le ciel en disant merci — simplement, sans plus, comme on dit merci à quelqu'un qu'on connaît bien.

La deuxième année, encore mieux. Il avait agrandi sa maison.

La troisième, il avait marié son fils aîné.

La quatrième, il avait offert une vache à sa fille cadette.

La cinquième, il avait commencé à prêter de l'argent aux voisins qui avaient besoin.

La sixième, il avait arrêté de compter ce qu'il avait.

La septième, il avait arrêté de compter ce qu'il dépensait.



Et puis la huitième année avait été sèche.

Pas catastrophiquement. Raisonnablement. Le genre de sécheresse qui ne tue pas mais qui pince. Qui fait que la récolte est là, mais juste là — pas assez pour vendre et assez pour manger, à la rigueur.

Ibrahim avait attendu la neuvième année avec confiance.

La neuvième avait été plus sèche encore.

La dixième : catastrophique.

C'est là qu'Élias l'avait trouvé, les mains dans la terre, les yeux fixes.



Ils s'assirent ensemble pendant une heure sans parler. Élias avait appris ça sous le Figuier : que parfois

la présence vaut plus que les mots. Que rester est en soi quelque chose.

Au bout d'un moment, Ibrahim parla.

— **Ibrahim** : *Tu sais ce que j'aurais dû faire avec les sept bonnes années ?*

— **Élias** : *Garder. Se préparer.*

— **Ibrahim** : *Oui. Mais pas seulement. J'aurais dû comprendre ce qu'elles signifiaient.*

— **Élias** : *Elles signifiaient quoi ?*

Ibrahim prit une poignée de terre sèche. La laissa s'écouler entre ses doigts.

— **Ibrahim** : *Que la vie ne donne pas pour toujours. Elle donne pour une saison. Et cette saison est un prêt — pas un cadeau. Un prêt que tu dois honorer en te préparant pour quand elle reprendra.*

Élias regarda les grains de terre.

— **Élias** : *Et si on comprend ça trop tard ?*

— **Ibrahim** : *On recommence. C'est tout. Il n'y a pas d'autre option.*

Il dit ça simplement. Pas avec défaite ni avec fausse bravoure. Avec la vérité d'un homme qui a soixante-douze ans et qui a appris à ne plus mentir, même à lui-même.

— **Ibrahim** : *J'ai encore deux bras. J'ai encore du sens dans la tête. Et si Dieu me donne quelques années de plus, je verrai peut-être une autre saison grasse. Cette fois... je saurai quoi en faire.*

Élias hochâ la tête.

Quelque chose en lui — quelque chose qui n'avait pas encore de nom mais qui s'en trouverait un plus tard — décida de se souvenir de cette conversation. De la mettre dans un endroit sûr. De la garder pour les moments où ses propres années grasses arriveraient.

Si elles arrivaient.

Quand elles arriveraient.

## Chapitre 8 bis La Nuit de la Tempête de Sable

---

La tempête de sable arriva un jeudi soir, sans prévenir — ou plutôt avec tous les signes d'alerte que seuls les gens qui savent lire peuvent voir : la façon dont les chameaux s'agitent une heure avant, le changement de couleur du ciel à l'horizon qui prend cette teinte ocre-rouge qu'on ne confond avec rien d'autre, la disparition soudaine des oiseaux qui ont compris avant les humains.

Élias n'avait pas su lire les signes.

Il se retrouva en plein désert — sur le chemin entre Tamarout et la colline des quatre terres — quand le vent commença. D'abord doux, presque agréable après la chaleur. Puis plus fort. Puis franchement violent. Et puis le sable — des millions de grains soulevés d'un coup, une muraille ocre qui avançait sur le paysage et effaçait tout.

Il courut.

Ou essaya.

Le vent poussait de face. Le sable entra dans ses yeux, dans sa bouche, dans ses narines. Il ne voyait plus à deux pas devant lui. Il ne savait plus dans quelle direction était le village.

Il tomba.

Se releva.

Tomba encore.

Et puis — et il ne sut jamais comment — quelque chose de solide sous ses doigts. Des racines. Des racines immenses, qui griffaient la surface du sol.

Il se laissa guider. Rampa. Jusqu'à ce que ses mains touchent l'écorce.

Le Figuier.

Il se plaqua contre le tronc. Enroula ses bras autour — ou autant qu'ils le pouvaient, le tronc était trop large pour être embrassé par un seul homme.

L'arbre tint.

La tempête hurlait. Le vent était un bruit physique, une chose qu'on ne pouvait pas ignorer, qui entrait dans la tête et y occupait tout l'espace. Les branches du Figuier oscillaient — énormément, plus qu'il n'aurait cru possible pour quelque chose d'aussi vieux et d'aussi épais — mais elles ne se cassaient pas. Elles pliaient. Et c'est cette flexibilité, ce refus de se rigidifier contre la force du vent, qui les sauvait.



Pendant trois heures, Élias resta là.

Les bras autour du tronc. Le visage enfoui dans l'écorce. Les yeux fermés.

Et dans ces trois heures — peut-être parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire, peut-être parce que quand la survie réduit le monde à un tronc d'arbre la conscience s'allège — il pensa.

Il pensa à sa vie entière. Pas avec nostalgie ni avec regret — avec cette clarté froide que donnent les situations extrêmes, quand tout ce qui est superflu s'évapore et qu'il ne reste que l'essentiel.

Qu'est-ce qui était essentiel ?

Pas grand-chose, en réalité. Beaucoup moins qu'il ne croyait.

Être en bonne santé. Aimer quelqu'un et être aimé. Faire quelque chose d'utile de ses journées. Dormir en paix.

C'était à peu près tout.

Tout le reste — les ambitions, les peurs du jugement, les petites jalousies, les rancœurs accumulées, les espoirs démesurés — tout le reste était du sable. Exactement du sable. Qui tourbillonnait et aveuglait et disparaissait dès que le vent s'arrêtait.



La tempête s'arrêta vers minuit.

Élias dénoua ses bras du tronc. Se leva péniblement. Regarda autour de lui — le paysage avait changé. Les dunes avaient bougé. Certains arbustes avaient disparu sous la dérive. Le chemin vers le village était recouvert.

Mais le Figuier était là.

Intact. Légèrement plus sableux. Mais là.

Il posa une main sur l'écorce.

— **Élias** : *Merci.*

Le vent qui restait fit frémir les feuilles.

Salim apparut de nulle part — ou peut-être avait-il passé la tempête dans l'ombre de l'autre côté du tronc, Élias ne le saurait jamais.

— **Salim** : *Tu as compris quelque chose cette nuit.*

— **Élias** : *Oui.*

— **Salim** : *Quoi ?*

— **Élias** : *Que la plupart de ce qui m'inquiète... n'existe pas vraiment. C'est du vent. Du sable. Ça fait du bruit et puis ça passe.*

Salim hocha la tête.

— **Salim** : *Et ce qui reste après le vent ?*

— **Élias** : *L'essentiel. Ce qui tient.*

Il regarda le Figuier une dernière fois.

— **Élias** : *Il plie. Mais il tient.*

— **Salim** : *Apprends ça. Plie quand il le faut. Tiens toujours.*

---

◆ ***Tout ce qui tourbillonne n'est pas réel. Ce qui reste après la tempête — voilà ce qui compte.*** ◆

---

## Chapitre 9 bis Le Marchand et son Fils

---

Au marché du mercredi, Élias vit quelque chose qui le fit s'arrêter.

Un homme d'une cinquantaine d'années — Karim, le marchand de céréales dont tout le monde disait qu'il avait « de la réussite » avec ce ton légèrement ambigu qui veut dire à la fois bravo et je ne sais pas trop comment il a fait — était en train d'engueuler son fils devant tout le monde.

Le fils avait dix-sept ans peut-être. Grand, encore maladroit dans ce corps trop neuf. Il regardait par terre avec l'expression de quelqu'un qui a renoncé à se défendre.

La raison de la dispute : il avait donné deux kilos de mil à une vieille femme qui n'avait pas d'argent.

— **Karim** : *Tu n'es pas une œuvre de charité ! Tu es un marchand ! Ou tu apprends à vendre, ou tu restes à la maison !*

Les gens autour détournaient les yeux. Comme on détourne les yeux de la honte — pas la sienne propre, mais celle de celui qu'on regarde.

Le fils ne dit rien.

Mais Élias vit ses mains. Elles étaient serrées contre ses cuisses, très serrées, de cette façon qu'ont les corps de retenir ce que la bouche n'a pas le droit de dire.



Le soir, Élias croisa le fils au bord du canal.

Il s'appelait Yacine. Il jetait des cailloux dans l'eau avec la régularité mécanique de quelqu'un qui a besoin d'occuper ses mains pour ne pas penser.

— **Élias** : *Tu vas bien ?*

— **Yacine** : *Oui.*

C'était le genre de oui qui veut dire non.

— **Élias** : *La vieille femme, tu la connaissais ?*

— **Yacine** : *Madame Kané. Elle a quatre-vingt-deux ans. Son fils est parti en ville et envoie de l'argent parfois. Parfois pas.*

— **Élias** : *Et tu lui as donné deux kilos.*

— **Yacine** : *Elle n'avait pas mangé depuis hier.*

Silence.

Élias s'assit à côté de lui.

— **Élias** : *Ton père a tort de te faire honte en public.*

Yacine le regarda — surpris qu'un adulte dise ça.

— **Élias** : *Mais il n'a pas complètement tort sur le fond. Un marchand qui ne sait pas compter disparaît. Et s'il disparaît, il n'aide plus personne.*

— **Yacine** : *Alors je devais la laisser avoir faim ?*

— **Élias** : *Non. Mais peut-être que la bonne façon, c'est de séparer les deux choses. Le commerce — où tu comptes bien, où tu es juste et précis. Et le don — où tu donnes librement, mais avec ce qui t'appartient vraiment, pas avec ce qui appartient à ton père.*

Yacine réfléchit à ça.

— **Yacine** : *Mais si je n'ai rien à moi...*

— **Élias** : *Alors travaille pour avoir quelque chose à toi. Pour pouvoir donner depuis un endroit de force, pas depuis un endroit de culpabilité.*

Le caillou suivant traversa l'eau avec un son clair et propre.

— **Yacine** : *Comment tu sais tout ça ?*

— **Élias** : *Je ne le sais pas. Je le comprends au fur et à mesure. Comme tout le monde.*

Ils restèrent là encore un moment. Deux personnes à des endroits différents de leur vie, mais sur le même bord d'eau.

Et quelque chose passa entre eux — pas des mots. Quelque chose comme le commencement d'une compréhension partagée.

Le canal coulait. L'eau allait quelque part.

Ça aussi, c'était une leçon.

---

**◆ Donne depuis un endroit de force. La  
générosité qui saigne n'est pas de la générosité —  
c'est de la blessure. ◆**

---

## Chapitre 3 — Suite La Sagesse de Jad

---

Élias retourna voir Jad Al-Hakim.

Il le trouva dans sa maison — une demeure simple, étonnamment simple pour un homme de son autorité. Pas de tapis précieux ni de mobilier rare. Une bibliothèque immense qui couvrait deux murs entiers, remplie de livres dont les dos étaient usés par l'usage réel. Une table en bois clair, couverte de papiers et d'encre séchée. Une fenêtre qui donnait sur un jardin de plantes médicinales.

Jad écrivait quand Élias arriva. Il leva les yeux sans surprise — comme si la visite était attendue depuis longtemps.

— **Jad** : *Assieds-toi. Je finis cette phrase.*

Il finit sa phrase. Repos la plume. Se retourna.

— **Jad** : *Tu veux savoir comment je sais ce que je sais.*

— **Élias** : *Oui.*

— **Jad** : *Ce n'est pas moi qui sais. C'est l'attention qui sait.*

Il se leva, alla vers la fenêtre, regarda son jardin.

— **Jad** : *Il y a très longtemps, un roi — un roi dont les livres parlent encore, mille ans après — avait un don particulier. Pas la force, pas la richesse —*

*bien qu'il ait eu les deux. Son don, c'était d'entendre ce que les gens ne disaient pas.*

Élias écouta.

— **Jad** : *Ce roi pouvait s'asseoir devant deux personnes en conflit et comprendre, en les regardant parler, ce qui se passait vraiment. Pas la dispute de surface — le vrai problème en dessous. Et une fois le vrai problème identifié, la solution devenait évidente. Pas facile. Évidente.*

— **Élias** : *Comment il apprenait ça ?*

— **Jad** : *Par le silence. Il disait — les livres le rapportent — que la sagesse n'est pas ce qu'on apprend. C'est ce qu'on entend quand on est suffisamment silencieux pour laisser la vérité parler.*



Jad alla vers sa bibliothèque. En sortit un livre petit et vieux, à la couverture de cuir abîmée.

— **Jad** : *Ce livre a mille ans. Peut-être plus. Il raconte les jugements d'un homme sage. Pas tous ses jugements — les plus difficiles. Ceux où deux personnes avaient chacune un peu de raison et un peu de tort. Où la vérité n'était pas d'un côté ni de l'autre mais quelque part entre les deux.*

Il caressa la couverture du plat de la main.

— **Jad** : *Ce qui m'a le plus frappé, en lisant ces récits : le sage ne tranchait jamais immédiatement. Il observait. Il posait des*

questions qui n'avaient pas l'air d'être des questions — des demandes qui amenaient les gens à se révéler sans le vouloir. Et ce qu'ils révélaient lui donnait la réponse.

— **Élias** : Comme avec les deux femmes et l'enfant.

— **Jad** : Exactement. Je n'ai pas jugé. J'ai créé une situation dans laquelle la vérité ne pouvait pas rester cachée. La femme qui aimait vraiment n'a pas pu prétendre aimer quand l'enfant était en danger. Son corps a parlé avant son esprit.

Élias réfléchit.

— **Élias** : Mais tu aurais vraiment pu... couper ?

Jad le regarda avec ce regard calme.

— **Jad** : Non. Jamais. Mais la menace devait être crédible pour que la réponse soit vraie. Si les gens devinent que la menace est fausse, ils calculent leur réponse plutôt que de la ressentir. Et une réponse calculée ne dit pas la vérité.



Ils parlèrent encore longtemps. De la justice. De la vérité. De la différence entre l'une et l'autre — parce que ce qui est juste n'est pas toujours ce qui est vrai, et ce qui est vrai n'est pas toujours ce qui est juste, et naviguer entre ces deux exigences est peut-être le travail le plus difficile que l'existence demande aux hommes.

— **Jad** : Je te dirai une dernière chose.

— **Élias** : Je t'écoute.

— **Jad** : *La sagesse n'est pas une destination. Ce n'est pas un état qu'on atteint et dans lequel on s'installe. C'est une pratique. Quotidienne. Qui recommence chaque matin. Le jour où tu te dis 'je suis sage'... tu as cessé de l'être.*

Élias sourit.

— **Élias** : *Et toi ? Tu te crois sage ?*

Jad rit — un vrai rire, chaud et court.

— **Jad** : *Je me crois curieux. C'est mieux.*

## Chapitre 10 bis La Lettre de l'Absent

---

Un matin, Élias trouva sous la porte de l'auberge où il dormait une enveloppe.

Son nom était écrit dessus — Élias Baraka — dans une écriture qu'il ne reconnut pas.

Il l'ouvrit.

C'était une lettre de Miriam.

Écrite pendant les jours où elle était partie. Datée du deuxième jour de son absence.



Il la lut debout, dans la lumière du matin qui entrait par la fenêtre ouverte.

Élias,

Je t'écris depuis une auberge de Bir Zana, un village dont tu n'as sans doute jamais entendu parler et que je n'aurais pas connu non plus si mes pieds ne m'avaient pas menée ici. Le propriétaire s'appelle Moussa et il fait le meilleur pain au cumin de toute ma vie de voyageuse.

Je suis partie parce que je devenais quelque chose que je ne veux pas être.

Pas à cause de toi. À cause de ce que je ressentais à cause de toi.

Quand tu me regardes, Élias, je sens que tu me vois. Pas l'image que je projette — moi. Et je ne suis pas habituée à ça. Les gens, en général, préfèrent l'image. L'image est plus commode. Elle ne surprend pas, ne déçoit pas, ne complique pas.

Toi, tu regardes derrière l'image. Et ça me fait peur.

Pas parce que ce qu'il y a derrière est terrible. Mais parce que je ne sais pas encore ce que c'est. Je suis en train de me découvrir moi-même, Élias. Comme toi, peut-être. Et être vue par quelqu'un pendant qu'on se découvre — c'est intime d'une façon pour laquelle je n'étais pas prête.

Je reviendrai peut-être. Je pense que je reviendrai.

Mais je reviendrai pour les bonnes raisons — pas parce que j'en ai besoin, mais parce que je le choisis.

Et si tu n'es plus là quand je reviens — si la vie t'a emmené ailleurs — alors c'était juste.

Garde les yeux ouverts, Élias. C'est ton meilleur trait.

M.



Élias plia la lettre.

La plia encore.

La mit dans la poche intérieure de sa veste, contre sa poitrine — pas pour des raisons sentimentales, mais parce que c'était l'endroit le plus proche de lui, et que cette lettre méritait d'être proche.

Il sortit dans la rue du matin. Tamarout se réveillait — les premiers commerçants qui déplaient leurs auvents, les premières femmes qui portaient leurs jarres vers le puits, les premiers enfants qui surgissaient de partout comme des oiseaux libérés.

Il marcha vers le Figuier.

Salim était là, naturellement.

— **Salim** : *Tu as l'air différent ce matin.*

— **Élias** : *Quelqu'un m'a dit quelque chose d'important.*

— **Salim** : *Qui ?*

— **Élias** : *Quelqu'un qui m'a vu. Vraiment vu.*

Salim hocha la tête.

— **Salim** : *C'est rare. Et précieux.*

— **Élias** : *Est-ce qu'il faut avoir peur de ça — d'être vu ?*

— **Salim** : *La plupart des gens ont peur. Parce qu'être vu vraiment, c'est risquer d'être connu vraiment. Et être connu vraiment, c'est ne plus pouvoir se cacher derrière les images.*

— **Élias** : *Et toi ?*

— **Salim** : *Moi... j'ai appris à me réjouir d'être vu. Parce que c'est le seul moment où on existe*

*vraiment pour l'autre. Pas comme une projection.  
Comme une personne.*

Une figue tomba de l'arbre. Elle atterrit dans l'herbe avec un bruit mou et doux.

Élias la ramassa cette fois.

La mangea.

Et ne vit aucune image. Juste le goût — sucré, chaud, légèrement granuleux. Le goût d'une figue. Rien de plus. Rien de moins.

Il sourit.

Il avait peut-être changé.

## Chapitre 11 bis Le Vieux Musicien et la Chanson Inachevée

---

Il y avait, dans le quartier est de Tamarout, un vieillard qui jouait du kora.

Son nom était Boukar. Boukar Camara. Soixante-dix-neuf ans, les doigts encore agiles malgré l'arthrite qui les nouait par endroits, les yeux quasi fermés par l'âge mais qui voyaient — qui voyaient autrement, plus profondément, comme le voient ceux qui ont décidé de compenser la perte de la vision extérieure par un gain de la vision intérieure.

Sa kora avait soixante ans. Elle était faite d'une calebasse couverte de peau de vache et de cordes en nylon remplacées tant de fois qu'il ne savait plus combien. Elle n'était pas belle à voir — usée, rapiécée, un peu tordue sur la gauche. Mais son son était comme une conversation entre l'eau et la lumière.

Élias s'arrêta devant sa maison un soir en entendant la musique filtrer à travers le volet.

Il frappa.

La musique s'arrêta. Boukar ouvrit.

— **Boukar** : *Je ne reçois pas les étrangers.*

— **Élias** : *Je ne suis pas vraiment étranger. J'ai passé plusieurs semaines ici.*

— **Boukar** : *Si tu n'es pas né ici, tu es étranger.*

Il allait refermer. Élias dit :

— **Élias** : *Ta musique est la plus belle chose que j'aie entendue depuis longtemps.*

Pause.

Le vieux rouvrit. Le regarda de ses yeux à moitié clos.

— **Boukar** : *Entre. Mais ne parle pas pendant que je joue.*



Il joua pendant une heure.

Des mélodies qui venaient de très loin — pas géographiquement, mais temporellement. Des musiques qui avaient cent ans ou deux cents ans, que ses ancêtres avaient jouées pour d'autres ancêtres, une chaîne ininterrompue de sons reliant les vivants aux morts.

Et puis il s'arrêta.

Au milieu d'une phrase musicale. Un accord en suspens.

— **Élias** : *Tu t'es arrêté.*

— **Boukar** : *Je sais.*

— **Élias** : *C'est... ce n'est pas fini ?*

— **Boukar** : *Cette chanson ne sera jamais finie. Mon père ne l'a pas finie. Son père non plus. Je ne la finirai pas.*

— **Élias** : *Pourquoi ?*

Boukar posa sa kora sur ses genoux. Caressa les cordes doucement, comme les cheveux d'un enfant.

— **Boukar** : *Parce qu'une chanson inachevée continue d'exister. Elle cherche sa fin. Elle s'invite dans les rêves de ceux qui l'entendent. Elle pose une question à laquelle le monde doit répondre.*

Élias réfléchit à ça.

— **Élias** : *Et si la fin n'arrive jamais ?*

— **Boukar** : *Alors la question reste. Et une question qui reste vivante... c'est le plus beau cadeau qu'on puisse faire à ceux qui viennent après.*



Ils parlèrent de la transmission. De ce qui passe d'un homme à l'autre sans qu'on le sache toujours. Les mélodies. Les gestes. Les façons de regarder. Les mots qu'on a entendus si souvent qu'ils sont devenus les nôtres sans qu'on se souvienne de les avoir appris.

— **Boukar** : *Mon père m'a dit : 'Tu n'es pas le point d'arrivée. Tu es le passage.' J'avais vingt ans et je ne comprenais pas. J'en ai presque quatre-vingt et je commence à comprendre.*

— **Élias** : *Passage vers quoi ?*

— **Boukar** : *Vers ceux qui viennent après toi. Tes enfants si tu en as. Tes élèves. Les gens qui t'ont regardé vivre et qui garderont de toi quelque chose — ta façon de tenir une tasse de thé, ta*

*façon de dire bonjour, ta façon de ne pas renoncer quand les choses sont difficiles.*

Il reprit sa kora. Joua encore quelques notes de la chanson inachevée.

— **Boukar** : *Ce que tu deviens... continuera dans ceux que tu touches. Alors deviens quelque chose de beau. Même si personne ne regarde. Surtout si personne ne regarde.*

---

◆ ***Tu n'es pas le point d'arrivée. Tu es le passage.***



---

## Chapitre 12 bis **L'Homme aux Yeux Cassés**

---

Il arriva à Tamarout un mardi matin.

Il n'avait pas de nom visible. Ou plutôt — il avait un nom, mais il avait arrêté de le porter. Comme un vêtement qu'on jette parce qu'il rappelle de mauvais souvenirs.

Les gens l'appelèrent « le nouveau » pendant quelques jours, puis « l'étranger » quand ils réalisèrent qu'il ne donnait pas son nom, puis simplement « lui » — ce pronom qu'on réserve à ceux qu'on n'a pas encore décidé d'accueillir.

Il avait quarante ans peut-être. Il était grand, autrefois beau à en juger par la structure de son visage, mais quelque chose l'avait abîmé — pas extérieurement. Intérieurement. Ses yeux avaient cette qualité particulière des yeux cassés : ils regardaient mais ne voyaient plus. Comme des fenêtres dont on aurait retiré la vitre.

Il s'assit sous le Figuier le premier soir.

Et y resta.



Élias le trouva là le lendemain matin.

Il ne dit rien. S'assit à une distance respectueuse. Attendit.

L'homme ne bougea pas pendant longtemps.

Et puis :

— **L'homme** : *Tu es là pour me dire d'aller mieux ?*

— **Élias** : *Non.*

— **L'homme** : *Bien. Les gens qui disent 'd'aller mieux' me rendent malade.*

Silence.

— **Élias** : *Est-ce que tu veux parler ?*

— **L'homme** : *Non. Mais je vais parler quand même parce que si je ne parle pas je vais exploser.*

Il s'appelait Moustapha. Il avait eu une entreprise. Une femme. Trois enfants. Une maison avec un jardin. Tout ce que les gens montrent sur les photos de profil pour prouver qu'ils ont réussi.

Puis il avait tout perdu.

Pas à cause d'une catastrophe naturelle. À cause de lui-même. Une série de mauvaises décisions prises en état d'orgueil — la conviction d'être plus malin que les autres, plus capable de voir loin, plus digne de réussir là où d'autres échouaient. Il avait emprunté plus que de raison. Investi dans ce qu'il ne comprenait pas. Refusé les conseils de ceux qui lui disaient d'attendre.

Et tout s'était effondré.

L'entreprise d'abord. L'argent ensuite. La femme avait tenu deux ans de plus puis était partie, avec les

enfants, avec la dignité qu'elle avait de ne pas en faire un spectacle.

— **Moustapha** : *Je leur en voulais. Je leur en voulais à tous. Ma femme. Mes associés. Le marché. Dieu. Tout le monde sauf moi.*

— **Élias** : *Et maintenant ?*

Long silence.

— **Moustapha** : *Maintenant je me rends compte que c'était moi. C'était moi depuis le début. Et c'est tellement plus difficile à porter que si c'était quelqu'un d'autre.*



Salim arriva.

Il regarda Moustapha un moment. Puis s'assit.

— **Salim** : *La honte est une des émotions les plus destructrices qui existent. Parce qu'elle confond ce qu'on a fait avec ce qu'on est. On a fait une erreur — parfois de grandes erreurs — et on se dit : je suis une erreur. Ce n'est pas la même chose.*

— **Moustapha** : *Mais j'ai détruit des choses qui comptaient.*

— **Salim** : *Oui. Et tu ne peux pas les défaire. Mais tu peux construire autrement.*

— **Moustapha** : *Avec quoi ? J'ai plus rien.*

— **Salim** : *Avec ce qui reste. Il reste toujours quelque chose. Le nom que tu te donnes. La façon*

*dont tu te lèves le matin. La décision de voir ou de fuir.*

Moustapha regarda le Figuier.

— **Moustapha** : *Cet arbre... il donne encore même quand c'est la sécheresse ?*

— **Salim** : *Moins. Mais il donne. Et surtout — il tient.*

— **Moustapha** : *Comment ?*

— **Salim** : *Ses racines sont plus profondes que la sécheresse. Et les hommes peuvent avoir des racines aussi profondes. Mais pour ça il faut accepter de plonger dans le sol — dans la vérité de soi-même, même quand c'est sombre et difficile. Les racines ne poussent pas à la lumière. Elles poussent dans l'obscurité, vers ce que personne ne voit.*

Moustapha resta sous le Figuier encore deux jours.

Le troisième matin, il demanda à Salim s'il connaissait quelqu'un qui avait besoin d'un homme qui savait construire — pas des entreprises, juste des maisons, des murs, des choses concrètes et solides.

Salim connaissait quelqu'un.

Bien sûr qu'il connaissait quelqu'un.

---

◆ ***La honte confond ce qu'on a fait avec ce qu'on est. Ce n'est pas la même chose. Jamais.*** ◆

---



## Chapitre 11 – Suite Ce que l'amour devient

---

Les semaines qui suivirent le retour de Miriam furent différentes de toutes celles qui avaient précédé.

Ils ne se voyaient pas tous les jours. Parfois deux jours passaient sans qu'ils se croisent, et aucun des deux ne courait après l'autre. Chacun avait sa vie dans le village — Miriam avait commencé à aider une femme du quartier à tenir ses comptes, Élias s'était mis à réparer des toits avec Samou qui avait retrouvé ses forces et en cherchait un usage plus juste.

Mais quand ils se voyaient, quelque chose était là.

Quelque chose de simple et de profond, comme l'eau qui court dans un canal bien tracé. Pas de turbulences. Pas de retenues. Juste le courant qui va où il doit aller.



Un soir, assis sur le toit de l'auberge — ils avaient découvert que le toit donnait sur un panorama de toits et de minarets et d'étoiles qui valait la peine d'être vu — ils parlèrent de l'avenir.

Pas avec angoisse. Avec curiosité.

— **Miriam** : *Qu'est-ce que tu veux faire de ta vie, Élias ? Vraiment ?*

Il réfléchit sérieusement. Pas la réponse rapide qu'on donne pour avoir l'air d'avoir réfléchi.

— **Élias** : *Je veux que mes journées aient du sens. Je veux que ce que je fais serve à quelqu'un. Et je veux être en paix avec ce que je suis.*

— **Miriam** : *C'est vague.*

— **Élias** : *Oui. Mais c'est honnête. Je ne sais pas encore la forme précise. Je sais l'essence.*

— **Miriam** : *Et les gens ? La famille ? Tout ça ?*

— **Élias** : *Je veux des gens autour de moi qui me voient. Comme tu m'as dit que tu voyais les gens. Pas l'image — moi. Et en échange, je veux les voir vraiment.*

Miriam regardait les étoiles.

— **Miriam** : *Tu sais ce qui est difficile dans tout ça ?*

— **Élias** : *Quoi ?*

— **Miriam** : *C'est que voir vraiment les gens, ça prend du temps. De l'attention. De la patience. Et le monde n'est pas fait pour l'attention. Il est fait pour la rapidité. Pour les images. Pour les raccourcis.*

— **Élias** : *Alors il faut choisir d'aller à contre-courant.*

— **Miriam** : *Oui. Chaque jour. C'est épuisant.*

— **Élias** : *Ou stimulant.*

Elle le regarda.

— **Miriam** : *Comment tu fais pour voir les choses du bon côté ?*

— **Élias** : *Je ne vois pas du bon côté. Je vois du côté réel. Et le côté réel a du bon et du difficile. Si on accepte les deux, c'est moins épuisant de se battre avec les choses difficiles.*



Ils restèrent là jusqu'à ce que les étoiles se déplacent — ce mouvement imperceptible qu'elles font quand la nuit avance, et qu'on ne voit que quand on les regarde assez longtemps.

— **Miriam** : *Je ne sais pas où je serai dans six mois.*

— **Élias** : *Moi non plus.*

— **Miriam** : *Ça ne te fait pas peur ?*

— **Élias** : *Si. Mais j'ai appris que la peur n'est pas une raison de ne pas avancer. C'est juste de l'information.*

Elle sourit.

— **Miriam** : *De l'information de quoi ?*

— **Élias** : *Que quelque chose compte assez pour me faire peur. Que quelque chose est assez important pour mériter l'attention.*

Silence.

— **Miriam** : *Alors tu as peur de moi.*

— **Élias** : *Un peu. Et je pense que c'est une bonne information.*

Elle rit — ce rire rare qui était une pluie brève en pleine sécheresse.

Et dans ce rire, quelque chose se posa. Pas définitivement — rien n'est définitif. Mais solidement. Avec une densité particulière des choses qui ont été vraiment gagnées.

## Chapitre Interlude La Nuit des Questions sans Réponse

---

Il y a des nuits où les questions arrivent.

Pas les petites questions du quotidien — qu'est-ce que je mange demain, est-ce que j'ai bien fermé la porte, est-ce que j'ai oublié quelque chose. Non. Les grandes questions. Celles qu'on évite pendant la journée parce qu'on est occupé, parce que le bruit du monde les couvre, parce qu'il est plus confortable de ne pas y penser.

Elles arrivent la nuit parce que la nuit est honnête. Elle ne distrait pas. Elle n'excuse pas. Elle dit : voilà ce qu'il en est. Maintenant regardes-y.

Cette nuit-là, Élias était allongé sur sa natte et les questions arrivèrent.

L'une après l'autre. Patientes. Inexorables.



Pourquoi est-ce qu'on souffre ?

Pas la souffrance physique — il comprenait ça. Un os cassé fait mal parce que l'os est cassé. Simple. La souffrance intérieure, elle — pourquoi ? Pourquoi quelqu'un qu'on aime peut-il nous blesser avec un seul mot ? Pourquoi une absence peut-elle être aussi lourde qu'une présence ? Pourquoi certaines choses, même

longtemps passées, reviennent comme si elles venaient d'arriver ?

Est-ce que les autres souffrent de la même façon ?

Il pensait que oui. Il pensait que la souffrance humaine était une langue universelle — que peu importait l'endroit où on naissait, le siècle dans lequel on vivait, le dieu auquel on priait ou n'en priait pas. Que quelqu'un avait souffert exactement comme lui, mille ans avant lui, sous le même type de ciel, pour le même type de raison.

Et cette pensée — loin d'être déprimante — était étrangement réconfortante. Comme si la souffrance partagée était moins lourde que la souffrance solitaire.

Est-ce que la vie a un sens ?

Il resta longtemps sur cette question. Dans le noir, avec les étoiles qui filtraient par la fenêtre.

Il pensa à Ibrahim dans son champ sèche. À Samou au sol. À Moustapha aux yeux cassés. À Boukar et sa chanson inachevée. À Jad qui tranchait les disputes. À Naya en vert. À Awa dans son jardin de femmes. À Miriam sur le toit sous les étoiles.

Toutes ces vies. Toutes ces histoires. Toutes ces traversées.

Est-ce que ça avait un sens ?



Il se leva. Alla jusqu'au Figuier dans le noir.

L'arbre était différent la nuit. Plus grand, peut-être. Ou plus lui-même — débarrassé du regard des hommes qui le regardent pendant la journée, il pouvait être simplement ce qu'il était.

Salim n'était pas là.

Élias s'assit dans le noir, le dos contre le tronc, et posa la question à l'arbre.

— **Élias** : *Est-ce que la vie a un sens ?*

Le Figuier ne répondit pas.

Bien sûr qu'il ne répondit pas. Ce n'était qu'un arbre.

Mais dans le silence qui suivit, quelque chose se fit entendre. Pas une voix. Pas des mots. Quelque chose comme une évidence — du genre de celles qu'on sait depuis toujours et qu'on oublie et qu'on retrouve toujours avec surprise comme si c'était nouveau.

Peut-être que la question n'était pas : est-ce que la vie a un sens ?

Peut-être que la question était : quel sens est-ce que je veux lui donner ?

La vie n'était pas une équation dont on cherche le résultat. C'était un matériau. Comme la terre. Comme l'argile. On ne demande pas à l'argile quel sens elle a. On lui donne une forme. Et la forme qu'on lui donne dit quelque chose de nous — de ce qu'on croit, de ce qu'on aime, de ce qu'on espère.

Le ciel commença à pâlir à l'est.

Élias ne s'était pas aperçu qu'il avait passé toute la nuit là.

Il se leva. Regarda le ciel qui se colorait. L'horizon qui prenait cette nuance rose-orange qui précède le soleil de quelques minutes et qui est peut-être la plus belle chose du monde parce qu'elle annonce la lumière sans encore la montrer.

La promesse.

Toujours plus belle que la chose elle-même.

---

**◆ *La vie ne te demande pas quel est son sens.  
Elle te demande quel sens tu lui donnes.* ◆**

---

## Chapitre 16 — Suite Le Courage de la Singularité

---

Quelqu'un demanda à Élias, un mois après son arrivée à Tamarout :

— **Un jeune homme du village** : *Comment tu fais pour ne pas suivre les autres ? Pour ne pas avoir peur de ce que les gens pensent ?*

Élias réfléchit.

C'était Amadou qui posait la question — le fils du forgeron, dix-neuf ans, qui voulait devenir musicien et à qui son père disait que ce n'était pas un vrai métier.

— **Élias** : *Je ne dis pas que je n'ai pas peur. J'ai peur tout le temps.*

— **Amadou** : *Mais tu fais quand même ce que tu penses être juste.*

— **Élias** : *Pas toujours. Mais de plus en plus.*

— **Amadou** : *Comment on apprend ça ?*

Élias s'assit sur le muret devant l'échoppe du forgeron.

— **Élias** : *Je pense qu'on apprend ça en distinguant deux types de regards. Il y a le regard des gens qui te veulent du bien — ta famille, tes amis vrais, les gens qui te connaissent et tiennent à toi. Ce regard mérite attention. Ces gens-là*

*peuvent voir des choses que tu ne vois pas sur toi-même, parce qu'ils sont à l'extérieur.*

**— Amadou :** *Et l'autre regard ?*

**— Élias :** *Le regard des gens qui ne te connaissent pas et qui jugent quand même. Qui projettent sur toi leurs propres peurs, leurs propres regrets, leurs propres envies ratées. Ce regard-là... ne te dit rien de vrai sur toi. Il te dit quelque chose sur eux.*

Amadou réfléchit.

**— Amadou :** *Mais comment savoir lequel est lequel ?*

**— Élias :** *Le premier te challenge et te soutient en même temps. Il dit : je pense que tu peux mieux, et je suis là pendant que tu essaies. Le second dit juste : tu vas te planter, et il attend avec une satisfaction tranquille de voir si c'est vrai.*



Ils parlèrent de la musique. Amadou jouait de la guitare — pas la kora de ses ancêtres, une guitare électrique qu'il avait achetée d'occasion et qu'il raccordait à un ampli artisanal dans sa chambre. Son père disait que ce bruit n'était pas de la musique. Ses amis disaient que c'était bien. Sa mère disait qu'il fallait d'abord finir l'école.

**— Élias :** *Qu'est-ce que tu ressens quand tu joues ?*

**— Amadou :** *Comme si... tout le reste disparaît. Mes problèmes. Mon père qui crie. L'argent qu'on*

*n'a pas. Tout. Il y a juste la musique et les cordes et mes doigts.*

— **Élias** : *Et après ?*

— **Amadou** : *Après je me sens... vide mais bien. Comme après avoir couru longtemps.*

— **Élias** : *Cette sensation — elle est réelle. Elle ne ment pas. La question n'est pas de savoir si c'est un vrai métier. La question est de savoir si tu es prêt à faire le travail qu'il faut pour que ça devienne un vrai métier.*

— **Amadou** : *C'est-à-dire ?*

— **Élias** : *Apprendre. Vraiment apprendre. Pas juste jouer pour le plaisir — jouer pour devenir meilleur. Accepter que les premières années soient dures et peu payées. Construire quelque chose sérieusement, pas espérer que le talent suffise.*

Amadou le regarda.

— **Amadou** : *Tu parles comme quelqu'un qui a renoncé à quelque chose.*

Élias sourit.

— **Élias** : *Peut-être. Mais je préfère que tu ne renonces pas.*

Il y avait une différence entre ne pas choisir par peur et ne pas choisir par sagesse. La sagesse examine et décide. La peur fuit.

Amadou rentra chez lui ce soir-là et joua jusqu'à minuit.

Son père frappa au mur depuis la chambre d'à côté.

Amadou baissa le volume.

Mais ne s'arrêta pas.

## Chapitre Final — Suite Le Chemin du Retour

---

Le jour du départ d'Élias était un samedi.

Il le sut au réveil — pas parce que quelqu'un lui avait dit, pas parce qu'il avait décidé la veille. Il le sut parce que le corps sait ces choses. Le même instinct qui lui avait dit de partir de Marzala trois mois plus tôt lui disait maintenant : c'est l'heure.

Il fit son sac — le même sac de toile, mais différemment chargé. Pas différemment en poids. Différemment en sens. Ce qu'il emportait maintenant n'était pas la même chose que ce qu'il avait mis dedans à deux heures du matin à Marzala.

Moins d'urgence. Moins de fuite.

Plus de direction.



Il fit le tour du village.

Pas pour dire au revoir — ou pas seulement. Pour regarder. Une dernière fois, lentement, avec les yeux de quelqu'un qui sait qu'il part.

Ibrahim était dans son champ. La pluie était revenue depuis quelques semaines et les premières pousses vertes perçaient la terre. Il planta à genoux, les

mains dans la boue avec le bonheur concentré de quelqu'un qui recommence.

— **Ibrahim** : *Tu repars.*

— **Élias** : *Oui.*

— **Ibrahim** : *Tu reviendras ?*

— **Élias** : *Je ne sais pas. Peut-être.*

— **Ibrahim** : *Si tu reviens dans un an, tu verras ce que devient ce champ. J'ai compris ce que les saisons maigres voulaient me dire.*

— **Élias** : *Quoi ?*

— **Ibrahim** : *Que je suis assez fort pour recommencer. À soixante-douze ans. Que ce n'est jamais trop tard pour replanter.*



Samou était sur un chantier — il reconstruisait la maison d'une femme veuve dont le toit s'était effondré pendant la dernière pluie. Il travaillait différemment qu'avant. Plus lentement. Avec plus de soin dans chaque geste. Comme quelqu'un qui a décidé de mettre sa force au service de quelque chose de plus grand que lui.

Il vit Élias de loin. Leva la main. Un salut simple.

Élias leva la main en retour.

Parfois les au revoir n'ont pas besoin de mots.



Boukar jouait. Toujours la chanson inachevée. Élias s'arrêta devant sa porte ouverte et écouta un

moment. Le vieux musicien ne leva pas les yeux — il jouait les yeux fermés, dans un monde où seule la musique existait.

Élias ne dit rien. Attendit que la phrase musicale se suspende dans l'air.

Et repartit, emportant avec lui cette question flottante.



Miriam était au marché. Elle pesait des lentilles pour la femme dont elle tenait les comptes, avec une concentration sérieuse qui lui allait bien.

Elle leva les yeux. Vit son sac.

— **Miriam** : *Tu pars.*

— **Élias** : *Oui.*

Elle finit de peser les lentilles. Nota quelque chose dans son carnet. Tendit le reçu à la femme. Puis s'approcha d'Élias.

— **Miriam** : *Où tu vas ?*

— **Élias** : *Je ne sais pas encore. Nord, peut-être. Il y a des choses que je veux construire. Je ne sais pas encore exactement lesquelles.*

— **Miriam** : *Tu reviendras ?*

C'était la même question qu'Ibrahim. Mais dans la bouche de Miriam, elle avait un poids différent.

— **Élias** : *Je ne sais pas. Mais je ne partirai pas sans te dire quelque chose.*

— **Miriam** : *Quoi ?*

— **Élias** : *Que tu m'as appris quelque chose d'essentiel. Pas sur toi. Sur moi. La façon dont tu refuses d'être moins que ce que tu es — ça m'a montré qu'on peut choisir ça. Qu'on peut refuser de se rétrécir pour tenir dans la case que les autres ont préparée.*

Elle le regarda un long moment.

— **Miriam** : *Et toi... tu m'as montré qu'on peut regarder quelqu'un vraiment. Sans vouloir le posséder. Sans le réduire à ce qu'il nous apporte.*

Silence.

— **Miriam** : *Va. Et tiens-toi droit.*

— **Élias** : *Toi aussi.*

Il repartit. Elle le regarda partir sans courir après, sans appeler, sans rien changer à ce moment — parce que le changer aurait été mentir.

Et Miriam ne mentait pas.

## Chapitre Final — Salim Les Derniers Mots du Vieux Sage

---

Salim était sous le Figuier.

Il était là depuis l'aube, à en juger par la façon dont sa posture s'était fondue dans le sol — cette immobilité des gens qui ont attendu longtemps et ont cessé de compter le temps.

Élias s'arrêta devant lui.

— **Élias** : *Tu savais que je venais.*

— **Salim** : *Je savais que tu partirais. C'est différent.*

Élias s'assit à sa place habituelle — le creux d'herbe entre deux racines du Figuier, là où la terre s'était creusée à force d'être utilisée.

Ils restèrent silencieux un long moment.

Le vent passa doucement dans les branches. Un oiseau chanta quelque chose de court. Les feuilles bougèrent.

— **Salim** : *Je vais te dire quelque chose que je n'ai dit à personne d'autre.*

Élias leva les yeux.

— **Salim** : *Je n'ai pas toujours été sage.*

Silence.

— **Salim** : *J'ai été jeune. Et j'ai fait des erreurs que je n'ai jamais complètement réparées. J'ai blessé des gens qui ne méritaient pas d'être blessés. J'ai fui des responsabilités qui m'appartenaient. J'ai menti à moi-même pendant des années — en m'appelant sage alors que j'étais juste fatigué de me battre.*

Sa voix était posée. Sans honte excessive ni confession théâtrale. Juste la vérité dite simplement.

— **Salim** : *Le Figuier m'a appris quelque chose que je n'aurais pas appris seul. Il m'a appris que la sagesse n'est pas l'absence d'erreurs. C'est la capacité à les regarder en face, à en tirer ce qu'elles ont à donner, et à continuer.*



— **Salim** : *Tu vas rencontrer d'autres Salim dans ta vie. Des gens qui semblent avoir des réponses. Des guides, des maîtres, des mentors. Certains en auront vraiment. D'autres auront l'apparence d'en avoir.*

— **Élias** : *Comment savoir la différence ?*

— **Salim** : *Le vrai sage te renvoie vers toi-même. Le faux sage te rend dépendant de lui. Le vrai te dit : tu as déjà ce qu'il te faut. Le faux te dit : tu as besoin de moi.*

— **Élias** : *Et toi... dans quelle catégorie tu es ?*  
Salim sourit.

— **Salim** : *C'est à toi d'en décider.*



Il se leva. Avec cette même grâce lente et certaine des hommes qui savent que leur corps les trahira un jour et qui ont décidé de ne pas s'en offusquer.

Il alla vers le Figuier. Posa sa main sur l'écorce.

— **Salim** : *Cet arbre sera encore là dans cent ans. Il verra des gens arriver avec des sandales usées et des questions muettes. Il leur donnera son ombre. Il leur donnera ses fruits. Il ne leur donnera jamais les réponses — parce que les réponses ne peuvent pas venir de l'extérieur.*

Il se retourna vers Élias.

— **Salim** : *Mais il peut leur donner le silence nécessaire pour entendre leurs propres réponses. Et parfois... c'est suffisant.*

Élias se leva.

Ils se regardèrent — le vieux sage aux yeux de miel et le jeune homme aux sandales neuves cette fois, achetées au marché la semaine dernière avec les premières pièces qu'il avait gagnées en aidant à rebâtir le toit de la veuve.

Il n'y avait pas de poignée de main. Pas d'accolade — ce n'était pas leur façon. Juste un regard. Long. Honnête. Le regard de deux hommes qui se sont dit des choses vraies et qui n'ont pas besoin de plus pour que ce soit complet.

— **Élias** : *Merci.*

— **Salim** : *Va. Et quand tu seras perdu — parce que tu seras perdu encore, tout le monde se perd encore — souviens-toi d'une chose.*

— **Élias** : *Laquelle ?*

— **Salim** : *Que tu as déjà traversé. Et que traverser une fois prouve qu'on peut traverser encore.*

Élias hocha la tête.

Et se retourna.

Et marcha.

# Épilogue — Un an plus tard

---

Élias Baraka revint à Tamarout un an et trois mois après son départ.

Il était différent. Pas radicalement — ce n'est pas ainsi que les hommes changent vraiment, en un choc, en une révélation. Ils changent lentement, à la façon dont l'eau change la pierre : imperceptiblement, mais avec une constance qui finit par remodeler tout.

Il était plus droit. Pas dans la posture — dans la décision. Chaque geste était plus posé, plus choisi.

Il avait travaillé dans le nord pendant un an. Construit des maisons, d'abord. Puis, peu à peu, commencé à parler — à des gens qui avaient besoin qu'on leur parle, qui traversaient leurs propres tempêtes de sable, leurs propres nuits à questions. Il n'avait pas de titre. Pas de diplôme. Juste des histoires. L'histoire du Figuier. L'histoire de Salim. L'histoire d'Ibrahim et de ses saisons. L'histoire de Samou et de la force mal gardée. L'histoire de Miriam et de l'amour qui n'a pas besoin de posséder.

Les gens écoutaient. Et dans leurs regards, il reconnaissait quelque chose — le même quelque chose qui lui avait traversé le cœur sous le Figuier. Le début d'une compréhension.



Ibrahim avait une belle récolte. Pas spectaculaire — juste bonne. Juste assez pour manger et vendre un peu et mettre de côté pour les saisons à venir. Il souriait d'un sourire que les mauvaises années lui avaient enseigné : un sourire qui ne tient pas la joie pour acquise.

Samou avait monté une petite entreprise de construction. Simple. Honnête. Il avait deux employés — des jeunes qui avaient besoin d'apprendre un métier — et il les traitait bien. Il était encore fort. Mais sa force était différente — moins exhibée, plus solide. Comme un mur bien construit qu'on n'a pas besoin de montrer parce qu'il fait son travail silencieusement.

Boukar jouait toujours sa chanson inachevée. Et Amadou jouait maintenant avec lui, certains soirs — la guitare électrique et la kora, ce mélange improbable qui sonnait comme une conversation entre deux siècles.

Moustapha avait construit trois murs. Littéralement. Et dans cette construction physique, quelque chose d'autre se reconstruisait aussi.

Jad Al-Hakim avait fini d'écrire son livre — ces jugements qu'il collectait depuis des années. Il en avait fait don à la bibliothèque du village.



Et Miriam ?

Miriam était là.

Elle ne l'attendait pas — elle n'attendait personne, ce n'était pas son genre. Elle était simplement là, dans sa vie, faisant ses choses.

Quand elle le vit arriver dans la rue du marché, elle ne courut pas. Elle leva la main.

Il leva la main en retour.

Puis il traversa le marché et s'arrêta devant elle.

— **Miriam** : *Tu as l'air bien.*

— **Élias** : *Et toi.*

Silence.

— **Miriam** : *Tu restes ?*

Il réfléchit. Vraiment. Honnêtement.

— **Élias** : *Pour l'instant. Après... on verra.*

— **Miriam** : *C'est une bonne réponse.*

— **Élias** : *Je sais.*

Elle rit.

Et dans ce rire il y avait tout — la reconnaissance de quelqu'un qui s'en est sorti, l'affection de quelqu'un qui vous a vu traverser, la légèreté de quelqu'un qui n'a plus besoin de prétendre.



Il alla au Figuier.

Naturellement. Comme on va chez soi.

L'arbre était là. Exactement là. Les mêmes branches. Les mêmes racines. Les mêmes figes qui pendaient comme de petites lanternes.

Salim n'était pas là.

Élias s'assit dans le creux entre les racines — son creux, celui que ses heures passées là avaient poli.

Un enfant arriva. Une petite fille aux nattes de perles bleues — la même, celle de la dernière fois.

Elle le reconnut.

— **La petite fille** : *Tu es revenu !*

— **Élias** : *Oui.*

— **La petite fille** : *Tu as trouvé le trésor ?*

Il la regarda. Ces yeux d'enfant qui posent les questions vraies sans savoir qu'elles sont les plus difficiles.

— **Élias** : *Je l'avais déjà. Je l'avais depuis le début.*

— **La petite fille** : *Alors pourquoi tu es parti le chercher ?*

Il sourit.

— **Élias** : *Parce que parfois il faut faire le voyage pour comprendre qu'on n'avait pas besoin d'aller si loin.*

La petite fille réfléchit à ça très sérieusement, les sourcils froncés, les lèvres pincées.

— **La petite fille** : *C'est bizarre.*

— **Élias** : *C'est la vie.*

Elle s'assit à côté de lui. Sortit une figue de sa poche — celle qu'elle avait sans doute cueillie en passant.

La lui tendit.

— **La petite fille** : *Le vieux monsieur dit que les figues de cet arbre sont spéciales.*

— **Élias** : *Qui est le vieux monsieur ?*

— **La petite fille** : *Je ne sais pas. Il est juste... là quelquefois.*

Élias prit la figue.

La regarda.

La mangea.

Et cette fois — contrairement à la première fois, contrairement à la douleur, aux images, aux larmes — il ne ressentit rien d'autre que du sucré.

Juste du sucré.

Et la chaleur d'un soleil de fin d'après-midi.

Et le vent dans les branches du Figuier qui disait, doucement, sans mots :

Te voilà.

Enfin.

Te voilà.

---

◆ *Le voyage le plus long que tu feras se termine  
toujours au même endroit : toi-même.* ◆

---

## ◆ Les Lois Cachées du Figuier — Complément ◆

### **Loi 9 — La tempête ne dure pas. Tiens-toi à l'arbre.**

*Ce qui tourbillonne finit toujours par retomber. Ce qui est ancré reste. Plie quand le vent est fort. Ne lâche jamais.*

### **Loi 10 — Tu n'es pas le point d'arrivée. Tu es le passage.**

*Ce que tu comprends continuera dans ceux que tu touches. Deviens quelque chose de beau — même quand personne ne regarde.*

### **Loi 11 — La honte ment. L'erreur ne définit pas l'homme.**

*Ce qu'on a fait n'est pas ce qu'on est. Les racines poussent dans l'obscurité, vers ce que personne ne voit.*

### **Loi 12 — Donne depuis la force, jamais depuis le vide.**

*La générosité qui saigne n'est pas de la générosité. Construis quelque chose d'abord. Puis donne à partir de ce quelque chose.*

### **Loi 13 — La vie est un matériau. La forme, c'est toi.**

*Ne demande pas à la vie quel sens elle a. Donne-lui le tien. Et construis comme si ça comptait — parce que ça compte.*

## Chapitre Hors-texte I La Légende du Premier Figuier

---

On raconte — et les « on raconte » sont souvent les dépositaires des vérités les plus importantes — qu'au commencement, quand le monde était encore jeune et que les arbres n'avaient pas encore décidé de leur forme, il y avait un jardin.

Dans ce jardin vivait un homme et une femme. L'homme s'appelait Adam — ou quelque chose qui ressemblait à Adam dans la langue qui existait avant les langues. La femme s'appelait Ève — ou quelque chose qui ressemblait à Ève dans la même langue oubliée.

Et dans ce jardin, il y avait des arbres.

Des arbres de toutes sortes. Des arbres dont les fruits donnaient la joie, la connaissance, la longévité, la force. Des arbres dont l'ombre était fraîche même en plein soleil de midi. Des arbres qui chantaient quand le vent les traversait, produisant des mélodies si belles que même les oiseaux s'arrêtaient pour écouter.

Et parmi tous ces arbres, un seul était interdit.

Pas parce qu'il était dangereux. Pas parce qu'il était mauvais. Mais parce que ses fruits donnaient quelque chose pour lequel l'homme et la femme n'étaient pas encore prêts : la conscience totale d'eux-mêmes. La vision complète, sans filtre, de ce qu'ils

étaient — leurs forces et leurs failles, leur lumière et leur ombre, leur grandeur possible et leur petitesse réelle.

Ils mangèrent quand même.

Parce que c'est ce que font les humains. Ils mangent de ce qui leur est dit d'attendre.



Et après avoir mangé, ils eurent honte. Non pas du fruit — mais de ce qu'ils virent. Eux-mêmes, dans leur nudité totale. Pas la nudité du corps — la nudité de l'âme.

Pour se couvrir, ils cherchèrent des feuilles.

Et les seules feuilles assez grandes, assez larges, assez bienveillantes pour les accueillir dans leur honte étaient les feuilles du figuier.

Le figuier, lui, n'avait pas demandé à être mêlé à cette histoire. Il était là, patient comme toujours, et les humains vinrent se cacher dans ses feuilles, et il les laissa faire.

Parce que c'est ça, un figuier : quelque chose qui accueille sans juger. Qui couvre sans condamner. Qui donne son ombre même à ceux qui viennent d'abimer quelque chose d'important.

Et depuis ce jour — dit la légende — tous les figuiers du monde portent dans leur écorce la mémoire de cette honte première. Et tous les humains qui s'assoient sous un figuier ressentent, sans savoir pourquoi, quelque chose comme un retour. Quelque

chose comme une maison ancienne qu'on n'a jamais habitée et qu'on reconnaît quand même.

C'est peut-être pour ça que le Figuier de Canaan avait ce pouvoir particulier.

Il ne révélait pas des vérités nouvelles.

Il révélait des vérités anciennes. Des vérités qu'on portait en soi depuis le commencement. Des vérités qu'on avait juste oubliées sous les couches du quotidien, de l'habitude, du bruit du monde.

Il les rappelait. Doucement. À sa façon.

Comme seul un arbre peut le faire.

---

**◆ *La honte n'est pas la fin de l'histoire. C'est le commencement de la conscience.* ◆**

---

## Chapitre Hors-texte II Les Trois Visages de la Peur

---

Salim disait qu'il avait rencontré, en soixante-dix-sept ans de vie, trois types de peur.

Pas trois peurs différentes — trois visages de la même peur. Comme un même fleuve qui change de couleur selon les terres qu'il traverse.



Le premier visage, c'était la peur de souffrir.

C'était la peur la plus honnête. La plus directe. Celle qui disait : il y a un danger devant moi, et ce danger peut me faire mal. Cette peur-là était utile. Elle avait protégé les humains depuis des millénaires, elle les avait fait fuir les prédateurs et éviter les falaises et ne pas manger des baies qu'ils ne connaissaient pas.

Le problème, c'est qu'avec le temps cette peur-là avait élargi son territoire. Elle s'était mise à voir des prédateurs là où il n'y avait que des opportunités. Elle s'était mise à voir des falaises là où il n'y avait que des chemins non tracés. Elle avait colonisé des pans entiers de l'existence qui n'avaient rien de dangereux — et dans ces territoires volés, elle régnait comme une reine illégitime.



Le deuxième visage, c'était la peur d'être vu.

Celle-là était plus subtile. Moins avouée. C'était la peur du regard de l'autre — pas son regard bienveillant, son regard jugeant. La peur d'être trouvé insuffisant. D'être pesé et trouvé trop léger. De montrer ce qu'on est vraiment et d'entendre : ce n'est pas assez.

Cette peur construisait des masques. Des personnages. Des versions améliorées, retouchées, filtrées de soi-même qu'on présentait au monde à la place du vrai. Et le vrai — le vrai moi, avec ses maladresses et ses beautés et ses contradictions — restait caché, protégé, à l'abri du regard des autres.

Et aussi à l'abri de l'amour. Parce qu'on ne peut pas vraiment aimer une image. On peut l'admirer. On peut la désirer. Mais l'amour a besoin d'une personne. Et une personne cachée ne peut pas être aimée vraiment.



Le troisième visage, c'était la peur de devenir.

La plus difficile à reconnaître. Parce qu'elle se déguisait souvent en sagesse, en prudence, en humilité. Elle disait des choses comme : je ne suis pas prêt. Ce n'est pas le bon moment. Il me manque encore quelque chose. Qui suis-je pour vouloir ça ?

Elle avait peur du changement. Pas du mauvais changement — du bon. Elle avait peur de devenir meilleur, plus grand, plus vrai. Parce que devenir meilleur impliquait de laisser derrière soi une version de soi-même qu'on connaissait, même si elle était moins

bien. Et laisser derrière ce qu'on connaît, même quand c'est moins bien — c'est peut-être la chose la plus difficile que l'existence demande.



Salim concluait toujours ce discours de la même façon.

Il disait : je n'ai pas vaincu ces trois peurs. Personne ne les vainc. Mais j'ai appris à les reconnaître. Et quand on reconnaît une peur — quand on peut lui dire bonjour par son nom, quand on sait exactement quel visage elle porte aujourd'hui — elle perd un peu de son pouvoir.

Pas tout. Un peu.

Et un peu, avec le temps et la répétition, devient assez.

---

**◆ *La peur reconnue est déjà à moitié vaincue. Nomme ce qui te retient, et tu commences à avancer.* ◆**

---

## Chapitre Hors-texte III Ce que les Saisons enseignent aux Arbres

---

Le Figuier de Canaan avait traversé mille saisons. Peut-être plus.

Et dans ces mille saisons — printemps et étés et automnes et hivers, sécheresses et pluies diluviennes et tempêtes de sable et froids inhabituels et chaleurs extrêmes — il avait appris quelque chose que les hommes, avec leurs vies courtes et leurs mémoires courtes, oublièrent souvent de savoir.

Que chaque saison prépare la suivante.



Le printemps.

C'est la saison où tout recommence. Les bourgeons percent l'écorce — pas parce qu'ils n'ont pas peur du froid qui peut encore revenir, mais parce que c'est leur nature. Sortir malgré tout. Pousser malgré la résistance. Cette saison enseigne que le recommencement n'attend pas les conditions parfaites. Il n'y a pas de conditions parfaites. Il y a juste le moment où quelque chose en soi dit : maintenant.

Pour les hommes, le printemps ressemble à une décision. Un départ. Un premier pas dans une direction nouvelle. Une conversation qu'on avait évitée. Un projet

qu'on avait laissé dormir. Une vérité qu'on avait refusé de dire.



L'été.

C'est la saison de la croissance visible. Les feuilles sont larges et vertes et capturent la lumière avec une efficacité tranquille. Les fruits grossissent. L'ombre est généreuse. La vie est abondante.

Mais l'été enseigne aussi la discipline cachée dans l'abondance. Pour que les fruits soient bons, l'arbre doit choisir. Certaines branches reçoivent moins de sève pour que d'autres puissent en recevoir plus. Certains fruits tombent avant maturité pour que ceux qui restent soient parfaits. L'arbre taille sans être taillé. Il fait des choix que personne ne voit mais dont les résultats sont visibles en septembre.

Pour les hommes, l'été ressemble à la période de travail invisible. Quand on construit sans encore voir ce qu'on construit. Quand les efforts s'accumulent sans résultats immédiats. Quand la discipline est la seule chose entre le projet et l'abandon.



L'automne.

C'est la saison des récompenses et des lâchers. Les fruits mûrissent et tombent. Les feuilles rougissent — pas de tristesse, de transformation. L'arbre se prépare à perdre ce qu'il a construit tout l'été. Et il le fait sans résistance. Parce qu'il sait que ce lâcher est

nécessaire. Que ce qui tombe nourrit le sol qui nourrira les racines qui alimenteront les bourgeons du prochain printemps.

Pour les hommes, l'automne ressemble à la maturité. L'âge où on a assez vécu pour voir les cycles. Assez traversé pour ne plus paniquer à chaque changement de saison. Assez perdu pour savoir que la perte n'est pas la fin.



L'hiver.

C'est la saison que les hommes redoutent le plus. Apparemment vide. Apparemment mort. Les branches nues. Aucun fruit. Aucune feuille. Juste la structure — le tronc, les branches, les racines — réduite à son essentiel.

Et c'est là le secret de l'hiver : il révèle la structure. Ce que l'été cache sous les feuilles, l'hiver le montre. La force réelle de l'arbre. La qualité de ses racines. La santé de son tronc. Et si quelque chose cloche — si une branche est creuse, si une racine est pourrie — l'hiver le révèle. Pour qu'on puisse remédier avant que le printemps revienne et que le problème s'aggrave.

Pour les hommes, l'hiver ressemble aux grandes épreuves. Les périodes où on perd. Les deuils. Les chutes. Les faillites — financières ou amoureuses ou professionnelles. Ces moments où on est réduit à l'essentiel et où on découvre — pour le meilleur ou pour le pire — ce qu'on est vraiment, sans les artifices.



Le Figuier de Canaan avait traversé mille hivers.  
Et il était toujours là.  
Pas malgré ses hivers. Grâce à eux.

---

***◆ L'hiver ne tue pas l'arbre fort. Il révèle à quel point ses racines sont profondes. ◆***

---

## Chapitre Hors-texte IV Le Conte des Deux Graines

---

Il y avait une fois deux graines.

Elles tombèrent au sol le même jour, du même arbre, à quelques centimètres l'une de l'autre. Elles étaient identiques — même taille, même couleur, même potentiel.

La première graine dit : ce sol me convient. Je vais pousser ici.

Et elle plongea ses premières racines dans la terre.

La seconde graine dit : je ne sais pas. Et si le sol était meilleur ailleurs ? Et si je ratais quelque chose en restant ici ? Laisse-moi réfléchir encore un peu.



Le printemps passa.

La première graine avait poussé. Pas très haut — une petite tige verte qui cherchait le soleil. Mais elle était là. Visible. Vivante.

La seconde graine était toujours dans la terre. Elle réfléchissait encore. Elle attendait d'être sûre.



L'été passa.

La première graine était devenue un petit arbre. Ses racines descendaient. Ses branches montaient. Elle avait traversé une tempête, puis une sécheresse de deux semaines, puis une invasion de chenilles. Elle portait les cicatrices de tout ça. Mais elle était vivante.

La seconde graine... s'était desséchée. Dans la terre. Sans jamais avoir décidé.



Un enfant qui écoutait cette histoire demanda : mais c'est injuste ! La deuxième graine était peut-être plus intelligente que la première. Elle voulait juste choisir le bon endroit !

Et Salim répondit : la deuxième graine n'avait pas plus d'intelligence. Elle avait plus de peur. Et la peur, quand elle se déguise en prudence, peut nous garder immobiles si longtemps que nous mourons sans avoir jamais vécu.

L'enfant réfléchit.

Et si la première graine avait poussé au mauvais endroit ?

Salim sourit. C'était toujours les enfants qui posaient les meilleures questions.

Alors elle aurait poussé au mauvais endroit. Et elle aurait appris ce que c'est que le mauvais endroit. Et cette connaissance l'aurait aidée à comprendre, plus tard, ce qu'est le bon.

Alors qu'une graine qui ne pousse jamais...

Ne sait rien du tout.

---

**◆ Une mauvaise décision prise vaut mieux que la paralysie de ne pas décider. ◆**

---

## Chapitre Hors-texte V La Lettre que Salim n'envoya jamais

---

Quand les gens de Tamarout fouillèrent les affaires de Salim Ibn Haron après sa mort — une mort tranquille, un matin d'hiver, dans son sommeil, comme ceux qui ont fait la paix avec l'existence — ils trouvèrent une lettre.

Une lettre écrite à la main, sur du papier jauni, dans une écriture serrée et précise.

Elle était adressée à son fils, Kamal, qu'il n'avait pas vu depuis vingt-deux ans.

Elle n'avait jamais été envoyée.



Kamal,

Je t'écris cette lettre depuis plusieurs années. Pas cette lettre-ci — je veux dire le projet de cette lettre, l'idée que je devrais te dire des choses. Des choses que tu méritais d'entendre et que je n'ai pas su te dire quand tu étais là.

Tu es parti à vingt et un ans parce que je n'avais pas su t'écouter. C'est la vérité que j'ai mis dix ans à admettre. J'ai prétendu pendant longtemps que tu étais parti parce que tu étais impulsif, ingrat, incapable de

comprendre ce que je t'offrais. Mais la vérité, c'est que je t'offrais des choses que tu ne m'avais pas demandées — et que tu me demandais des choses que je ne savais pas offrir.

Tu me demandais de t'écouter. Je te donnais des conseils.

Tu me demandais de te faire confiance. Je te donnais des règles.

Tu me demandais de te voir. Je te regardais comme une extension de moi-même.

Ces confusions-là — entre écouter et répondre, entre faire confiance et contrôler, entre voir et projeter — sont les confusions des pères. Et peut-être les confusions de tous les hommes qui aiment sans avoir appris comment aimer.

Je ne te demande pas de pardonner. Le pardon n'est pas quelque chose qu'on demande — c'est quelque chose qu'on reçoit quand on en est digne. Et être digne prend du temps. Peut-être plus de temps qu'il ne m'en reste.

Ce que je te demande, c'est de savoir que sous le Figuier de Canaan — là où j'ai passé la plus grande partie de ma vie à aider d'autres pères, d'autres fils, à traverser ce que toi et moi n'avons pas su traverser ensemble — je me suis souvenu de toi. Chaque jour.

Et chaque jour, j'ai appris quelque chose que j'aurais voulu savoir quand tu avais quinze ans et que je croyais tout savoir.

Je t'aime, Kamal. Avec toutes mes imperfections de père. Avec tout ce que j'aurais dû être et que je n'ai pas su être.

Reviens si tu veux. Ne reviens pas si tu ne veux pas. L'arbre sera là dans les deux cas. Et moi aussi — d'une façon ou d'une autre.

Ton père.



La lettre fut gardée. Personne ne savait comment retrouver Kamal. Personne ne savait s'il était encore en vie.

Mais la femme qui avait trouvé la lettre — Awa Diallo, la sœur de Naya — décida de la plier soigneusement et de la mettre dans une enveloppe, et de la déposer au pied du Figuier de Canaan.

Là où Salim avait toujours été.

Là où quelqu'un, un jour, viendrait peut-être la trouver.

Les arbres gardent les secrets des hommes.

Mieux que les hommes.

---

**◆ Il n'est jamais trop tard pour dire la vérité.  
Même si la vérité arrive trop tard pour changer ce  
qui était. ◆**

---



## Chapitre Hors-texte VI La Femme qui Refusa de Pleurer

---

Dans le village de Tamarout, il y avait une femme que tout le monde respectait et que personne ne comprenait complètement.

Elle s'appelait Mariam Keïta — pas Miriam Koulibaly, une autre Mariam, plus vieille, plus dure, avec un prénom presque identique mais une vie entièrement différente.

Elle avait soixante-quatre ans. Elle avait enterré deux maris et un fils. Elle avait traversé deux sécheresses et une épidémie. Elle avait vu son quartier brûler une nuit et s'être reconstruit deux fois.

Et elle n'avait jamais pleuré. Pas en public, en tout cas. Peut-être en privé — personne ne le savait, et elle ne le disait pas.

Les gens du village avaient deux opinions sur elle. Les uns disaient : elle est forte. Les autres disaient : elle est froide. Les deux groupes avaient tort.



Élias la rencontra un matin qu'il portait des sacs du marché pour une voisine âgée.

Mariam Keïta était assise devant sa maison, les mains occupées à tresser de l'osier, les yeux quelque

part entre le sol et l'horizon. Quand Élias passa, elle leva les yeux et dit :

— **Mariam Keïta** : *Tu es le jeune homme du Figuier.*

— **Élias** : *On dirait que tout le monde me connaît.*

— **Mariam Keïta** : *Dans un village, oui. Pose ces sacs et assieds-toi un moment.*

Ce n'était pas une invitation. C'était une instruction. Élias posa les sacs et s'assit.

— **Mariam Keïta** : *Salim t'a appris beaucoup de choses.*

— **Élias** : *Il m'a appris à voir différemment.*

— **Mariam Keïta** : *Et moi, qui m'a appris à voir ?*

La question était rhétorique — ou peut-être pas.

— **Élias** : *Qui vous a appris ?*

— **Mariam Keïta** : *La vie. Directement. Sans intermédiaire.*



Elle raconta — pas comme quelqu'un qui se plaint, mais comme quelqu'un qui témoigne.

Elle raconta son premier mari, mort d'une fièvre à trente-cinq ans quand elle en avait trente. Elle raconta les trois enfants qu'elle avait élevés seule — deux filles et un garçon. Elle raconta que le garçon, Moussa, était mort à vingt-deux ans dans un accident de charrette. Elle raconta le second mari — un homme bien, disait-elle, avec le ton neutre de quelqu'un qui rend hommage

sans sentimentalité — mort à soixante ans d'un cœur fatigué.

Elle raconta tout ça en continuant de tresser l'osier. Ses mains ne s'arrêtèrent pas une seule fois.

— **Élias** : *Comment vous avez fait ? Pour tenir ?*

— **Mariam Keïta** : *Je n'ai pas tenu. J'ai continué. Ce n'est pas la même chose.*

— **Élias** : *Quelle est la différence ?*

Elle posa l'osier un moment. Regarda ses mains.

— **Mariam Keïta** : *Tenir, ça suppose qu'on lutte. Qu'on résiste. Qu'on s'accroche contre quelque chose qui veut te faire lâcher. Continuer... c'est plus simple. C'est juste mettre un pied devant l'autre. Chaque jour. Sans chercher à comprendre pourquoi ou jusqu'où.*

— **Élias** : *Et les larmes ? Vous n'avez jamais pleuré ?*

Elle le regarda un long moment.

— **Mariam Keïta** : *Je pleure. Mais seule. Et brièvement. Puis je reprends le tressage.*

— **Élias** : *Pourquoi brièvement ?*

— **Mariam Keïta** : *Parce que les larmes ont une utilité. Elles lavent. Elles évacuent. Mais si on les laisse couler trop longtemps, elles creusent un sillon. Et un sillon trop profond devient un lit de rivière. Et alors tu ne pleurs plus — tu coules.*

Élias garda cette image. Une rivière qui se creuse son propre lit dans la douleur.

— **Mariam Keïta** : *Les gens qui n'ont jamais souffert ont peur de souffrir. Ceux qui ont souffert et qui s'en sont sortis... ont moins peur. Pas parce qu'ils sont courageux. Parce qu'ils savent que ça se termine. Que même la nuit la plus longue finit par avoir une heure du matin. Et puis deux heures. Et puis l'aube.*

Elle reprit l'osier.

Ses mains reprirent leur rythme.

— **Mariam Keïta** : *Va livrer tes sacs. La vieille Binta attend.*

Élias se leva. Prit les sacs.

— **Élias** : *Merci.*

— **Mariam Keïta** : *Je n'ai rien fait. J'ai juste parlé. C'est toi qui as écouté.*

Il s'éloigna avec le sentiment particulier qu'on a après une conversation qui pèse quelque chose — pas lourdement, mais solidement. Comme du bon pain.

---

◆ ***La nuit la plus longue finit toujours par avoir une heure du matin. Et puis deux heures. Et puis l'aube.*** ◆

---

## Chapitre Hors-texte VII Les Mots qui Restent

---

Il y a des paroles qui ne disparaissent pas.

Pas parce qu'on les écrit — beaucoup de choses écrites disparaissent aussi, les bibliothèques brûlent, les papiers pourrissent, les disques durs s'effacent. Mais parce qu'elles s'inscrivent dans la chair des gens qui les entendent. Dans la façon dont ils voient le monde après les avoir entendues.

Ce sont les paroles vraies. Celles qui disent quelque chose qu'on savait déjà mais qu'on n'avait jamais su formuler. Celles qui ouvrent une fenêtre là où on ne voyait qu'un mur.



Élias Baraka, en repartant de Tamarout, emportait plusieurs de ces paroles.

Il les emportait sans les avoir notées — non parce qu'il était négligent, mais parce que les vraies paroles n'ont pas besoin d'être notées. Elles s'installent d'elles-mêmes dans un endroit de la mémoire qui ne s'efface pas.

Il emportait celle de Salim : « Ce qui te rend fort peut aussi te briser si ton cœur n'est pas gardé. »

Il emportait celle de Miriam : « Les gens tombent amoureux des histoires. Pas des vérités. »

Il emportait celle d'Ibrahim : « Les années grasses sont un prêt, pas un cadeau. »

Il emportait celle de Boukar : « Tu n'es pas le point d'arrivée. Tu es le passage. »

Il emportait celle de Jad : « La vérité ne crie pas. Elle attend que les cœurs soient prêts. »

Il emportait celle de Mariam Keïta : « Continuer n'est pas la même chose que tenir. »

Il emportait celle de Naya : « La grâce ne vient pas quand tu maîtrises la vie. Elle vient quand tu apprends à lâcher prise. »

Il emportait celle de Kofi : « La force ne se déclare pas. Elle se construit dans ce que tu fais chaque jour. »



Et une parole qu'il n'avait pas entendue d'une personne en particulier — une parole qui s'était formée en lui pendant les nuits sous le Figuier, pendant les tempêtes de sable et les conversations et les silences et les figes mangées et les questions sans réponse :

« Tu cherches la réponse à l'extérieur jusqu'au jour où tu deviens la réponse. »

Cette parole-là, il ne l'emportait pas.

Elle était lui.



Les paroles vraies ont ce pouvoir particulier : elles changent non seulement ce qu'on pense, mais ce qu'on voit. Après avoir entendu une parole vraie, le monde ne ressemble plus tout à fait au même monde. Ce n'est pas le monde qui a changé — c'est l'œil qui le regarde.

Et un œil qui voit mieux ne peut pas faire semblant de voir moins.

C'était ça, peut-être, le vrai cadeau du Figuier de Canaan.

Pas des réponses. Des yeux.

---

**◆ Une parole vraie ne disparaît pas. Elle devient une façon de voir. ◆**

---

## Chapitre Hors-texte VIII À Celui qui Lit Ces Lignes

---

Tu as tenu le livre jusqu'ici.

Peut-être que tu l'as lu d'une traite, dans la fièvre de ceux qui ne peuvent pas s'arrêter quand quelque chose les tient. Peut-être que tu l'as lu lentement, chapitre par chapitre, laissant du temps entre chacun pour que les mots s'installent. Peut-être que tu l'as commencé plusieurs fois, laissé, repris. Peut-être que certaines pages t'ont traversé et d'autres t'ont laissé de marbre.

Peu importe comment tu l'as lu.

Tu l'as lu.



L'histoire d'Élias est une fiction. Mais la vérité qu'elle contient ne l'est pas.

Le Figuier de Canaan n'existe pas sur les cartes. Mais il existe dans chaque culture qui a su garder la mémoire de ce que les anciens savaient : qu'il y a des endroits, des arbres, des silences, des présences — qui font ce que les mots ne peuvent pas faire. Qui nous rappellent à nous-mêmes.

Peut-être que ton Figuier, à toi, est différent.

Peut-être que c'est une bibliothèque. Un bord de mer. Une forêt particulière. Une pièce dans une maison de l'enfance. Le coin d'un café où tu as l'habitude de penser. La voix d'une personne qui sait écouter.

L'endroit n'est pas l'essentiel. L'essentiel, c'est ce qui se passe là — ce moment où le bruit du monde s'atténue et où quelque chose de plus profond en toi peut enfin parler.



Je voulais écrire un livre qui te réveille. Pas parce que tu dors — tu sais très bien que tu es éveillé. Mais parce que réveillé ne veut pas dire présent. On peut être éveillé et absent à soi-même. On peut traverser des journées entières sans jamais vraiment y être.

Je voulais écrire un livre qui te fasse sourire. Parce que la sagesse sans légèreté est une prison. Parce que le sens de l'humour est une façon de tenir le monde à bonne distance — pas trop près pour qu'il t'écrase, pas trop loin pour qu'il t'indiffère.

Je voulais écrire un livre qui te fasse pleurer. Parce que les larmes sont honnêtes. Parce qu'elles disent que tu as été touché, que quelque chose a traversé les défenses, que la vérité a trouvé le chemin. Et les livres qui ne peuvent pas nous faire pleurer ne nous touchent pas vraiment.

Et je voulais surtout écrire un livre qui te donne envie de te retrouver. Pas une version idéalisée de toi-même. La version réelle — avec ses contradictions et ses

maladresses et ses beautés et ses zones d'ombre que tu préfères ne pas montrer.

Cette version-là mérite d'être connue.

Par toi d'abord.



Élias Baraka est reparti de Tamarout avec quelque chose qu'on ne peut pas mettre dans un sac de toile. Il est reparti avec lui-même — une version de lui-même qu'il n'avait pas encore rencontrée. Plus honnête. Plus stable. Plus libre.

Je te souhaite la même chose.

Pas le même voyage. Ton voyage à toi.

Pas le même Figuier. Ton Figuier à toi.

Pas les mêmes réponses. Tes réponses à toi.

Elles sont là. Elles t'attendent.

Depuis toujours.



*Que ton chemin soit éclairé.*

## **Chapitre Annexe Guide de Lecture — Pour aller plus loin**

---

Ce guide est destiné aux lecteurs qui souhaitent approfondir les thèmes du livre, seuls ou en groupe. Chaque question est une invitation — pas une obligation. Prenez ce qui vous parle. Laissez ce qui ne vous parle pas encore.



### **Sur l'amour et les relations**

1. Avez-vous déjà confondu l'attachement avec l'amour ? Comment le reconnaissez-vous maintenant, avec du recul ?

2. Miriam part sans explication. Comprenez-vous sa décision ? Avez-vous déjà eu besoin de distance pour clarifier vos propres sentiments ?

3. Élias dit : « Je ne voyais pas toi. Je voyais ce dont j'avais besoin que tu sois. » Avez-vous déjà vécu ça — de l'un ou l'autre côté ?



### **Sur les épreuves et la résilience**

4. Ibrahim dit que les années grasses sont un prêt, pas un cadeau. Comment vous comportez-vous dans vos propres périodes d'abondance ?

5. Mariam Keïta dit que continuer n'est pas la même chose que tenir. Quelle distinction faites-vous dans votre propre vie ?

6. Quelle a été votre tempête de sable personnelle ? Qu'est-ce qui vous a tenu pendant ?



### **Sur la force et le pouvoir**

7. L'histoire de Samou montre que la force sans conscience de soi peut devenir une faiblesse. Connaissez-vous votre propre « Dalila » — ce point où votre force peut se retourner contre vous ?

8. Salim dit que le pouvoir amplifie ce qu'on est. Que révèle le pouvoir chez les personnes que vous connaissez ?



### **Sur la foule et l'identité**

9. Dans quels domaines de votre vie suivez-vous la foule sans vraiment avoir décidé de le faire ? Et dans quels domaines avez-vous choisi délibérément de vous en écarter ?

10. Boukar dit que tu n'es pas le point d'arrivée, tu es le passage. Qu'est-ce que vous transmettez — consciemment ou non — aux personnes autour de vous ?



### **Sur le voyage intérieur**

11. Quel est votre Figuier de Canaan — cet endroit ou cette présence qui vous ramène à vous-même ?

12. Si vous deviez choisir une seule parabole du livre pour l'appliquer à votre vie aujourd'hui, laquelle ce serait ? Pourquoi ?

13. Qu'est-ce que vous portez qui vous retient — et que vous refusez encore de lâcher ?



Ces questions n'ont pas de bonnes réponses. Elles ont vos réponses. Et vos réponses, si vous leur donnez le temps et l'honnêteté qu'elles méritent, vous apprendront plus que n'importe quel livre.

Même celui-ci.

## ◆ Bibliographie inspirante ◆

Ce roman a été nourri, directement ou indirectement, par ces œuvres et ces pensées :

— Les Proverbes de Salomon (Bible hébraïque) — sagesse ancienne sur le discernement, le travail et l'amour.

— Le Prophète, Khalil Gibran — sur l'amour, la douleur, la liberté.

— L'Alchimiste, Paulo Coelho — sur le voyage intérieur et la légende personnelle.

— L'Art de la Guerre, Sun Tzu — sur la maîtrise, la stratégie et la connaissance de soi.

— Think and Grow Rich, Napoleon Hill — sur la discipline mentale et la vision.

— Les contes populaires d'Afrique de l'Ouest — tradition orale, sagesse des ancêtres.

— Les Méditations de Marc Aurèle — sur la maîtrise de soi et l'acceptation.

## ◆ À propos de l'auteur ◆

Goulia Frédéric Richerd est le fondateur de PHARAOH GOLD PHG ÉDITIONS, une maison d'édition indépendante francophone basée à Saint-Julien-en-Genevois, en Haute-Savoie.

Né dans la tradition de la diaspora africaine francophone — celle qui porte en elle à la fois les racines du continent et les aspirations de l'exil, la sagesse des anciens et l'urgence du monde moderne — il croit profondément que les histoires sont la façon la plus ancienne et la plus efficace de transmettre ce qui ne peut pas être enseigné autrement.

PHG ÉDITIONS publie des livres à travers Amazon KDP et Lulu.com, et développe parallèlement PHG BUILD IA — une plateforme mondiale de gestion intelligente de chantiers pour tous ceux qui construisent à distance ou à travers les frontières.

Le Figuier de Canaan est le fruit de nombreuses années d'observation, de lecture, de traversée. Ce n'est pas un livre autobiographique — mais chaque personnage porte quelque chose de vrai, et chaque parabole a été mise à l'épreuve avant d'être couchée sur le papier.

Son prochain livre est en cours.

PHARAOH GOLD PHG ÉDITIONS

*Saint-Julien-en-Genevois — France*

## Chapitre XIX Celui qui a tout donné

---

Il arriva à Tamarout par un soir de lune rousse.

Une lune rousse — les anciens disaient que c'était mauvais signe. Pas mauvais comme un présage de catastrophe, mais mauvais comme un avertissement : quelque chose va changer, prépare-toi. La lune rousse ne prédit pas. Elle prévient.

Il s'appelait Tariq.

Tariq Mansour.

Trente-deux ans. Il en paraissait quarante-cinq. Non pas parce qu'il était vieux — son visage était jeune encore, les traits fins d'un homme qui avait dû être beau à vingt ans et qui l'était encore si on regardait bien. Mais quelque chose dans ses yeux avait vieilli au-delà de son âge. Ses yeux avaient l'air d'avoir traversé un temps que le reste de son corps n'avait pas encore eu le temps de traverser.

Il marchait comme quelqu'un qui a oublié pourquoi il marche. Pas de but lisible sur le visage. Pas d'urgence. Pas de destination. Juste des pas. L'un après l'autre, par habitude, parce que c'est ce que font les corps même quand les esprits ont décidé de s'absenter.

Il s'arrêta au bord du village.

Vit le Figuier au loin.

Et quelque chose — quelque chose d'instinctif, d'animal presque, comme les oiseaux blessés qui cherchent un buisson pour s'y cacher — le fit marcher dans cette direction.



Élias était là ce soir-là.

Il ne dormait pas — il avait l'habitude maintenant de ces nuits sous le Figuier, ces nuits qui lui appartenaient, où le ciel était assez grand pour contenir toutes les questions sans en écraser une seule.

Il vit Tariq arriver.

Il ne dit rien. Laissa l'homme s'asseoir. Attendit.

Tariq s'assit dos à l'arbre, les jambes allongées, les bras croisés sur la poitrine comme quelqu'un qui essaie de se tenir chaud de l'intérieur. Il resta comme ça un long moment — dix minutes, vingt peut-être — à regarder le ciel sans le voir.

Puis il dit, sans se tourner vers Élias, comme s'il parlait à la nuit :

— **Tariq** : *Je croyais que si j'aimais assez fort, ça suffirait.*

Silence.

— **Élias** : *Ça n'a pas suffi ?*

— **Tariq** : *Non. Ça n'a jamais suffi. Et le pire... c'est que j'avais des signes. Très tôt. Mais j'ai refusé de les voir.*



— **I** —

Tariq rencontra Lina quand il avait vingt-trois ans.

Lina Zahran.

C'était dans une bibliothèque — pas dans une rue, pas dans une fête, pas dans les endroits où les gens espèrent faire des rencontres. Dans une bibliothèque, au rayon poésie, un mardi après-midi de novembre quand la pluie tombait dehors avec cette régularité obstinée qui rend les gens mélancoliques ou amoureux selon leur tempérament.

Elle cherchait un livre de Mahmoud Darwich. Il cherchait le même livre. Ils tendirent la main vers le même exemplaire au même moment. Leurs doigts se touchèrent.

Il retira sa main. Elle retira la sienne.

Ils se regardèrent.

Et dans ce regard — dans cet échange d'une seconde autour d'un livre de poésie par un mardi de pluie — quelque chose commença qui allait durer neuf ans et coûter à Tariq tout ce qu'il avait.

Pas parce que Lina était mauvaise.

C'est important de dire ça. Elle n'était pas mauvaise. Elle était compliquée. Elle était brillante et blessée et généreuse et cruelle alternativement, avec la façon particulière des gens qui ont été trop blessés trop tôt et qui ne savent pas encore comment aimer sans blesser en retour.

Elle était de ceux pour qui l'amour est une guerre. Pas par choix — par réflexe. Parce que les premières personnes qui les avaient aimés les avaient aussi fait souffrir, et que le cerveau avait décidé, quelque part dans ses profondeurs secrètes, que l'amour et la souffrance allaient ensemble. Que l'un impliquait l'autre. Que ne pas souffrir signifiait ne pas vraiment aimer.

Tariq, lui, croyait le contraire.

Il croyait que l'amour était la chose la plus douce du monde. Qu'il fallait le donner entièrement, sans compter, sans garder de réserve. Qu'un homme qui retient quelque chose dans l'amour n'aime pas vraiment. Que la mesure de l'amour était dans ce qu'on était prêt à sacrifier.

Ces deux croyances — l'une qui transformait l'amour en champ de bataille, l'autre qui en faisait un autel du sacrifice — se rencontrèrent dans une bibliothèque un mardi de novembre.

Et le résultat fut prévisible pour tout le monde sauf pour eux.



Les premiers mois furent magnifiques.

Tariq le raconta à Élias sans fard, sans nostalgie sentimentale — avec la précision froide de quelqu'un qui a eu le temps de comprendre ce qui s'est passé et qui le raconte pour la première fois à voix haute.

Ils lisaient ensemble. Ils marchaient des heures sans destination. Ils parlaient la nuit jusqu'à ce que la lumière revienne. Lina avait une façon de voir le monde — oblique, inattendue, qui trouvait de la beauté dans des endroits où personne d'autre ne regardait — qui donnait à Tariq l'impression que le monde était plus grand depuis qu'il la connaissait.

Il l'aimait avec tout ce qu'il avait.

Et c'était le problème.

— **Tariq** : *Je n'avais plus de vie à moi. Vraiment plus. Mes amis d'avant — j'avais arrêté de les voir, parce qu'elle disait qu'ils ne me comprenaient pas. Mon travail — j'en avais changé deux fois pour m'adapter à ses déménagements. Mes projets, mes rêves, mes opinions... tout passait par le filtre de ce qu'elle en pensait.*

— **Élias** : *Et tu le voyais ?*

— **Tariq** : *Je le voyais. Mais je me disais que c'était de l'amour. Que c'était normal de tout donner. Que les histoires d'amour qui durent sont celles où on ne se retient pas.*



La première rupture eut lieu deux ans après leur rencontre.

Lina était partie un matin. Sans prévenir — ou plutôt avec tous les signes d'alerte que Tariq avait choisi de ne pas voir : les silences prolongés, les regards au loin, les réponses courtes aux questions longues. Elle avait laissé un mot de trois lignes sur la table de cuisine. Trois lignes qui ne disaient pas grand-chose sauf : j'ai besoin d'être seule.

Tariq avait effondré.

Pas de façon spectaculaire — il n'était pas du genre aux scènes. Mais intérieurement : quelque chose s'était décroché. Comme si son sens de l'orientation, qui pointait vers elle depuis deux ans, s'était brusquement retrouvé sans nord.

Il avait attendu. Trois semaines. Quatre. Elle était revenue.

Il l'avait reprise sans conditions, sans explications demandées, avec le soulagement de quelqu'un qui cesse de se noyer.

Ce fut la première fois.

Il y en eut sept autres.



### — III —

Sept ruptures en neuf ans.

À chaque fois le même schéma : elle partait, il attendait, elle revenait, il acceptait. Et à chaque retour, il donnait un peu plus — comme si chaque départ prouvait qu'il n'avait pas encore assez donné, qu'il fallait donner encore davantage pour qu'elle reste vraiment.

Entre les ruptures, il y avait des périodes de bonheur réel. Pas faux — vrai. Des moments de lumière authentique qui lui donnaient à chaque fois la certitude que c'était ça, l'amour véritable. Que ça valait les périodes sombres. Que les meilleurs amours sont ceux qui coûtent quelque chose.

Il avait abandonné son appartement pour emménager chez elle.

Puis il avait arrêté de voir sa mère régulièrement parce que Lina et sa mère ne s'entendaient pas.

Puis il avait renoncé à une opportunité professionnelle à l'étranger parce qu'elle ne voulait pas partir.

Puis il avait prêté de l'argent — beaucoup — pour l'aider dans un projet qui n'avait jamais abouti.

Puis il avait signé pour elle des documents qu'il n'aurait pas dû signer.

Et à chaque fois, il s'était dit : c'est ça l'amour. Donner. Toujours donner. Sans compter.

Il avait trente et un ans quand la huitième rupture arriva.

Définitive cette fois.

Pas parce qu'elle avait décidé de partir pour toujours — mais parce qu'elle était partie avec quelqu'un d'autre. Et que ce quelqu'un d'autre, il le connaissait. Un ami — ou plutôt quelqu'un qu'il croyait être un ami.

Tariq apprit ça un mardi soir.

Il resta debout dans son appartement — son appartement qu'il avait repris après le dernier retour, meublé à nouveau après le dernier départ — et il ne bougea pas pendant trois heures.

Debout. Au milieu de la pièce. Dans le noir.

À essayer de comprendre comment neuf ans de sa vie avaient produit ça.



#### — IV —

Il raconta tout ça à Élias sans pleurer.

Pas parce qu'il ne souffrait plus — la douleur était là, visible dans ses mains qui ne tenaient pas en place, dans ses silences trop longs entre les phrases. Mais il avait dépassé le stade des larmes. Il était dans quelque chose de plus sec et de plus profond. Le stade où on comprend sans encore savoir quoi faire de cette compréhension.

— **Tariq** : *J'ai tout donné. Tout. Et je n'ai plus rien. Ni elle. Ni mes amis. Ni ma carrière telle qu'elle aurait pu être. Ni l'argent. J'ai même perdu ma relation avec ma mère — elle ne me parlait plus*

*parce que j'avais toujours défendu Lina contre elle.*

Silence.

— **Tariq** : *Et tu sais le pire ?*

— **Élias** : *Quoi ?*

— **Tariq** : *Je ne sais pas si c'est elle la coupable. Parce qu'elle n'a jamais demandé que je donne autant. C'est moi qui ai décidé. C'est moi qui ai mis toute ma vie dans ses mains. Et elle... elle n'était pas assez forte pour tenir tout ça. Personne ne l'est.*

Élias resta silencieux un long moment.

Le vent passa dans les branches du Figuier.

Une figue tomba doucement dans l'herbe.

— **Élias** : *Tu as confondu quelque chose.*

— **Tariq** : *Quoi ?*

— **Élias** : *Tu as confondu te donner... et te perdre. Ce n'est pas la même chose.*

Tariq leva les yeux.

— **Élias** : *Se donner, c'est offrir ce qu'on est — sa présence, son temps, son attention, son cœur — depuis un endroit de plénitude. On partage parce qu'on a quelque chose à partager. Et on reste soi-même en partageant.*

— **Élias** : *Se perdre, c'est donner ce qui ne t'appartient plus. C'est vider ton propre jardin pour arroser celui de l'autre, au point que le tien*

*meurt et que le sien n'est même pas reconnaissant parce qu'il n'a jamais demandé cet arrosage.*

Tariq ferma les yeux.

— **Tariq** : *J'aurais dû garder quelque chose.*

— **Élias** : *Tu aurais dû garder toi.*



— V —

Salim s'assit avec eux cette nuit-là.

Il ne dit rien pendant un long moment. Il regarda Tariq avec ces yeux de miel sombre — pas avec pitié, avec quelque chose de plus respectueux. La façon dont on regarde quelqu'un qui a traversé quelque chose de difficile et qui en est sorti debout, même si debout signifie à peine.

— **Salim** : *Je vais te raconter quelque chose que les hommes oublient trop souvent.*

Tariq attendit.

— **Salim** : *Il y a une différence entre aimer quelqu'un et se fondre dans quelqu'un. L'amour — le vrai — ressemble à deux arbres qui poussent côte à côte. Leurs branches peuvent se toucher, s'entremêler. Leurs racines peuvent se croiser sous la terre. Mais chaque arbre a son propre tronc. Ses propres racines. Sa propre façon de pousser.*

— **Salim** : *L'amour que tu décris, Tariq, ressemble à deux arbres dont l'un a décidé de pousser à*

*l'intérieur de l'autre. Il a creusé dans le tronc de l'autre pour s'y loger. Et ce faisant... il a détruit les deux. L'un parce qu'il a perdu ses limites. L'autre parce qu'on l'a envahi.*

— **Tariq** : *Mais je voulais juste qu'elle sache que je l'aimais vraiment.*

— **Salim** : *L'amour ne se prouve pas par le sacrifice. Il se prouve par la présence. La présence pleine, entière, mais qui reste toi-même. Quelqu'un qui se sacrifie tout entier n'est plus là — il y a juste un vide à la forme de la personne aimée. Et on ne peut pas aimer un vide. On ne peut pas non plus l'aimer.*

Tariq resta longtemps sans parler.

Puis il dit, très doucement :

— **Tariq** : *Alors j'aurais dû l'aimer moins ?*

— **Salim** : *Non. Tu aurais dû te respecter plus. Ce n'est pas la même chose.*



## — VI —

Au matin, Tariq dort sous le Figuier — non pas parce qu'il n'avait pas d'autre endroit, mais parce que l'arbre avait quelque chose ce soir-là qui rendait le sol aussi doux qu'un lit.

Élias le laissa dormir.

Il y avait quelque chose de fragile dans cet homme endormi. Quelque chose de juste — la façon dont les

gens dorment après avoir dit la vérité pour la première fois depuis longtemps. Un sommeil dense, lourd, réparateur. Le sommeil de quelqu'un dont un poids a été posé au sol, même si le poids est encore là, même si le travail de le déplacer commence à peine.

Au réveil, Tariq se leva et regarda le village qui commençait sa journée.

Il regarda ses mains.

Les mêmes mains. Mais peut-être vues différemment.

— **Tariq** : *Qu'est-ce que je fais maintenant ?*

Élias réfléchit.

— **Élias** : *Tu reconstruis. Pas une nouvelle Lina. Toi.*

— **Tariq** : *Comment ?*

— **Élias** : *En te rappelant ce que tu aimais avant elle. Ce que tu voulais avant de vouloir ce qu'elle voulait. En appelant ta mère ce soir. En reprenant les choses une par une — pas tout en même temps, juste une par une.*

Tariq hocha la tête.

— **Tariq** : *Et si j'ai encore envie d'elle ? Si ce n'est pas fini intérieurement ?*

— **Élias** : *C'est normal. Les habitudes du cœur durent plus longtemps que les décisions de la raison. Mais tu peux marcher vers l'avant même quand le cœur regarde en arrière. Tes pieds sont libres même si ton cœur ne l'est pas encore.*

Tariq resta à Tamarout trois semaines.

Il aida Ibrahim dans son champ. Il apprit à Yacine deux accords de guitare. Il raconta son histoire à Awa dans le jardin des femmes — et Awa l'écouta avec cette attention totale qui est sa façon d'aimer le monde.

Et chaque soir, il revenait sous le Figuier.

Pas pour trouver des réponses.

Pour se retrouver lui.

Lentement. Morceau par morceau. Comme on ramasse les pièces d'un objet cassé — en sachant que l'objet ne sera plus exactement le même une fois recollé, mais qu'il sera là, et que ça comptera.

---

***♦ Aimer ne signifie pas se perdre. On ne peut offrir à l'autre que ce qu'on est. Celui qui se vide n'a plus rien à donner. ♦***

---

## Chapitre XX Celui que la rue a pris

---

Il avait seize ans quand il entra dans le gang.

Et vingt-deux quand il en sortit.

Six ans. Six ans pendant lesquels il avait vécu une vie que personne n'aurait choisie en connaissance de cause — mais que lui avait choisie, ou plutôt dans laquelle il était entré comme on entre dans un courant : pas en nageant, en se laissant emporter.

Il s'appelait Sidy.

Sidy Coulibaly.

Vingt-quatre ans maintenant. Maigre, nerveux, avec des yeux qui faisaient le tour d'une pièce avant d'entrer — ce réflexe de vigilance permanente qu'on acquiert quand on a vécu dans des endroits où il vaut mieux voir venir les problèmes. Ses mains avaient des cicatrices. Sa lèvre supérieure en avait une aussi, fine, presque invisible si on ne la cherchait pas.

Il arriva au village de Tamarout par une route de terre que personne n'empruntait vraiment — une route qui semblait avoir été tracée pour les gens qui ne veulent pas être vus.

Ce qui, pour Sidy, était exactement le cas.



## — I — *Le quartier*

Sidy avait grandi dans un quartier dont le nom officiel était sur les cartes mais que personne n'utilisait. Tout le monde disait « le Bas » — le Bas de la ville, le bas de tout, le fond.

Le Bas n'était pas un enfer. C'est important de le dire, parce que les gens qui n'y ont jamais vécu imaginent les quartiers pauvres comme des lieux d'horreur permanente. Ce n'était pas ça. Il y avait de la vie, de la chaleur, des odeurs de cuisine à travers les fenêtres ouvertes, des enfants qui jouaient au football avec une balle de chiffon, des femmes qui riaient fort sur les pas de leurs portes le soir.

Mais il y avait aussi autre chose.

Une pression invisible. Une absence d'horizon. Le sentiment — que personne n'exprimait franchement mais que tout le monde ressentait — que le monde avait été construit pour d'autres. Que les portes qui s'ouvraient pour certains resteraient fermées pour vous. Que l'effort ne suffisait pas toujours. Que le mérite et la réussite n'obéissaient pas toujours aux mêmes règles selon l'endroit où on était né.

Cette pression-là, quand on y grandit, on ne la voit pas comme une pression. On la vit comme l'air. Normale. Là. On ne sait pas que ça peut être autrement jusqu'au jour où on rencontre quelqu'un qui vient d'ailleurs et qui ne sait pas ce que c'est.

Sidy avait grandi là avec sa mère, Aminata.

Son père était parti quand il avait sept ans. Sans explication spectaculaire — il était juste parti un matin et n'était pas revenu. Ce genre d'absence qui ne fait pas de bruit mais qui laisse un trou de la taille d'un homme dans une famille.

Aminata travaillait. Dur. Elle faisait des ménages le matin, gardait les enfants des voisins l'après-midi, vendait de la nourriture le week-end sur le marché. Elle dormait peu et ne se plaignait pas. Elle aimait Sidy avec l'amour dense et sans paroles des mères qui n'ont pas le temps de l'exprimer autrement qu'en présence.

Sidy le savait. Il l'aimait en retour.

Mais la rue était là. Et la rue, elle, avait du temps.



## — II — *Daouda*

Il s'appelait Daouda.

Daouda Bah. Dix-neuf ans, trois ans de plus que Sidy. Dans le Bas, trois ans c'est une génération. Sidy avait quinze ans quand il commença à le croiser. Dix-sept ans quand Daouda lui parla vraiment pour la première fois.

Daouda n'était pas un monstre. C'est ça le plus difficile à comprendre de l'extérieur — que ceux qui entraînent les autres dans des mauvais chemins ne ressemblent pas à des monstres. Ils ressemblent à des gens. Ils ont du charme. Ils ont de l'humour. Ils savent écouter. Ils savent vous faire sentir vus.

Daouda avait ça. Cette façon de regarder Sidy — vraiment le regarder, pas à travers lui, pas au-delà de lui. Comme si Sidy était quelqu'un d'important. Quelqu'un qui comptait.

Or Sidy, dans sa vie — à l'école où il était un élève invisible ni bon ni mauvais, à la maison où sa mère était trop fatiguée pour vraiment parler, dans la rue où il était juste un gamin parmi d'autres — Sidy n'avait jamais eu l'impression de vraiment compter.

Daouda changea ça.

— **Daouda** : *Toi, t'es pas comme les autres, tu sais.*

C'était ce qu'il lui avait dit un soir appuyé contre un mur, une cigarette à la main qu'il n'offrit pas à Sidy — pas par oubli, mais parce qu'il avait compris que Sidy ne fumait pas et que ne pas lui en proposer était une façon de le respecter.

— **Sidy** : *Comment tu sais ça ?*

— **Daouda** : *Je vois les gens. C'est mon truc. Et toi... t'as quelque chose. T'as de la tête. Si t'étais né ailleurs, t'aurais fait des études et tout le reste. Mais t'es né ici. Alors faut faire avec.*

Sidy avait seize ans. Ces mots-là — être vu, être reconnu, se faire dire qu'on vaut quelque chose — ces mots-là entrent et ne ressortent plus facilement.



### — III — *L'entrée*

L'entrée ne fut pas dramatique.

C'est toujours comme ça, Sidy l'expliqua à Élias bien plus tard, sous le Figuier. On imagine que rejoindre un gang c'est une décision claire, consciente, avec un moment précis où on choisit. Non. C'est une pente douce. Une série de petits oui qui s'accumulent jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour dire non.

Le premier oui : accompagner Daouda un soir pour « rendre service » à quelqu'un. Rien d'illégal. Juste être là. Faire le nombre.

Le deuxième oui : garder un sac quelques heures. Sidy ne demanda pas ce qu'il y avait dedans. Daouda dit que c'était mieux. Sidy garda le sac. Le rendit. Reçut de l'argent.

Le troisième oui : faire partie d'un groupe de six qui s'appelaient entre eux « la famille ». Sidy avait besoin d'une famille — son père parti, sa mère absente par la fatigue, l'école indifférente. La famille était là.

À chaque oui, quelque chose s'ajoutait. Une dette. Une appartenance. Un secret partagé. Et avec les secrets partagés vient la loyauté — non pas choisie, imposée. La loyauté du silence. On ne dit pas. On ne trahit pas. Parce que trahir, dans cette logique-là, avait des conséquences.

Sidy avait seize ans et demi quand il comprit vraiment où il était.

Il était trop tard pour que ce soit simple de partir.



## — IV — *Ce que la rue enseigne*

Il raconta à Élias les six ans. Pas dans les détails violents — il n'en avait pas envie et Élias ne les demandait pas. Mais dans la texture. Ce que ça fait, de l'intérieur.

— **Sidy** : *La première chose que ça t'apprend, c'est la méfiance. Tu regardes tout le monde comme une menace possible. Même ceux de ton côté. Surtout ceux de ton côté.*

— **Élias** : *Pourquoi surtout eux ?*

— **Sidy** : *Parce que les ennemis dehors, tu les vois venir. Mais ceux dedans... tu vis avec eux. Tu leur fais confiance. Et dans ce monde-là, la confiance c'est le truc le plus dangereux qui existe.*

Il regarda ses mains.

— **Sidy** : *La deuxième chose : tu te convaincs que c'est provisoire. Que c'est juste pour un temps. Que tu vas partir quand tu auras assez d'argent. Mais il n'y a jamais assez. Et tu n'es jamais vraiment libre.*

— **Élias** : *Et les autres ? Ceux de la « famille » ?*

— **Sidy** : *Certains y croyaient vraiment. À leur façon de voir — que le système était contre eux, que c'était leur façon de prendre ce qui leur était dû. D'autres le savaient que c'était faux mais ne savaient pas comment sortir. Et d'autres encore... ne pensaient plus. Ils réagissaient. La violence devient un réflexe. Tu ne te demandes plus si c'est juste. Tu le fais parce que c'est ce qu'on fait.*

Il s'arrêta. Sembla peser quelque chose.

— **Sidy** : *J'ai fait des choses. Je ne te les dirai pas. Mais je les sais. Elles sont là.*

Il posa la main sur sa poitrine.

— **Sidy** : *Là. Elles ne partent pas.*



### — V — *Daouda à la fin*

Ce qui sortit Sidy, ce n'était pas une décision héroïque.

Ce fut Daouda.

Daouda qui mourut un soir de mars, dans une ruelle, d'une balle qui n'était pas pour lui — ou peut-être qu'elle était pour lui, on ne sut jamais vraiment. Ce qui était sûr, c'est qu'à vingt-deux ans, Daouda Bah n'existait plus.

Sidy était là quand c'est arrivé.

Il ne parla pas de ça à Élias. Il dit juste :

— **Sidy** : *Quelqu'un est mort devant moi. Quelqu'un qui m'avait — à sa manière — aimé. Et dans le moment où ça s'est passé, ma première pensée n'était pas la tristesse. C'était : ça aurait pu être moi. Et ma deuxième pensée était : je ne veux pas finir comme ça.*

Deux pensées. Dans cet ordre.

Et dans la deuxième se trouvait quelque chose de nouveau : une volonté. Petite. Fragile. Mais là.

— **Sidy** : *Je suis parti le lendemain. Pas proprement — je ne pouvais pas partir proprement, t'imagines pas les complications. Mais je suis parti. J'ai pris un bus. Je suis allé dans un autre quartier, une autre ville, chez un oncle que je n'avais pas vu depuis huit ans. Je lui ai tout dit.*

— **Élias** : *Il t'a aidé ?*

— **Sidy** : *Il était en colère. Très. Mais il m'a gardé. Et parfois c'est tout ce dont on a besoin : quelqu'un qui est en colère contre toi mais qui te garde quand même.*



## — VI — *Sous le Figuier*

Salim les rejoignit au milieu de la nuit.

Il arriva avec du thé chaud dans un thermos — il faisait ça parfois, apparaître avec exactement ce dont on avait besoin — et s'assit dans l'herbe sans cérémonie.

Il regarda Sidy longuement.

Pas avec le regard des gens qui ont peur de ce qu'ils voient. Avec le regard des gens qui ont vu suffisamment de vies pour ne plus être surpris par aucune d'elles.

— **Salim** : *Tu portes de la honte.*

Ce n'était pas une question.

— **Sidy** : *Oui.*

— **Salim** : *C'est bien.*

Sidy le regarda, surpris.

— **Salim** : *Pas parce que la honte est bonne en elle-même. Mais parce que la honte signifie que tu sais encore distinguer ce qui était juste de ce qui ne l'était pas. Les gens qui n'ont plus honte de rien ont perdu quelque chose d'essentiel. Toi, tu ne l'as pas perdu.*

— **Sidy** : *Mais les choses que j'ai faites...*

— **Salim** : *Ne peuvent pas être défaites. C'est vrai. Mais elles peuvent être compensées. Pas en quantité — on ne rembourse pas la violence par de la bonté en même nombre d'actes. Mais en direction. Tu peux passer le reste de ta vie à aller dans la direction opposée. Et cette direction-là... vaut quelque chose.*

Sidy but son thé lentement.

— **Sidy** : *Est-ce que les gens autour de moi peuvent me faire confiance ? Après ça ?*

— **Salim** : *Certains oui. D'autres non. Et tu ne peux pas choisir lesquels. Tu peux seulement choisir d'être digne de la confiance de ceux qui décident de te l'accorder.*

— **Sidy** : *Et si personne ne décide ?*

— **Salim** : *Alors tu continues quand même. La confiance des autres commence par la confiance en toi-même. Et la confiance en toi-même se*

*construit dans ce que tu fais quand personne ne regarde.*

Élias, à côté, n'avait pas parlé.

Mais il avait pensé à quelque chose — à cette phrase de Kofi autour du feu : faire ce que tu dois faire quand personne ne regarde. Il l'avait entendu comme une loi de la discipline personnelle. Ce soir, dans la bouche de Salim, pour Sidy, elle prenait une autre dimension. Une dimension de reconstruction. De rachat silencieux. De dignité récupérée dans l'ombre.



## **— VII — *Ce que Sidy apprit au village***

Sidy resta à Tamarout deux mois.

Il ne parla pas beaucoup de son passé — une fois suffit, il avait dit ce qu'il y avait à dire. Mais il travailla. Avec les mains, avec les pieds, avec cette énergie comprimée des gens qui ont besoin de dépenser leur corps pour ne pas penser trop vite.

Il aida Samou sur les chantiers. Samou, qui avait sa propre histoire de force mal utilisée, ne lui posa pas de questions. Il lui montra comment tenir un outil. Comment lire un mur pour savoir où il faut renforcer. Comment bâtir quelque chose qui tient.

Sidy était bon de ses mains. Il l'avait toujours su mais jamais eu l'espace de le développer.

Il aida aussi Ibrahim, le vieux paysan, à préparer le sol pour la saison suivante. Ibrahim lui apprit la patience

— pas avec des discours, mais avec le geste. Le geste lent de quelqu'un qui sait que la terre ne se presse pas, et que vouloir aller plus vite que la terre ne produit que de la fatigue sans résultat.

Et certains soirs, il venait s'asseoir sous le Figuier avec Élias.

Ils ne parlaient pas toujours. Parfois ils restaient en silence, chacun avec ses pensées, avec ce confort particulier des silences partagés entre gens qui n'ont plus besoin de se prouver quelque chose.

Un soir, Sidy dit :

— **Sidy** : *Tu sais ce que j'ai compris ici ?*

— **Élias** : *Quoi ?*

— **Sidy** : *Que Daouda m'avait donné ce dont j'avais besoin — être vu, compter pour quelqu'un — mais au mauvais prix. Et que si j'avais eu ça ailleurs — chez mon père, à l'école, n'importe où — je ne l'aurais peut-être pas suivi.*

— **Élias** : *Peut-être.*

— **Sidy** : *Alors c'est pas que j'étais mauvais. C'est que j'avais faim. Et il m'a donné à manger. Mais ce qu'il donnait... c'était du poison présenté comme de la nourriture.*

Élias réfléchit.

— **Élias** : *Et maintenant que tu sais ça ?*

— **Sidy** : *Maintenant je sais reconnaître la vraie nourriture. C'est pas toujours glamour. Ibrahim qui me montre comment tenir une houe, c'est*

*moins excitant que ce que Daouda offrait. Mais ça ne me coûte pas mon âme.*

Le Figuier au-dessus d'eux frissonna doucement.

Comme une approbation.



## **— VIII — La lettre à sa mère**

Avant de repartir, Sidy écrivit une lettre.

Il n'avait pas de papier. Élias lui en donna. Pas de stylo. Élias lui en donna un aussi.

Il écrivit pendant une heure, assis au pied du Figuier, dans la lumière d'un matin de printemps.

Il ne lut pas la lettre à Élias. Ce n'était pas pour Élias. Mais quand il eut fini, il la plia, la mit dans une enveloppe, écrivit sur le dessus un nom — Aminata — et dit :

**— Sidy :** *Je vais l'envoyer. Et cette fois je vais aller lui rendre visite. En vrai.*

**— Élias :** *Tu n'y es pas allé depuis ?*

**— Sidy :** *Deux ans. J'avais honte. Je voulais attendre d'être quelqu'un de bien avant de la revoir.*

**— Élias :** *Et là ?*

**— Sidy :** *Je ne suis pas encore quelqu'un de bien. Mais je suis quelqu'un qui essaie. Et je crois... que pour une mère, ça compte autant.*

Il se leva.

Prit son sac.

Regarda le Figuier une dernière fois — de cette façon qu'ont les gens qui regardent les endroits qui les ont changés, comme pour graver l'image, la garder précieusement quelque part où elle ne s'effacera pas.

— **Sidy** : *Cet arbre. Il n'a pas fait de miracle. Il n'a pas effacé ce que j'ai fait.*

— **Élias** : *Non.*

— **Sidy** : *Mais il m'a laissé le temps de respirer. Et dans cet espace... j'ai réfléchi. Vraiment réfléchi. Pour la première fois depuis longtemps.*

— **Élias** : *C'est ça, un Figuier.*

Sidy sourit.

Ce sourire-là, Élias ne l'oublia pas. Ce n'était pas le sourire de quelqu'un qui est arrivé. C'était le sourire de quelqu'un qui a décidé de commencer.

Ce sourire est peut-être le plus courageux qui existe.

---

◆ ***Celui qui revient de loin n'est pas moins digne de lumière que celui qui n'est jamais tombé. Le chemin compte. Pas seulement le point de départ.***



# *Ce que le Figuier pensa de tout ça*

---

Le Figuier de Canaan avait vu beaucoup d'hommes.

Il avait vu ceux qui arrivaient avec des questions et repartaient avec d'autres questions — plus profondes, plus honnêtes, mieux orientées.

Il avait vu ceux qui arrivaient brisés et repartaient entiers — pas comme avant la brisure, différemment entiers. Entiers d'une façon qui intègre la brisure plutôt que de la nier.

Il avait vu ceux qui arrivaient perdus et repartaient avec une direction — pas une certitude, une direction.

Tariq. Sidy. Élias. Ibrahim. Samou. Moustapha. Tant d'autres avant eux, tant d'autres après.

Chacun avec son histoire. Chacun avec sa façon particulière de souffrir, de douter, de tomber.

Et l'arbre, lui, ne jugeait pas. Ne préférait pas. Ne choisissait pas à qui donner son ombre et à qui la refuser. Son ombre était là pour tous. Pour celui qui avait mal aimé comme pour celui qui avait mal choisi. Pour celui qui avait perdu comme pour celui qui avait fait perdre.

Parce que l'arbre savait — si un arbre peut savoir — que le bien et le mal ne sont pas des espèces

différentes. Ce sont des directions. Et une direction peut changer.

L'homme qui aime trop et se perd peut apprendre à aimer sans se dissoudre.

L'homme qui a suivi la mauvaise voix peut apprendre à reconnaître les voix vraies.

Le changement n'est pas spectaculaire. Il ne s'annonce pas avec des trompettes. Il se passe dans le silence d'une nuit sous un arbre. Dans une conversation à voix basse avec quelqu'un qui écoute. Dans une décision qui ressemble à rien de l'extérieur mais qui change tout de l'intérieur.



La lune rousse était revenue.

Elle regardait Tamarout du haut du ciel avec cette lumière ambrée qui rend les ombres dorées et les choses ordinaires légèrement magiques.

Sous le Figuier, il n'y avait plus personne.

Tariq était reparti vers le nord. Sidy vers le sud. Élias quelque part entre les deux.

L'arbre était seul avec le vent et les étoiles et la lune rousse et le murmure lointain du village qui dormait.

Il attendait.

Il attendait toujours.

Le prochain voyageur qui arriverait — épuisé, questionnant, les sandales usées et le cœur trop plein — et qui s'arrêterait devant lui avec ce regard de reconnaissance.

Ce regard qui dit : te voilà.

Parce que tous les gens qui cherchent, finissent par trouver un arbre.

Tous les gens qui tombent, finissent par trouver un sol qui tient.

Et tous les arbres du monde — depuis le premier figuier du premier jardin — ont cette même vocation silencieuse :

Être là.

Juste là.

Pour ceux qui en ont besoin.

---

**♦ *L'arbre ne demande pas d'où tu viens. Il te donne son ombre quand même. C'est peut-être ça, la plus grande leçon — la bienveillance sans condition.* ♦**

---

## ◆ Note de l'auteur ◆

Tariq et Sidy ne sont pas des personnages inventés de toutes pièces.

Ils sont faits de fragments — de visages croisés, d'histoires entendues, de confidences reçues dans des cafés ou sous des arbres ou dans ces moments particuliers où quelqu'un décide, pour des raisons qu'il n'explique pas toujours, de dire la vérité à un inconnu plutôt qu'à ceux qu'il connaît.

Tariq représente tous ceux qui ont confondu l'amour avec la perte de soi. Il y en a beaucoup. Plus qu'on ne croit. Des hommes et des femmes qui ont appris que l'amour se mérite par le sacrifice, que s'oublier est une vertu, que mettre l'autre avant soi est la marque du cœur noble. Ces croyances-là ne sont pas fausses dans leur intention. Elles le deviennent quand elles efface celui qui les porte.

Sidy représente tous ceux que la solitude a livrés à la mauvaise influence. Pas parce qu'ils étaient faibles — parce qu'ils avaient faim de quelque chose que personne dans leur entourage ne savait leur donner. Être vu. Compter. Appartenir. Ces besoins-là sont fondamentaux. Et quand ils ne sont pas nourris par les bonnes personnes, n'importe qui peut les nourrir. Même ceux qui font du mal.

Ces deux histoires me tiennent à cœur parce qu'elles parlent de la même chose : le besoin humain d'être reconnu. Et les directions très différentes que ce

besoin peut prendre selon les réponses qu'on lui donne ou qu'on ne lui donne pas.

Si vous reconnaissez quelqu'un dans Tariq — vous-même ou quelqu'un que vous aimez — sachez que l'amour qui se perd peut se retrouver. Pas en cherchant quelqu'un de nouveau. En se retrouvant soi-même d'abord.

Si vous reconnaissez quelqu'un dans Sidy — vous-même ou quelqu'un que vous aimez — sachez que le chemin parcouru n'efface pas les erreurs mais ne les définit pas non plus. On peut avoir été au mauvais endroit et se retrouver au bon. Les deux peuvent être vrais.

C'est l'une des choses que le Figuier de Canaan m'a apprise.

Que tout peut coexister. La lumière et l'ombre. Le passé et le futur. Ce qu'on a été et ce qu'on peut devenir.

Et que l'arbre donne son ombre à tous, sans distinction.

Peut-être que nous pouvons apprendre à faire pareil.

— **Goulia Frédéric Richerd**

## Chapitre A La Parabole du Jardinier et de la Flamme

---

C'était un soir de vent chaud.

Élias et Salim étaient assis côte à côte sous le Figuier, comme ils le faisaient souvent quand la journée avait été trop pleine de monde et que la nuit offrait enfin le silence nécessaire pour penser. Le village dormait presque. Quelques fenêtres brillaient encore — la lampe de Boukar qui jouait tard, la lumière de la boutique d'Ibrahim qui vérifiait ses semences.

Élias pensait à Miriam. Pas avec angoisse — avec cette douceur un peu mélancolique qu'on réserve aux choses précieuses qu'on a failli perdre et qu'on tient maintenant différemment.

Il dit à voix haute, sans vraiment s'adresser à Salim :

— **Élias** : *J'ai failli me dissoudre en elle. J'y ai pensé ce soir. Si elle était restée la première fois — si elle n'était pas partie — je ne sais pas ce que je serais devenu.*

Salim ne répondit pas immédiatement. Il cueillit une feuille de figuier, la fit tourner entre ses doigts, l'observa dans la lumière de la lune.

— **Salim** : *Tu connais l'histoire du Jardinier et de la Flamme ?*

— **Élias** : *Non.*

— **Salim** : *Alors écoute.*



◆ **Le récit de Salim** ◆

Salim posa la feuille. Ferma les yeux un instant — comme il le faisait toujours avant de raconter, comme s'il cherchait les mots à l'intérieur plutôt qu'à l'extérieur. Puis il commença.

*Il était une fois un jardinier.*

*Il s'appelait Amine, et son jardin était la chose la plus belle du village. Pas parce qu'il avait de bonnes graines ou de bonne terre — d'autres avaient autant. Mais parce qu'il connaissait son jardin comme on connaît un ami très proche. Il savait quel plant avait besoin d'ombre et lequel cherchait le soleil. Il savait où creuser pour que l'eau reste, et où laisser le sol s'aérer. Il savait quand récolter — pas à la date du calendrier, mais au toucher, à l'odeur, à cette façon particulière qu'ont les fruits mûrs de se laisser cueillir sans résistance.*

*Son jardin lui ressemblait. Ordonné sans être rigide. Généreux sans être épuisé.*

*Et Amine était heureux.*

*Jusqu'au soir où il vit la Flamme.*

*Elle venait d'un autre village — personne ne savait exactement lequel. Elle traversait le marché avec une robe rouge qui captait la lumière d'une façon que les autres robes ne capturaient pas, comme si le tissu avait décidé de retenir le soleil après son coucher. Ses yeux étaient sombres et vifs. Sa bouche souriait souvent, mais jamais longtemps — le sourire apparaissait et disparaissait comme une lueur, comme une flamme justement, qui danse et qui attire précisément parce qu'elle ne reste pas.*

*Amine la vit.*

*Et tout ce qu'il savait faire — lire la terre, sentir les saisons, connaître ses plantes — disparut.*

*Il ne vit plus qu'elle.*

Élias écoutait sans bouger. Le vent passa doucement dans les branches du Figuier. Salim continua.

*Les premiers jours, Amine apporta des fleurs à la Flamme. Elle les reçut avec ce sourire bref qui n'était ni un oui ni un non — juste une lumière. Il apporta des fruits. Elle les mangea distraitement en regardant ailleurs. Il apporta du temps — des heures entières passées à l'écouter, à la regarder, à anticiper ses envies avant qu'elle les formule.*

*La Flamme n'était pas mauvaise. Elle n'était pas cruelle. Elle était simplement ce qu'elle était : une*

*flamme. Elle brûlait, elle éclairait, elle attirait — et elle consumait ce qui s'en approchait trop.*

*Amine s'en approcha.*

*De plus en plus près.*

*Au bout de quelques semaines, quelque chose d'étrange se produisit dans le jardin d'Amine.*

*Les plants commencèrent à souffrir.*

*Il avait oublié d'arroser — il était chez elle. Il avait oublié de tailler — il pensait à elle. Il avait oublié de protéger les jeunes pousses contre le gel du matin — il dormait trop peu, trop tard, trop agité par l'attente d'un signe d'elle.*

*Les voisins lui dirent : Amine, ton jardin...*

*Il haussa les épaules. Le jardin pouvait attendre. Elle ne pouvait pas attendre.*

*Mais la Flamme, elle, n'attendait pas. Elle était là quand elle le voulait. Absente quand elle le voulait. Rayonnante quand elle le décidait, et froide sans explication quand elle l'avait décidé aussi.*

*Et Amine oscillait entre ces deux températures — la chaleur de sa présence et le froid de son absence — comme une plante qu'on arrose et qu'on dessèche alternativement. Qui finit par ne plus savoir ce qu'elle cherche.*

Salim s'arrêta. Regarda Élias.

— **Salim** : *Tu vois ce qui se passe ?*

— **Élias** : *Il a arrêté de s'occuper de lui-même.*

— **Salim** : *Plus que ça. Il a arrêté de se connaître. Avant la Flamme, Amine savait exactement qui il était — un jardinier. Il connaissait ses forces. Ses limites. Ses saisons. Mais quand la Flamme est arrivée, il a remplacé cette connaissance de lui-même par une connaissance d'elle. Il ne pensait plus : de quoi ai-je besoin ? Il pensait : de quoi a-t-elle besoin ? Il ne se demandait plus : qui suis-je ? Il se demandait : qui dois-je être pour qu'elle reste ?*

Silence.

— **Salim** : *Et quelqu'un qui ne sait plus qui il est... n'est plus personne. Il est juste un reflet.*

— **Élias** : *Et après ?*



*Après, dit Salim, le jardin mourut presque entièrement. Pas en une nuit — doucement, comme meurent les choses qu'on néglige. Les herbes sauvages prirent la place des plantes cultivées. La terre se durcit faute d'être travaillée. Les outils rouillèrent dans leur coin.*

*Et la Flamme...*

*La Flamme s'en alla.*

*Pas méchamment. Pas avec des cris ou des reproches. Elle s'en alla comme les flammes s'en vont*

*quand il n'y a plus de bois à brûler. Naturellement. Sans sentiment particulier. Parce que les flammes ne peuvent pas rester là où elles ont tout consumé.*

*Amine se retrouva seul.*

*Sans elle. Sans son jardin. Sans lui-même.*

*C'est là — dit-on dans ce village — que commença sa vraie histoire.*

*Parce que quand on n'a plus rien, on est obligé de regarder ce qu'il reste.*

*Et ce qu'il resta à Amine, une fois tout le reste parti, c'était ses mains.*

*Ces mains qui savaient encore — malgré tout, malgré les semaines d'oubli — ce qu'était la terre. Ses paumes portaient la mémoire du jardin. Ses doigts savaient encore comment tenir un outil, comment sentir si la terre est prête, comment reconnaître une graine saine d'une graine creuse.*

*Le savoir ne l'avait pas quitté. Il s'était juste endormi.*

*Il était toujours là.*

*En lui.*

*Amine se leva un matin — un matin ordinaire de printemps, avec les oiseaux qui disputaient les*

*branches et la lumière qui entrait dans la maison par la fenêtre est — et il retourna dans son jardin.*

*Il travailla toute la journée.*

*Et le lendemain.*

*Et le surlendemain.*

*Sans chercher à récupérer ce qui était perdu — trop tard pour ça. En construisant ce qui pouvait encore l'être. En apprenant, pour la première fois vraiment, à ne jamais oublier son jardin pour personne. Pas parce que le jardin comptait plus que l'amour — mais parce que sans le jardin, il n'y avait plus d'Amine. Et sans Amine, il n'y avait plus rien à aimer.*

*Quand la prochaine flamme vint — parce qu'il y en eut d'autres, il était vivant et les vivants rencontrent des flammes — il l'accueillit différemment.*

*Avec chaleur.*

*Mais depuis l'intérieur de son jardin. Pas en dehors.*

*Et cette fois, les deux existèrent ensemble.*

*La flamme et le jardin.*

*Sans que l'un détruise l'autre.*

Salim se tut.

Le vent passa. Le Figuier frissonna.

Élias resta silencieux un long moment, les yeux dans les étoiles, avec cette expression des gens qui viennent de reconnaître quelque chose en eux dans les mots de quelqu'un d'autre.

— **Élias** : *Le jardin... c'est la connaissance de soi.*

— **Salim** : *C'est soi. Tout entier. Tout ce qu'on a construit, appris, développé. Tout ce qui nous appartient vraiment — nos valeurs, notre façon de voir, notre travail, notre relation avec nous-même. Si on abandonne tout ça pour une flamme — même une belle flamme, même une flamme sincère — on perd les deux. La flamme finit par partir. Et le jardin est en ruines.*

— **Élias** : *Mais se connaître soi-même... ça prend du temps.*


— **Salim** : *Toute une vie. Et c'est pour ça que c'est précieux. Ce n'est pas quelque chose qu'on reçoit. C'est quelque chose qu'on cultive. Comme un jardin.*

---

◆ ***Celui qui abandonne son jardin pour courir après une flamme perd les deux. L'amour véritable ne demande pas qu'on s'efface — il demande qu'on soit entier.*** ◆

---

Morale cachée : *La maîtrise de soi commence par la connaissance de soi. Savoir qui l'on est — ses forces, ses*



*saisons, ses valeurs — c'est la seule protection contre les  
amours qui consomment. Celui qui se connaît peut aimer  
sans se perdre. Celui qui s'ignore livre les clés de sa maison  
au premier passant.*

## Chapitre B La Parabole de l'Eau et du Fleuve Noir

---

Trois jours plus tard, Élias et Salim marchaient au bord du canal d'irrigation qui traversait les champs à l'est de Tamarout.

C'était le matin — l'heure où la lumière est encore douce, avant que le soleil décide d'être sérieux. Les herbes au bord du canal brillaient de rosée. Des grenouilles plongeaient au fur et à mesure de leurs pas.

Ils ne parlaient pas. Ils marchaient. Parfois le silence entre deux personnes est une conversation plus profonde que n'importe quelle phrase.

Et puis Élias s'arrêta.

Il regarda l'eau du canal. Elle coulait claire, propre, dans le bon sens — vers les champs qui en avaient besoin.

— **Élias** : *Est-ce que tu as connu des gens qui ont basculé ? Vraiment basculé — pas par méchanceté, mais parce que quelque chose les y a poussés ?*

Salim s'arrêta à son tour. Regarda l'eau lui aussi.

— **Salim** : *Tout le monde peut basculer, Élias. C'est une des vérités que les hommes préfèrent ne pas savoir — parce que si tout le monde peut basculer, ça veut dire qu'eux aussi. Et cette idée est inconfortable.*

— **Élias** : *Comment ça arrive ? Comment quelqu'un de bien...*

— **Salim** : *Doucement. Toujours doucement. Comme l'eau d'un canal propre qui rejoint un fleuve pollué. Tu veux que je te raconte ?*

— **Élias** : *Oui.*

— **Salim** : *Alors marche. Et écoute.*



### ◆ *Le récit de Salim* ◆

Salim marcha encore quelques pas avant de commencer. Il avait cette façon de laisser un peu d'air avant les histoires — comme on laisse chauffer une poêle avant d'y déposer quelque chose de précieux.

*Il était une fois une source.*

*Pas un fleuve — une source. Petite, claire, jaillissant d'entre les rochers à mi-hauteur d'une colline, dans l'endroit exact où la pierre avait accepté de laisser passer l'eau.*

*L'eau de cette source avait une qualité particulière. Ceux qui la buvaient disaient qu'elle avait un goût de silence — fraîche, légèrement minérale, sans saveur étrangère. Elle guérissait la soif mieux que n'importe quelle autre eau du pays.*

*On l'appelait l'Eau Juste.*

*Et dans ce pays, quand on voulait dire de quelqu'un qu'il était honnête et droit, on disait : il est comme l'Eau Juste.*

*Cette eau, en descendant la colline, formait un petit ruisseau. Ce ruisseau traversait des prairies, des forêts, des jardins. Il faisait du bien partout où il passait. Les bêtes y buvaient. Les enfants y jouaient. Les cultivateurs y puisaient pour leurs récoltes.*

*Mais plus le ruisseau descendait, plus il approchait de la plaine.*

*Et dans la plaine vivait le Grand Fleuve Noir.*

*Le Grand Fleuve Noir n'avait pas toujours été noir. Jadis il avait été clair lui aussi — certains vieux de la région s'en souvenaient. Mais des années de mauvais versements, de déchets jetés, d'industries sans conscience avaient changé sa couleur. Maintenant il coulait lentement, lourdement, avec cette teinte sombre et huileuse des eaux qui ont absorbé trop de choses mauvaises.*

*Ce qui était frappant dans le Grand Fleuve Noir, c'est sa taille. Il était immense. Large. Imposant. À côté de lui, le ruisseau de l'Eau Juste semblait minuscule — presque ridicule dans sa clarté modeste.*

*Et le Grand Fleuve Noir avait une propriété terrible : il absorbait tout ce qui le rejoignait.*

*Pas violemment. Pas en forçant.*

*Simplement par sa masse.*

*Un ruisseau propre qui rejoignait le Grand Fleuve Noir était absorbé, dilué, fondu dans la masse sombre. En quelques centaines de mètres, l'eau claire n'existait plus. Elle était devenue noire aussi. Pas parce qu'elle l'avait voulu — parce que le fleuve était plus grand qu'elle.*

Salim s'arrêta. Regarda Élias.

— **Salim** : *Tu comprends déjà où je vais.*

— **Élias** : *Le ruisseau propre... c'est quelqu'un de bien. Le Grand Fleuve Noir...*

— **Salim** : *C'est ce qu'on appelle la mauvaise influence. Pas forcément une personne mauvaise — parfois juste un groupe, une façon de faire, une logique collective qui a ses propres règles et qui absorbe ceux qui s'en approchent trop. Continue d'écouter.*



*Dans ce pays, dit Salim, vivait un jeune homme du nom de Kourouma.*

*Kourouma Diarra. Quinze ans. Le fils d'un tisserand. Sa mère faisait de la teinture — ses mains étaient perpétuellement bleues ou vertes selon la commande du moment, et elle portait cette couleur avec une fierté tranquille, comme une signature.*

*Kourouma était intelligent. Pas de façon spectaculaire — de façon pratique. Il comprenait vite. Il voyait les choses que les autres ne voyaient pas encore. Son maître d'école disait qu'il avait l'œil juste et l'esprit droit.*

*Il avait aussi quelque chose que beaucoup d'enfants intelligents ont et qui est à la fois un don et un danger : il avait besoin d'être compris.*

*À la maison, son père était taiseux — non par froideur, mais par nature. C'était un homme de gestes, pas de mots. Il montrait l'amour en travaillant dur, en mettant de la nourriture sur la table, en veillant. Mais il ne parlait pas. Et Kourouma, lui, avait besoin de paroles.*

*À l'école, il était bon mais solitaire — les élèves ordinaires ne l'intéressaient pas, et les bons élèves le trouvaient trop différent.*

*Il était, en somme, seul.*

*Et la solitude, chez les intelligents, est particulièrement dangereuse. Parce qu'un esprit vif laissé sans nourriture finit par se tourner vers n'importe quoi qui brille.*

*Les Frères de la Nuit brillaient.*

*C'est comme ça qu'ils s'appelaient entre eux — pas de nom officiel, pas d'insigne visible. Juste ce nom murmuré dans certaines ruelles, ce regard de reconnaissance entre ceux qui en faisaient partie.*

*Ils étaient une dizaine. Les plus vieux avaient vingt-cinq ans. Les plus jeunes, seize. Ils se retrouvaient le soir dans la cour intérieure d'une maison abandonnée au bout d'une impasse. Ils jouaient aux cartes, buvaient ce qu'ils ne devaient pas boire, planifiaient ce qu'ils ne devaient pas planifier.*

*Mais surtout — et c'est ça qui attira Kourouma — ils parlaient.*

*Vraiment parlaient. Avec des mots grands, des idées tranchantes, des visions du monde qui semblaient expliquer tout ce que l'école et la maison ne lui avaient pas expliqué. Pourquoi le quartier était pauvre. Pourquoi les riches restaient riches. Pourquoi les règles existaient — et pour qui elles existaient vraiment.*

*Pour un garçon de quinze ans qui avait besoin d'être compris, ces conversations étaient comme de l'eau dans le désert.*

*Il ne vit pas le poison dedans.*

*Pas tout de suite.*

Salim s'arrêta encore. Ils avaient atteint un endroit où le canal d'irrigation rejoignait un fossé plus large, aux eaux légèrement troubles. Salim désigna le point de jonction.

**— Salim :** *Regarde. L'eau claire du canal. L'eau du fossé. Le point où elles se rejoignent.*

Élias regarda. On voyait nettement la ligne de démarcation — d'un côté clair, de l'autre trouble. Et

quelques mètres plus loin, la ligne avait disparu. Les deux eaux n'en faisaient plus qu'une.

— **Salim** : *C'est ce qui arrive à Kourouma. Continue d'écouter.*



*Le premier soir où Kourouma alla dans la cour de la maison abandonnée, il ne fit rien de mal.*

*Il écouta. Il parla. Il rentra chez lui à l'heure du dîner. Sa mère ne remarqua rien.*

*Le deuxième soir, pareil.*

*Le troisième, pareil — sauf qu'il rentra une heure plus tard.*

*La quatrième semaine, il commença à partager des tâches. Pas de violence — des courses, des messages portés d'un endroit à l'autre, des renseignements collectés. Il se disait : je rends service. Ce n'est pas mal.*

*La cinquième semaine, il couvrit un de ses nouveaux amis — Driss — quand la mère de Driss demanda où ils étaient. Il mentit pour la première fois. Facilement. Trop facilement.*

*Et ce mensonge facile lui fit quelque chose d'inquiétant : rien.*

*Il ne ressentit rien. Pas de malaise. Pas de honte.*

*Son eau commençait à changer de couleur.*

*Ce fut son maître d'école qui s'en aperçut le premier.*

*Kourouma avait toujours eu l'œil juste. Mais depuis quelques semaines, quelque chose s'était modifié dans son regard. Pas l'intelligence — elle était toujours là. Mais la direction. Avant, son regard cherchait. Maintenant, son regard calculait.*

*Il y a une différence entre chercher et calculer. Chercher, c'est regarder le monde avec curiosité ouverte. Calculer, c'est regarder le monde en demandant : qu'est-ce que j'en tire ?*

*Le maître l'appela après la classe un vendredi.*

*Il lui dit simplement :*

*— Kourouma. Tu as changé.*

*Le garçon répondit :*

*— Je grandis.*

*Le maître secoua la tête.*

*— Grandir, ça ressemble à ce que tu es en train de devenir. Non. Tu rétrécis, Kourouma. Tu rétrécis à la taille de ceux qui t'entourent maintenant. Et eux sont petits.*

*Kourouma rit — un rire de façade, le rire de celui qui ne veut pas entendre.*

*Et il repartit.*

*La nuit où tout faillit finir mal, Kourouma avait seize ans et demi.*

*Driss et les autres avaient organisé quelque chose. Kourouma ne savait pas exactement quoi — ils ne lui disaient pas tout, il était encore le plus jeune. Mais ils avaient besoin de lui pour une tâche. Faire le guet. À un endroit précis, à une heure précise. Signaler si quelqu'un venait.*

*Il dit oui.*

*Et il alla faire le guet.*

*Et debout dans ce coin sombre, à regarder la rue dans un sens et dans l'autre, le cœur battant trop vite, Kourouma eut soudain une pensée très claire.*

*Une seule. Simple.*

*Qu'est-ce que je fais là ?*

*Pas comme une accusation. Comme une vraie question. La question que son esprit d'autrefois — l'esprit juste, l'esprit curieux, l'œil qui cherchait — lui posait depuis un endroit en lui où ce quelque chose n'avait pas encore changé de couleur.*

*Qu'est-ce que je fais là ?*

*Il ne connaissait pas la réponse. Mais la question, elle — la question était déjà une réponse.*

*Parce que celui qui peut encore se demander ce qu'il fait là... n'a pas encore complètement perdu le chemin.*

Salim s'arrêta de marcher.

Ils étaient revenus au point de départ — au bord du canal, sous le Figuier au loin. Le soleil était maintenant haut. Les oiseaux avaient arrêté leur concert du matin.

— **Salim** : *Et après ? demanda Élias.*

— **Salim** : *Il s'en alla. Cette nuit-là. Il quitta le coin sombre. Il marcha jusqu'à chez lui. Il frappa à la porte de la chambre de son père — son père qui dormait peu et qui ouvrit immédiatement, avec ces yeux des parents qui savent que quand un enfant frappe la nuit, ce n'est pas pour rien.*

— **Salim** : *Et il dit tout.*

Silence.

— **Élias** : *Et le père ?*

— **Salim** : *Il ne parla pas. Il posa sa main sur la tête de son fils — cette main de tisserand, large et calleuse, la main d'un homme de gestes pas de mots. Et il la garda là un long moment. C'était tout. Mais c'était suffisant.*



Ils marchèrent encore un moment avant qu'Élias parle.

— **Élias** : *La question que Kourouma s'est posée — qu'est-ce que je fais là — c'est ça qui l'a sauvé ?*

— **Salim** : *C'est le début. La connaissance de soi, Élias, ce n'est pas de se regarder dans un miroir et d'aimer ce qu'on voit. C'est de pouvoir se regarder*

*dans un miroir au milieu de la nuit, dans un coin sombre où on n'a pas à faire, et se demander honnêtement : est-ce que c'est moi, ça ? Est-ce que c'est l'homme que je veux être ?*

— **Élias** : *Et si la réponse est non ?*

— **Salim** : *Alors tu as encore quelque chose d'intact. Une boussole. Et quelqu'un qui a une boussole peut toujours trouver le nord — même après s'être longtemps perdu dans le mauvais direction.*

— **Élias** : *Et si on a perdu la boussole ?*

Salim réfléchit longuement.

— **Salim** : *Alors quelqu'un d'autre doit la tenir pour toi, le temps que tu la retrouves. Un père qui pose sa main sur ta tête. Un maître qui dit la vérité. Un vieil homme sous un arbre. Peu importe. Mais il faut quelqu'un.*

Il regarda le Figuier.

— **Salim** : *C'est pour ça que l'arbre est là.*

---

**◆ L'eau qui ne connaît pas sa source devient la couleur du fleuve qu'elle rejoint. Connaître d'où l'on vient — qui l'on est vraiment — c'est la seule façon de traverser les eaux noires sans en prendre la couleur. ◆**

---

*Morale cachée : La maîtrise de soi n'est pas une forteresse qu'on construit contre les autres. C'est une connaissance intime de soi-même — de ses valeurs, de ses limites, de sa direction. Celui qui se connaît peut traverser les mauvaises influences sans s'y dissoudre. Celui qui s'ignore n'a aucune défense — il devient ce qui l'entoure, non par choix, mais par ignorance de lui-même.*

# Ce que les deux paraboles enseignent ensemble

---

Le lendemain matin, Élias revint seul sous le Figuier.

Il s'assit dans son creux habituel entre les racines et pensa aux deux récits de Salim. Le Jardinier et la Flamme. L'Eau Juste et le Fleuve Noir.

Il pensa longtemps.

Et peu à peu, quelque chose se forma dans son esprit — pas une pensée unique et tranchante, mais une constellation. Plusieurs lumières qui, mises ensemble, éclairaient quelque chose de plus grand que chacune seule.



Les deux paraboles parlaient de la même chose.

Pas de la même situation — l'amour d'un côté, l'influence d'un groupe de l'autre. Pas du même danger — se perdre dans une personne d'un côté, se perdre dans une foule de l'autre. Mais du même mécanisme. Du même mouvement intérieur. Du même oubli fondamental.

Amine le jardinier et Kourouma l'enfant intelligent avaient fait la même erreur : ils avaient oublié de se connaître.

Amine avait oublié qui il était — un jardinier, quelqu'un qui cultive, qui prend soin, qui construit lentement et sûrement — parce que la Flamme était belle et que sa beauté avait effacé temporairement tout le reste.

Kourouma avait oublié qui il était — un enfant à l'œil juste, quelqu'un qui cherche, qui pense, qui voit — parce que le groupe offrait ce dont il avait faim et que cette faim était plus forte, temporairement, que sa connaissance de lui-même.

Dans les deux cas : un vide intérieur avait accueilli quelque chose de l'extérieur. Et ce quelque chose avait pris la place.



Élias pensa à lui-même.

À ce vide qu'il portait en arrivant à Tamarout — cette question muette, ce sentiment que quelque chose lui manquait sans savoir quoi.

Il comprit quelque chose.

Ce vide n'était pas une faiblesse. Ce vide était une invitation. Une invitation à se connaître — vraiment se connaître, pas en surface, pas dans le confort d'une identité héritée ou empruntée, mais dans la profondeur.

La connaissance de soi n'est pas un luxe. Ce n'est pas quelque chose qu'on fait quand on a du temps. C'est le fondement de tout le reste.

Sans connaissance de soi, on aime mal — parce qu'on cherche dans l'autre ce qu'on devrait trouver en soi.

Sans connaissance de soi, on choisit mal ses entourages — parce qu'on n'a pas de critère propre, on emprunte les critères des autres.

Sans connaissance de soi, on ne peut pas se maîtriser — parce qu'on ne sait pas ce qu'on maîtrise. On ne sait pas où est le nord. On ne sait pas quand on dérive.



Salim arriva.

Il n'avait pas besoin d'être appelé. Il arrivait quand la réflexion avait atteint le point où elle a besoin d'un témoin.

Il s'assit. Regarda Élias.

— **Salim** : *Tu as compris.*

Ce n'était pas une question.

— **Élias** : *La connaissance de soi et la maîtrise de soi ne sont pas deux choses séparées.*

— **Salim** : *Non.*

— **Élias** : *La maîtrise de soi est impossible sans la connaissance de soi. Si je ne sais pas qui je suis — ce qui compte pour moi, ce qui me tente, ce qui me fragilise, ce qui me donne de la force — je ne peux pas me maîtriser. Je réagis. Je subis. Je deviens ce que les circonstances font de moi au lieu de rester ce que j'ai choisi d'être.*

— **Salim** : Continue.

— **Élias** : Amine ne se connaissait pas assez pour savoir que la solitude le fragilisait. Il ne savait pas que le besoin d'être aimé était sa porte d'entrée — le point par lequel il pouvait perdre son centre. S'il l'avait su, il aurait pu aimer la Flamme sans s'y brûler.

— **Salim** : Et Kourouma ?

— **Élias** : Kourouma ne savait pas que le besoin d'être compris était le sien. Il ne savait pas que sa faim de paroles — de vraies conversations, d'idées — était si grande qu'il l'aurait nourrie n'importe où, avec n'importe qui. S'il l'avait su, il aurait cherché à la nourrir autrement. À l'école. Dans les livres. Auprès de son maître.

Salim hocha la tête.

— **Salim** : La connaissance de soi, ce n'est pas de se connaître parfaitement. Ce n'est pas possible. Mais c'est de connaître ses failles aussi bien que ses forces. Ses besoins aussi bien que ses valeurs. Ses tentations aussi bien que ses résistances. Parce que ce qu'on ne connaît pas en soi... l'ennemi le connaît pour nous. Et il s'en sert.

— **Élias** : Quelle est la première étape ?

— **Salim** : La première étape est la plus simple et la plus difficile à la fois.

— **Élias** : Laquelle ?

— **Salim** : S'arrêter. Vraiment s'arrêter. Et se demander, honnêtement, sans se défendre ni se juger : qui suis-je quand personne ne regarde ?

*Qu'est-ce qui me meut vraiment ? Quand est-ce que je ne suis plus moi-même ? Qu'est-ce qui me fait oublier mon jardin ?*

Le Figuier au-dessus d'eux frissonna.

Comme si, mille ans d'histoires humaines dans son écorce, il confirmait.



Élias resta sous l'arbre encore une heure après le départ de Salim.

Il prit mentalement un papier imaginaire et écrivit.

Pas sur du vrai papier — dans cet espace intérieur que les gens attentifs apprennent à habiter. Il écrivit ce qu'il savait de lui-même. Ce qui comptait. Ce qui le fragilisait. Ce qui lui donnait de la force. Ce qui pouvait le faire oublier son jardin.

La liste n'était pas longue. Mais elle était honnête.

Et cette honnêteté — simple, sans ornements, sans excuses — valait plus que toutes les certitudes du monde.

Parce que la connaissance de soi ne rend pas parfait.

Elle rend lucide.

Et la lucidité, elle, permet la maîtrise.

Pas le contrôle absolu — personne n'a ça. Mais la capacité à se voir dériver avant qu'il soit trop tard. La

capacité à se dire : là, je ne suis plus moi. Là, je quitte mon jardin. Là, mon eau change de couleur.

Et de rentrer.

Toujours de rentrer.

---

**◆ *Connais-toi toi-même — tes forces et tes failles, tes besoins et tes valeurs, tes tentations et tes résistances. Celui qui se connaît peut tout traverser. Celui qui s'ignore devient ce que la vie fait de lui. ◆***

---

## ◆ Les Deux Lois Nouvelles du Figuier ◆

### **Loi 14 — Connais ton jardin avant de te préoccuper de la flamme des autres.**

*Savoir qui tu es — tes valeurs, ta façon de voir, ce qui te rend fort — c'est la seule protection contre les amours et les passions qui consumment. On ne peut pas aimer sans se perdre si on ne sait pas d'abord où l'on est.*

### **Loi 15 — Ce que tu ne connais pas en toi, l'ennemi le connaît pour toi.**

*Tes failles non reconnues sont des portes ouvertes. La maîtrise de soi commence par la connaissance de soi — de ses besoins cachés, de ses fragilités, de ce qui peut te faire oublier ton chemin. Ce qu'on voit en soi ne peut plus être utilisé contre soi.*